

# Digital Proofer

#### Madagascar au temps ...

Authored by Jeanne Tomasini

6.0" x 9.0" (15.24 x 22.86 cm) Black & White on White paper 190 pages

ISBN-13: 9781986576376 ISBN-10: 198657637X

Please carefully review your Digital Proof download for formatting, grammar, and design issues that may need to be corrected.

We recommend that you review your book three times, with each time focusing on a different aspect.

- Check the format, including headers, footers, page numbers, spacing, table of contents, and index.
- 2 Review any images or graphics and captions if applicable.
- 3 Read the book for grammatical errors and typos.

Once you are satisfied with your review, you can approve your proof and move forward to the next step in the publishing process.

To print this proof we recommend that you scale the PDF to fit the size of your printer paper.

# Madagascar au temps des goélettes « bretonnes »

Le mystère de l'origine des goélettes malgache

Roman et texte de

Jeanne Tomasini

Photos de

Benjamin Lisan





Photo Benjamin Lisan

Nous avons perdu notre passé et notre temps ainsi écorché. Notre présent vacille, notre avenir dépérit...Se perdre dans les eaux plutôt que dans la servitude. Choisir la mort plutôt que le martyr.

Jean-Luc Raharimanana



Photo Benjamin LISAN



Photo Benjamin LISAN

# Avant- propos

Sur la côte ouest de Madagascar, de Toliara à Nosy Be, dès l'aube nouvelle saluée par les oiseaux, on peut voir voguer des navires de charge de petit tonnage qui, malgré leur vétusté, ne manquent pas d'élégance. Ils ont le charme de leur âge. Si, dans la lumière du soir, leurs voiles déployées ont la couleur du soleil couchant, à coup sûr, ce sont des goélettes. Nommées par les Malgaches botsy vezo, botsy signifiant boutre et Vezo ethnie de pêcheurs semi-nomades, ces embarcations bretonnes « malgachisées », dont le gréement porte des noms d'origine française donc qui empruntent aux deux cultures, sont différentes des boutres, voiliers arabes qui, eux aussi, cabotent tout le jour, le long de ce littoral. Les goélettes s'en distinguent par leur vaste pont, leur château arrière pointu alors que celui du boutre est surélevé. Qu'elles soient de 16 à 25 tonnes ou plus, de 9 à 22 mètres de longueur, elles ont toutes ont été construites sur le même modèle et sortent du chantier naval de Belo, petit port à 75 km au sud de Morondava. Capitale de la région du Menabe, cett ville portuaire, au cœur du territoire sakalava, est une belle région au littoral aussi préservé que paisible, où on peut voir encore aujourd'hui quelques échantillons des boutres traditionnels construits par les botry Karana, surnom de ces charpentiers Indo-pakistanais arrivés à Madagascar au XVIIIe siècle. Ils se mêlent aux goélettes dont l'activité des patrons, pêcheurs professionnels, est permanente. En face, à Betania, village de pêcheurs isolé par un bras de mer et refuge des tortues, on peut aussi y dénombrer des pirogues de toutes sortes: Ukuleau, Kupé ou pirogue double servant de cargo, qui monopolisent l'essentiel du petit et du grand commerce ainsi que le transport des gens.

Mais c'est à Belo, où chaque matin apporte l'exaltation, que l'on peut constater qu'existent encore des chantiers de construction ou de réparation des goélettes. C'est dans ce petit coin de terre idyllique que, selon les historiens, des charpentiers de marine bretons, venus à Madagascar à la requête du roi malgache Radama II, furent chargés de former les Vezo aux techniques de construction navale et de

navigation. Personne ne peut nier que, chez ce peuple de marins, la charpenterie navale est une affaire de famille. Il a su transmettre les gestes et les gabarits, même si la qualité de la construction est moins bonne que par le passé. Les fondy, charpentiers de marine Vezo qui, de génération en génération, sans plan et sans machine, fabriquent la goélette, ont communiqué à leur descendance un savoir empirique. Certains de leurs apprentis sont devenus à leur tour des maîtrescharpentiers quand d'autres se contentent de copier. Connaissent-ils l'histoire des Joachim, ces bretons débarqués à Madagascar, en 1861, installés à Belo en 1868 et auxquels ils doivent de savoir construire ces voiliers d'un type totalement nouveau pour leur île? Probablement que oui car le nom de Joachim n'est pas tombé dans l'oubli puisqu'il existe encore à Morondava des descendants de ces quimpérois qui vécurent cette belle aventure humaine. A Belo, où la pauvreté force à travailler à l'économie, tant bien que mal des petits chantiers continuent à fonctionner un siècle après le retour en France, en 1910, de cette famille bretonne entrée de plain- pied dans l'histoire de Madagascar. La réouverture d'une section charpente au Collège Technique de Morondava, conséquence d'une crise du cabotage qui sévit en 1980 et pénalisa les cargos à moteur, est bien la preuve que la marine à voile a encore de beaux jours devant elle. Les goélettes, qui se sont imposées au pays des boutres, n'ont pas disparu. Elles pourraient bien connaître, demain, une renaissance ainsi qu'un regain d'activité. Tous les espoirs sont permis de voir, un jour, se rouvrir une école de charpentiers de marine dans le Menabe, à Morondava. Ecole identique à celle qu'y créa, en1913, avec l'appui du gouverneur Joseph Gallieni, l'un des fils d'Enasse Joachim, Albert, dit Bébert, surnommé Bébéa par les Malgaches. Quand il revint malade à Belo en 1932, ce fut pour y mourir. Albert Joachim a laissé son surnom au port d'Andakabe de Morondava. Celui que l'on appelle encore aujourd'hui Port-Bébéa.

Pour le plus grand plaisir des amateurs de marine à voile, tout est là, prêt à redémarrer, pourvu que les intéressés aient la volonté de poursuivre l'œuvre des Joachim et que le reste du monde apporte son aide à une population qui, aujourd'hui, en a vraiment besoin. Alors que Madagascar, durant la saison sèche, de la mi-avril à la minovembre, est un paradis pour les touristes, tout au long de l'année elle est devenue un des pays les plus pauvres de la planète pour les

Malgaches. La raison est peut-être due à une instabilité chronique d'ordre culturel. Comme l'Africain, le Malgache s'identifie moins à la nation qu'à sa famille étendue à son ethnie, horizon naturel de la solidarité. Dans cette île que certains qualifient de paradisiaque parce qu'elle a toujours exercé une indéfinissable fascination sur tous les voyageurs et conserve encore aujourd'hui d'indéniables atouts, les deux tiers de la population vivent actuellement sous le seuil de pauvreté et les plus déshérités sont indéniablement les côtiers, ces dévoreurs d'espace, ces rêveurs qui s'obstinent à sillonner la mer alors, qu'inlassablement, elle efface leurs traces. Les relations entre l'Etat malgache et les Eglises chrétiennes étant étroites et ces dernières étant reconnues comme autorités morales, peut-être suffirait-il qu'elles prennent en main le problème afin d'aider la population à sortir du marasme dans lequel elle croupit. L'envie me prend de leur dire : Engagez-vous dans cet acte de foi, car que serait Dieu sans l'aide de l'Homme?

Nul doute qu'en ce début de XXIe siècle où Madagascar se meurt de misère, la construction navale malgache souffre d'un certain étiolement des connaissances mais tout autant de la raréfaction du bois. Les Vezo, exceptionnels piroguiers qui appartiennent à un sous- groupe ethnique des Sakalava, appuient leur culture sur deux composantes inséparables : celle de l'arbre et celle de la pirogue. Etre vezo, qui signifie « ramer », désigne plus largement vivre de la mer et se battre avec elle. Du nord de Tuléar au sud de Morombe s'étend une forêt sèche, bordée à l'ouest par la mer, cernée à l'Est par la piste. Une forêt réduite à une peau de chagrin car elle a subi les assauts de la déforestation. Bien qu'elle fournisse encore des arbres à pirogue aux Vezo, cette côte ouest connaît des difficultés d'approvisionnement en ressources ligneuses. Un arbre doit atteindre cent ans pour être utile à la construction d'une goélette. Le reboisement se heurte aux croyances. Il est fady, interdit, de planter un arbre. Seul, Zanahary, le dieu créateur, en a le pouvoir. Cependant rien n'est perdu pourvu que tout le monde s'attelle à la tâche afin que ce pan de la culture malgache ne disparaisse pas et que Belo retrouve l'éclat dont il brillait à la fin du XIXe siècle. Eclat qu'avait su lui donner le courage et le savoir-faire d'Enasse Joachim. A vingt ans, ce breton était de la génération qui recherchait l'évasion et l'aventure du fait que l'Occident, persuadé de ses droits, s'étalait de plus en plus largement sur le monde avec ses entreprises coloniales, au détriment des droits des populations colonisées. Mais, à l'époque, ce jeune homme, habité d'une inextinguible soif d'aventure, n'était pas en mesure d'imaginer que ces colonisateurs qui allaient s'engouffrer dans la brèche ouverte dévoieraient la colonisation.

Je suis tentée de rappeler aux Malgaches peu instruits de l'histoire conjointe de ces bretons armés d'un indéniable esprit d'aventure et de ces charpentiers de marine Vezo dotés d'un réel courage, pourquoi, quand et comment, les Joachim, dont la vie ne fut pas un long fleuve tranquille, débarquèrent un jour chez eux après avoir enduré : l'angoisse, le découragement, la faim mais aussi après s'être nourris d'aventures, de rêves et de ces chimères qui transcendent l'homme de bonne volonté. J'aimerais aussi informer les touristes qui vont traverser cette île tant aimée par ceux qui y ont trouvé le bonheur, que si l'art de la construction navale a périclité, c'est à cause de l'outillage qui laisse à désirer, de l'étiolement des méthodes de construction importées mais aussi de la raréfaction du bois. Peutêtre que l'exemple de ces bretons insufflera aux premiers, les charpentiers Vezo, l'envie de reprendre le flambeau, de relever le défi, en un mot de redonner un second souffle à ces voiliers purs que sont les goélettes qui, grâce à l'introduction des techniques de construction des Joachim, ont accompagné l'existence de plusieurs générations de leurs ancêtres vénérés. Quant aux seconds, les touristes, il serait bon qu'ils apportent leur aide financière à ces Vezo dont le courage et l'obstination forcent le respect. Comment ? En achetant ce livre dont la vente leur est entièrement destinée. Quand Benjamin Lisan m'a contactée pour me proposer de raconter l'histoire de ces goélettes à la fois bretonnes et malgaches, je n'ai pas hésité. Enasse Joachim, homme d'exception, m'est apparu digne de sortir de la glorieuse solitude de l'oubli et de figurer en majesté au tableau d'honneur des hommes méritants qui ont fait l'histoire de Madagascar. Je souhaite qu'en regardant naviguer une petite goélette, ses trois voiles dites lày talia, son gréement constitué de deux mâts, l'un portant misaine, grand-voile et foc, inférieur ou égal à l'autre appelé mât d'artimon, les nouveaux découvreurs de la Grande Île que sont les touristes puissent dire avec orgueil : j'y suis un peu pour quelque chose. De même que, la découvrant à quai, la

misaine carguée et serrée le long de son mât, sa grand-voile amenée au tiers de l'autre, ils sachent la différencier du boutre. Et, quand, au soleil couchant, sur le ciel se découpera un bâtiment gréé *lày miantomboke*, ses six voiles gonflées par la brise, j'aimerais les entendre déclarer avec un petit battement de cœur : Je la reconnais ! C'est la Grande goélette des Joachim, celle qui jauge ses 60 tonneaux !

A ces hommes et ces femmes qui vont partir pour découvrir Madagascar dont la superficie est un peu plus grande que celle de la France, je me permets de donner un conseil : Si vous avez besoin d'oublier vos soucis, si vous cherchez le « calme et la beauté », ainsi que Baudelaire dans *L'invitation au voyage*, Belo, paisible village de pêcheurs, avec ses cocotiers, ses bungalows posés sur pilotis, est fait pour vous. Planté au bord de son chenal, posé en bordure d'une langue de sable idyllique, les jours s'y succèdent et se ressemblent. Vous vivrez au quotidien, dans un lieu enchanteur, la vie d'un village de brousse. Si vous êtes un passionné de bateau et de construction navale, Belo, avec ses petits chantiers installés à l'ombre des cocotiers, remplis du bruit des maillets, des scies et des herminettes, sera pour vous le pays de cocagne. Si vous aimez naviguer, vous aurez l'occasion de participer à de nombreuses activités nautiques. Perdu au bout d'une piste dans de vastes marécages et mangroves, un écolodge, terme nouveau qui ne cache pas son objectif, vous proposera hébergement, plongées et sorties en mer. Pourquoi ne pas vous embarquer sur une de ces goélettes ventrues pour partager, une fois dans votre vie, celle d'un capitaine qui sans carte, sans compas, sans sondeur, ne se fie qu'à ses yeux, à son sens de la navigation, ainsi qu'au vent arrière, andalara, mot qui dérive de làlake signifiant « larguez » les écoutes, cordages qui servent à orienter une voile? Soyez confiant. S'il est exact que le capitaine Vezo navigue à l'estime, prudent, vigilant, c'est toujours en vue des côtes.

Cependant, si vous préférez rêver seul sur la plage, prêter l'oreille au chuchotement des vagues qui viennent mourir langoureusement sur le rivage pour y attendre un de ces couchers du soleil, les plus beaux du monde, vous vous assiérez sur le sable blanc. Là, devant une mer d'un bleu pur, intense, sur laquelle des pirogues à balancier tracent,

depuis mille ans, d'imperceptibles sillages, quand la boule de feu s'évanouira au ralenti dans les eaux du canal de Mozambique, les yeux éblouis, vous aurez l'impression d'entretenir avec le Ciel et la Terre des relations intimes. Peut-être savourerez-vous la chance de voir rentrer de la pêche et venir échouer sur la grève, les voiles illuminées d'une traînée de soleil, une de ces soixante-dix unités de ces goélettes qui naviguent actuellement et assurent quatre-vingts pour cent du trafic de la côte ouest. Afin de vous initier aux réalités malgaches, sachez que la piste côtière qui conduit à Belo est coupée de novembre à mars, durant la saison des pluies laquelle se conjugue, malgré tout, à une chaleur torride. La côte Ouest, comme celle du Sud, très aride tout au long de l'année, sont les régions les plus sèches de la Grande Île, tempérées cependant par la brise marine. Si les routes inondées, transformées en bourbiers sont devenues impraticables, vous pouvez toujours vous rendre à Belo par la mer pourvu que la météo n'annonce pas l'arrivée d'un de ces cyclones dont le pays est victime chaque année. En 2004, le cyclone Gafilo a fait 400 morts et disparus, des centaines de milliers de sansabri. Le paradis ne mérite-t-il pas quelques imprévus pour l'atteindre?

Et si, descendu d'un avion à Antananarivo, la capitale au romantisme suranné, vous désirez vous rendre sur la côte Ouest, pressé de fuir le vacarme des véhicules et de leurs klaxons ainsi que la foule qui se presse dans les ruelles pavées, sinueuses, le temps de déjeuner à l'ombre d'un parasol du marché d'Analakely et vous prendrez la route à bord d'un taxi-be, d'un bâché ou d'un camion au départ souvent hypothétique. A défaut d'être confortables ces moyens de locomotion folkloriques, poussifs et brinquebalants, sont relativement bon marché. Pour quelques milliers d'anary qui vous seront réclamés, entassé avec d'autres à l'arrière d'un de ces véhicules au moteur fatigué et pétaradant, vous découvrirez des collines onduleuses, des plaines verdoyantes arpentées par des paysans qui, un *angady* sur l'épaule, vont vers le tapis de velours vert de leur rizière pour y repiquer le riz. Vous aurez peut-être l'impression d'être à la merci d'un chauffeur inconscient qui roule à tombeau ouvert? Soyez sans crainte, les chauffeurs malgaches sont les rois pour rouler sur une piste défoncée, sauter les bosses avec dextérité, éviter au mieux les ornières remplies d'eau rougeâtre.

Débarqué enfin à Antisirabe, ville vivante et agréable, créée en 1870 par Rosaas, un missionnaire norvégien qui en découvrit la source thermale, vous goûterez les charmes d'une paisible ville d'eaux dont, selon les Malgaches, les vertus curatives sont innombrables. Perchée à 1500 mètres d'altitude, au centre d'une plaine fertile, de rizières en terrasse et de jardins que survolent des nuées d'oiseaux blancs, elle fut autrefois le refuge de la société coloniale qui fuyait les chaleurs de l'été. Elle est aujourd'hui encore une station thermale aux avenues tirées au cordeau qui attire les curistes de tout l'océan Indien mais aussi un actif centre économique. On y fabrique en autres des posy-posy, ces pousse-pousse envahissants qui, affublés de noms de femme, décorés de fresques bucoliques, attirent l'attention du client, s'ouvrent un passage à travers la foule à l'aide de leur clochette. Le pousse-pousse, importé de l'Inde par les missionnaires anglais au début du XIXe siècle et popularisé par les Chinois venus construire les lignes de chemin de fer, est le mode de locomotion le plus usité dans cette ville dont les habitants ont développé la fabrication d'objets en corne de zébu ou en matériaux de récupération. On y fabrique aussi des charrettes destinées à être tirées des Le temps de goûter son ambiance, d'apprécier la fraîcheur de ses eaux thermales et vous emprunterez la route de l'Ouest à bord d'un transport public qui vous offrira une place entre un énorme sac de riz, un panier de mangues, une dizaine d'adultes, une demie douzaine d'enfants et un dindon. En moins de 250 km, cahin-caha, en six heures, il vous conduira à Miandrivazo bâtie sur un affluent de la Tsiribihina, point de départ des pirogues et des chalands. La liaison routière entre Miandrivazo et Morondava posant le plus souvent des problèmes à cause du mauvais état de la chaussée, vous choisirez de vous embarquer sur l'une ou l'autre de ces embarcations qui descendent la rivière. Elle vous mènera à Belo Tsiribihina, au rythme lent qui est le sien. Quelle chance! Vous aurez, ainsi, durant quatre à cinq jours, le loisir d'observer la faune qui peuple ses rives : échassiers, canards siffleurs, une grande variété d'oiseaux et autres espèces d'animaux endémiques, uniques au monde. Tout au long de votre descente du fleuve, dans une nature exceptionnelle, richement colorée mais aussi hostile que belle, vous apercevrez des caméléons, monstres préhistoriques totalement inoffensifs, craints des Malgaches qui voient en eux une réincarnation de leurs morts. Vous

verrez aussi des amphibiens, d'innombrables batraciens colorés, trois espèces de reptiles ne présentant aucun danger et des papillons aux couleurs de l'arc-en-ciel. La région est un véritable laboratoire de l'évolution, le paradis des naturalistes, des botanistes et de tous les amoureux de la nature originelle. Parvenu au bout de votre périple à Belo-Tsiribihina, plein de bruits familiers d'un port de débarquement, vous pourrez rejoindre Morondava, lieu de passage des oiseaux migrateurs, et enfin Belo, soit par la route soit par la mer. Boutres, goélettes et autres bateaux marchands relient Morondava et ses rues de sable, aux autres localités côtières pour leur livrer différentes marchandises dont du sel. Car à Belo, comme dans de nombreuses localités de la côte dotées d'un lagon peu profond, on en collecte par un procédé ancestral où tout est réalisé à la main. Ce qui n'empêche pas que, chaque année, Belo en produise plusieurs milliers de tonnes commercialisées ensuite dans tout Madagascar.

Plus aléatoire mais plus sportif serait d'affréter une pirogue. De toute façon, que vous empruntiez l'un ou l'autre des moyens de transport, prenez votre temps. N'imitez pas ces gens pressés qui pensent tout voir en l'espace de quelques jours. La Grande Île, qui a toujours exercé une énorme fascination sur tous les voyageurs, reste une destination aventureuse. Le simple fait de se rendre d'un point à un autre peut prendre, parfois, des airs du parcours du combattant et requiert un certain fatalisme. C'est à ce prix que vous jouirez des charmes de « l'Île heureuse ». Autant être prévenu...

Si j'avais un autre conseil à vous donner ce serait celui d'en profiter pour aller visiter, au nord de la Tsiribihina, dans la région de Bemaraha, quelques-uns des sites les plus appréciés de Madagascar. Vous y découvrirez l'allée des baobabs, ces arbres géants plusieurs fois centenaires, les plus spectaculaires de la Grande Île, aux troncs pareils à des piliers de cathédrale et aux branches semblant vouloir toucher le ciel. Vous y serez interpellés aussi par les *tsingy* du Parc naturel, formations géologiques calcaires impénétrables, au relief acéré, nées de la sédimentation d'organismes marins remontés à la surface de la terre par un glissement tectonique et dont certaines strates ou aiguilles atteignent 60 mètres de hauteur. Etendu sur plus de 150 000 ha, ce parc de Bemaraha, à la botanique et à la faune

foisonnantes, abrite six espèces de lémuriens, animaux attachants, dont ces étranges *aye aye*, aux yeux énormes, cas unique parmi les primates pour la conformation de leur main. Leur doigt médian, totalement décharné et muni d'une griffe et de coussinets tactiles, leur sert à tapoter les troncs morts pour détecter, grâce au large pavillon mobile de leurs oreilles, la présence des larves d'insectes qui vivent dans le bois et dont ils sont friands. Vous en découvrirez d'autres qui vont du plus grand à la taille d'une souris ainsi que des espèces strictement nocturnes. Le plus caractéristique est le bondissant *lemur catta* à la longue queue rayée en noir et blanc.

La région est aussi réputée pour ses tombeaux sakalava, groupe ethnique de l'Ouest qui, avec les Vezo se distinguent des autres groupes ethniques par leurs rites funéraires. Leurs sépultures sont ornées de sculptures à la fois commémoratives et érotiques. Réalisées sur des « totems », elles figurent des hommes et des femmes aux organes génitaux surdimensionnés évoquant la vie et la fertilité.

Après ce détour, si vous êtes toujours en quête d'évasion en même temps que de tranquillité ne cherchez pas ailleurs : Allez à Belo où il n'y a même pas d'électricité. Seules, certaines boutiques sont éclairées par des groupes électrogènes. L'aventure y est garantie. Le dépaysement assuré. A l'écart d'une route utilisable uniquement de mai à novembre, Belo, touché par la misère, a vue sur des joyaux du littoral : des îles habitées en saison sèche par les pêcheurs Vezo. Sous-groupe des Sakalava du Menabe, l'ethnie Vezo est la seule de la Grande Île sans réel territoire. Elle se caractérise en effet par son nomadisme traditionel. Si vous pratiquez la pêche ou la plongée sous-marine, sachez que ces îlots, au large de Belo, abritent des fonds marins les plus riches de Madagascar et des abysses peuplés de sirènes, fascinantes diablesses dont les sortilèges sont redoutés des pêcheurs qui, nourris d'histoires chimériques, appréhendent de se laisser conquérir. Enfin, si malgré tous ses trésors, ce coin de paradis ne vous convient pas, vous pourrez toujours vous en échapper grâce au réseau intérieur journalier d'Air Madagascar qui de Morondava, dont les infrastructures aéroportuaires se résument à une piste de goudron et une manche à air, vous ramènera, dans un ATR 42 de la « Air Mad », à Antananarivo, le plus souvent connue sous le nom de Tana, abrégé de Tananarive au temps de la colonisation française, de 1896 à 1960. Soixante-quatre années dont les Malgaches ont souhaité la fin et qui se sont terminées dans la répression et dans le sang. Ce qui tend à démontrer que les « bienfaits de la civilisation », développement des transports et de l'éducation, étaient aussi mal répartis du temps de Gallieni que celui de la célèbre reine malgache Ranavalona Ière. Un camion-brousse, affrété par plusieurs passagers, vous emmènera prendre l'avion à Morondava en trois heures de trajet, pourvu que vous n'attendiez pas trop longtemps le bac surchargé et vétuste qui permet de traverser la rivière démesurément grossie par les pluies.

Vous ai-je fait entrevoir de manière utile, mais forcément insuffisante, les réalités vécues par les Malgaches et en particulier par ces Vezo qui arpentent inlassablement le littoral à bord de leurs pirogues à balancier ou de leur goélette ? Vous ai-je démontré l'état de l'économie d'une l'île qui conserve, malgré tout, la valeur de ses atouts ? Ai-je été assez convaincante pour vous inciter à partir vers cette terre inclassable, d'y aller voir par vous-même afin de vous en faire une idée juste et précise ? Si oui, bon voyage sur les traces d'un homme du XIXe siècle dont l'héritage reste déterminant aujourd'hui encore. Un homme qui s'appelait Enasse Joachim et qui ressentit, à vingt ans, avec la fougue de la jeunesse, le besoin de quitter sa Bretagne natale où il s'enfonçait dans la morosité, pour aller voir ailleurs sans s'embarrasser de « si ».

Comme je ne possède que de très peu d'informations sur ce personnage qui mériterait d'être mieux connu, que j'ignore tout des périodes antérieure et ultérieure à sa venue à la Grande Île et d'infimes renseignements sur ses activités, je vais laisser la parole à Jérôme, ce fils adopté et sorti de mon imagination pour les besoins de la cause. A travers cette entorse faite à la réalité ainsi qu'à travers son journal fictif, vous partagerez les espoirs, les découvertes, les joies et les tribulations de la famille Joachim durant ces sept mystérieuses années, entre 1861, date à laquelle elle débarqua à Madagascar venant de l'île de la Réunion, et 1868 où elle choisit de s'arrêter à Belo. Mon statut de romancière m'autorise à prendre la liberté de lui construire une légende pour combler ce grand vide. Je vais en profiter pour vous faire voyager, en sa compagnie, à travers

cette île enchanteresse que fut et que demeure Madagascar. Aussi, trêve de bavardages. Je vous devine impatient de plonger dans l'effervescence et la gaieté bonhomme qui animaient le chantier naval des Joachim, au temps de la société malgache des années 1870, d'épouser avec eux les mythes locaux, la complexité des situations et des comportements face à des tensions sous-jacentes et des conflits d'une période trouble dont les réalités ont été trop souvent occultées. Il est temps que je vous laisse vivre celui prestigieux de ces goélettes bretonnes qui, lorsqu'elles prenaient leur essor, toutes voiles dehors, semblaient voler à la surface du canal du Mozambique, à la manière du goéland, en breton *gwelan*, dont dérive leur nom.

# Jeanne Tomasini



Photo Benjamin LISAN



Photo Benjamin LISAN



Photo Benjamin LISAN

# Belo-sur-mer, 4 décembre 1906

A chacun son destin. Le mien est lié à Madagascar, à cette île du bout du monde, au flanc Sud-Est de l'Afrique, à ces quatre syllabes dont la musique résonnera toujours dans mon cœur et que je ne saurais vous décrire dès ces premières lignes. Son histoire viendra au bon moment.

Je n'étais qu'un enfant recueilli quand, pour la première fois, je foulais ce sol de latérite à la tonalité rougeâtre qui impressionne le voyageur dès son arrivée. L'envoûtant parfum de l'ylang-ylang se mêlait aux toniques senteurs d'épices. Ma petite main logée dans celle, large et calleuse, d'Enasse Joachim, mon père adoptif, je débarquais un jour de l'année 186I, à Toamasina, au cœur du pays betsimisaraka. Ce port de l'Est de la « Grande Terre » comme disent les Malgaches ou de la « Grande Île » comme l'appellent à présent les Français, imparfaitement protégé, apparut comme un havre au petit garçon transis de peur que j'étais. La grande houle de la mer des Indes, qui avait tant secoué notre bateau, m'avait fait craindre le pire. Je ne savais pas, alors, que cette île salvatrice, à la fois étrange et exceptionnelle, ni réellement asiatique ni totalement africaine, promise à devenir indûment française, devait représenter pour moi l'image même de la terre promise.

L'effervescence régnait dans le port le plus actif de Madagascar et, sans conteste, le plus important de tous les centres commerciaux malgaches, occupé très tôt par les pirates, plus récemment objet de combats sanglants et, depuis toujours, battu par les cyclones. Le jour de notre arrivée il faisait beau mais le ciel bas présageait une imminente averse. Sur la plage de débarquement, des curieux, accourus par les rues inondées de la dernière pluie, s'étaient amassés aussitôt que le boutre, qui nous amenait de l'île de la Réunion, s'était approché. Après nous être rangés contre le débarcadère, au pied de la masse circulaire du fort Antimerina, entre un brick sous voiles prêt à appareiller et un caboteur du ventre duquel sortaient, un sac sur le dos, une file d'Indiens hâves et déguenillés, le corps sculpté par l'effort, nous avons débarqué. Il avait fallu nous frayer un passage parmi les charpentiers, portefaix, marchandes de poisson et tireurs de pousse-pousse, amalgamés aux pêcheurs et aux marchands venus acheter pour revendre sur place des lots de marchandises dont des bœufs vivants. La grande terre de Madagascar fournit aux îles voisines, la Réunion, Maurice, leur provision de viande fraîche.

Ce n'est que bien plus tard que j'apprendrai qu'avant moi, un autre, plus illustre que moi qui ne suis rien, le médecin et naturaliste français Joseph-Philibert Commerson, éclairé par les Lumières du XVIIIe siècle, hanté par la tentation de l'ailleurs, missionné de rendre compte de tous les détails d'un célèbre voyage autour du monde, déclarait, en 1771, avoir découvert le paradis à Madagascar. C'était au temps où la frégate *La Boudeuse*, commandée par l'amiral Louis Antoine de Bougainville, fit une entrée majestueuse à Toamasina, ville indolente à l'ombre de ses banians gigantesques. De retour en France, la tête pleine de souvenirs, Commerson, qui ne faisait que devancer ces illustres marins qui, le siècle suivant, comme Dumont d'Urville, poursuivraient des buts scientifiques et s'efforceraient de constituer des chaînes de comptoirs sur les grandes routes maritimes, parlant de sa découverte écrivait : « Les formes de vie les plus insolites et les plus merveilleuses s'y rencontrent à chaque pas ».

Aujourd'hui, rien n'a changé sauf que Toamasina a été rebaptisé Tamatave par les Français. Tout est encore là pour surprendre le plus blasé, pour entretenir le mythe : une nature somptueuse, peuplée

d'une faune qu'on ne retrouve sur aucun autre continent, des paysages gorgés de clarté, de couleurs, de subtils parfums et de généreux orages prodigues en somptueux jeux de lumière. Une terre chargée de curiosités pour le botaniste, de merveilles pour l'ethnologue, de mystères pour l'historien quant aux origines diverses de son peuplement mêlé que n'attestent ni tradition orale ni document écrit. Il existe sur ce point de nombreuses probabilités mais une seule certitude : L'homme ne peut être arrivé ici que par la mer au gré du vent et des marées. Compte tenu de cela, on pourrait concevoir qu'il soit venu de l'ouest ou du nord, depuis la côte africaine. Mais les attaches de type javanais qui équipent toujours sa pirogue à balancier, témoignent de son origine indo-malaise. Or, la voie directe de l'archipel indonésien à Madagascar semblerait exclue pour des raisons de distance, de conditions climatiques et de techniques maritimes en vigueur à l'époque. Et pourtant! C'est bien des navigateurs indonésiens qui ont emprunté cette route maritime, déjà connue des Chinois, soit par les besoins de leur commerce, soit par les hasards de la navigation! D'îles en îles, après une étape plus ou moins longue à Ceylan puis aux îles Nicobar, ont-ils été poussés à travers la mer d'Oman par les vents de mousson autant que par le goût du risque ? Se sont-ils amarrés dans un port de l'Arabie où ils auraient découvert leur première caravane de dromadaires avant de repartir pour l'île de Socotra, au large de la péninsule des Somalis ? Les traces laissées le long des rivages nord de l'océan Indien par des voiliers de type indonésien, construits avec des moyens traditionnels, leurs éléments assemblés avec des cordes en fibres de coco, attestent que des hommes, poussés par un rêve ensorcelant, auraient accompli l'exploit de traverser le plus grand des océans. Une fois la côte orientale de l'Afrique atteinte, ils se seraient faufilés entre les îles de l'archipel des Comores, y auraient jeté l'ancre puis, repris par la lubie de partir, auraient mis le cap sur « l'Île Verte » ainsi qu'ils nommèrent Madagascar lorsqu'ils l'aperçurent à l'horizon, ceinturée de côtes boisées, ses premières montagnes couronnées de forêts magnifiques. Quand ils débarquèrent, s'avancèrent à l'intérieur des terres en traversant cette ceinture boisée, ils constatèrent que ce n'était qu'une illusion d'optique. Sur les hauts plateaux du centre, comme on désigne par l'usage cette contrée où les espaces plats sont rares, au milieu de ce terrain accidenté où s'élèvent des monts, les plus hauts sommets de l'Île, ils ne rencontrèrent que des chétifs

buissons et des arbustes rabougris. Dans les grandes plaines de l'Ouest et du Sud, en partie déboisées, les arbres séculaires avaient disparu. Cette race étrangère aux autochtones a sans doute été mal accueillie. C'est pourquoi elle s'est réfugiée dans l'intérieur de l'île où un climat plus dur, une terre moins fertile, les mettaient dans une situation défavorable. Cependant, issue d'une race différente, cette tribu devait triompher bien vite de ces difficultés, d'autant qu'elle reçut l'appui de l'Angleterre, qui voyait là l'occasion de contrarier les visées françaises et l'aide des missionnaires chrétiens qui, aveuglés par leur croyance, se sont imaginés que, en soutenant les vainqueurs, les vaincus viendraient à eux. C'est ainsi que, de parias qu'ils étaient, les Antimerina se sont faits conquérants.

Ce sont leurs descendants qui constituent aujourd'hui le groupe le plus caractéristique des Malgaches à la peau brun clair, à la morphologie asiatique, aux traits le plus souvent fins, aux cheveux lisses. Est-il possible que des marins à l'esprit aventureux, doués d'audace et de courage se soient lancés dans l'inconnu au péril de leur vie, avec, pour les guider, la seule navigation stellaire, ces « chemins d'étoile » ? Est-il pensable que, partis de leur archipel d'îles éparses, ils n'aient pas hésité à affronter de terrifiantes tempêtes sur une embarcation à la construction primitive, n'ayant pour les accompagner que la sensation du vent sur leur peau et la hauteur des étoiles par rapport aux mâts ? Peut-être s'agissait-il de naufragés, de pêcheurs égarés qui auraient dérivés sur leur pirogue sans carte ni boussole, au hasard des vents ? Mais, eux-mêmes, à l'aube des temps, d'où venaient-ils pour avoir colonisé la Polynésie? D'où étaient issues ces populations d'hommes et de femmes, soi-disant primitifs, qui, ayant navigué à l'estime, abordèrent sur ces plages bordées de cocotiers des îles de Malaisie ou d'Indonésie, distantes les unes des autres par des milliers de kilomètres ? De l'Inde, cette terre de magie et de prodiges permanents? A autant de questions abyssales, autant de réponses problématiques, polémiques, hallucinantes. On n'est pas près d'en sortir.

Bien que cette Grane Île, vestige probable d'un continent disparu appartienne, par sa position géographique, au système africain, il est cependant admis que la majorité de la population malgache est issue de ces marins venus d'Asie et du Pacifique au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne. Ils ont prouvé, à ceux qui ne connaîtront jamais cette gloire, qu'il est possible à l'homme de conviction d'affronter la traversée de l'océan Indien avec pour seule carte le ciel, les courants et les vents et finir par échouer à Madagascar en récompense de leur courage.

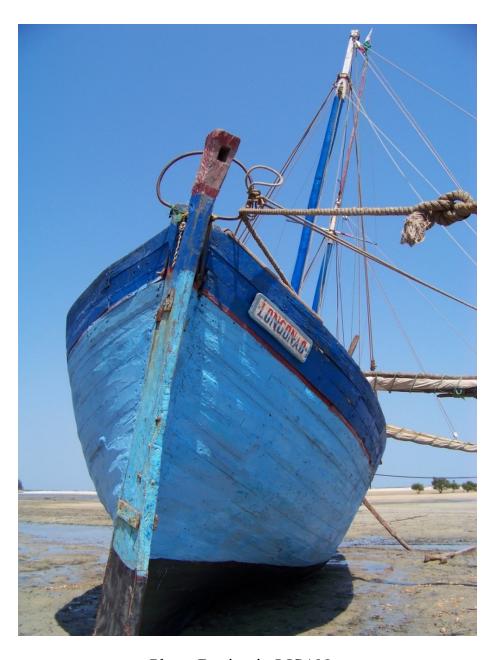


Photo Benjamin LISAN

#### 6 décembre 1906

Au moment où je reprends mon travail d'écriture, un doux soleil brille cct après-midi, sur ma table d'où j'ai vue sur le lagon.

Un autre foyer de peuplement d'origine arabe, provenant de dissensions religieuses quitta sa terre natale, gagna la côte africaine, fit escale aux Comores, jeta l'ancre sur la côte nord-ouest de l'Île, à Majunga, le port aux boutres, à l'embouchure de la Betsiboka qui charrie l'argile des hauts plateaux et s'annonce au large, à plus de dix milles, lorsque la mer devient jaune. Sur ces dépôts vaseux, couverts ou découverts, selon les marées, par des eaux saumâtres, ont pris naissance de grandes forêts de palétuviers. Majunga, « la cité aux fleurs », située à l'extrémité de l'immense baie de Bombetoka, ne tarda pas à devenir un lieu d'échanges entre la Grande Île, le littoral africain et le Moyen-Orient. Les négociants swahilis et indiens prirent l'habitude d'y faire escale et bon nombre d'entre eux s'y installèrent. De ce fait, ils favorisèrent l'essor du commerce du bétail, des esclaves, des armes et des produits exotiques orientaux et moyen-orientaux. La région de Majunga, à l'ouest de Madagascar est donc la plus influencée par le continent africain et les Comores. Sa population étant très mélangée, elle a un cachet indo-arabe tout spécial.

Au XVIIIe siècle, à la suite d'un désaccord entre deux frères reignants l'ethnie des Sakalava et leur territoire furent scindés en deux, les Boina au nord et les Menabe au sud. A la fois cosmopolite et le moins peuplé, le territoire des Boina chaud et sec, comprend des Malgaches à cheveux crépus, d'une stature élevée, aux attaches puissantes. Ce groupe ethnique est celui qui présente le plus des caractères africains. Il est dû aux apports très anciens, liés au commerce et à la traite des Bantous pratiquée par les Arabes. Ils gardent, eux aussi, leur mystère bien qu'il soit évident, étant donné leur proximité géographique, que des peuples à la peau noire traversèrent, volontairement ou razziés, le canal du Mozambique à

destination de la Grande Île. Ils y découvrirent ses lagunes, ses forêts, ses falaises, ses îles sentinelles et ses vastes deltas rougeoyants de la latérite charriée par ses fleuves. Ils y apportèrent leur musique de tradition orale qui imprègne la côte ouest et le sud ainsi que leur instrument de musique le plus courant, le *vahila*, cithare tubulaire, instrument primitif fait d'un long tube de bambou. Son pouvoir dynamisant chasse la fatigue. Au soir d'une journée de travail, au coin du feu, tandis que le riz cuit, les notes égrenées du *valiha*, distillent le bien-être et le rêve.

Majunga, capitale assoupie du Boina baignée de soleil, est non seulement une ville quelque peu étrangère à Madagascar par son aspect extérieur mais par le fond même de sa population de culture islamique. Du mélange d'indonésiens, d'africains et d'arabes est issu un troisième type mêlé, à la peau brun foncé, aux cheveux frisés et au nez court. La partie étrangère, qui comprend des Européens, des Arabes et des Comoriens, sujets ou protégés français d'une part, des Indiens et des Zanzibarites, sujets ou protégés britanniques d'autre part, fait que Majunga est la porte ouverte de la Grande Île.



Photo Benjamin LISAN

#### 10 décembre 1906

Il ne faudrait pas occulter le fait que de nombreux Européens, en transit sur les côtes de l'Île, ont succombé aux charmes bien réels des femmes malgaches, au spectacle de leurs silhouettes troublantes se déplaçant nonchalamment. De ces unions est née une génération de métis, les *Zana-malata*, dont je fais moi-même partie, moi qui n'ai jamais connu ni ma mère ni mon père. Certains d'entre eux se sont illustrés dans l'histoire de Madagascar, comme ce roi Ramaromanompo, un des plus grands négriers de la région de Fénérive, sur la côte Est, le paradis des pirates. Ou comme ce célèbre capitaine William Kidd, qui s'établit à l'île Sainte-Marie où il coula son navire, *L'adventure Gallery*, afin qu'on ne le repère pas. Ses aventures inspirèrent Robert Louis Stevenson pour son roman *L'île au trésor*, paru en 1883. Avec *La case de l'oncle Tom*, de Harriet Beecher-Stone, paru trente ans avant, il fait partie de mes livres de jeunesse, ont été pour moi une véritable mine d'apprentissage.

L'adjonction numériquement plus faible, à partir du XVIe siècle, d'arabes et d'éléments indiens islamisés - Pakistanais, Sri Lankais, Thaïs -, n'entame en rien un sentiment de supériorité mérina conservé par les conquérants asiatiques. Elle n'a pas empêché, non plus, la formation d'une nation malgache, auxquels se sont joints un nombre plus restreint de ces aventureux européens et l'invasion de ces *vazahas*, blancs colonisateurs éblouis par les merveilles que recèle Madagascar.

La diversité des origines et des métissages qui ont eu lieu au long des siècles fait qu'il n'existe pas de type malgache à proprement

parler mais une population dont le sang mêlé n'ébranle en rien l'unité d'un pays qui plonge de profondes racines dans une langue et une culture unique. « Samy Malagasy isika », nous sommes tous malgaches, voilà ce que l'on entend le plus souvent ici, expression qui ponctue tous les beaux *kabary*, discours pleins de chaleur fortement applaudis mais aussi les conversations oiseuses, les discussions sans fin qui peuvent durer des heures. Cependant, si la population revendique la nationalité malgache, chaque Malgache s'en réfère à son ethnie, à sa communauté d'origine.

## 15 décembre 1906

Au moment où tombe la nuit, l'œil encore émerveillé de la magie du spectacle que m'a offert le soleil en s'abîmant dans la mer, je reprends mon récit à la lumière d'une bougie. *Samy Malagasy isika*, disais-je. Cette affirmation souligne l'importance du groupe hors duquel le Malgache se sent perdu.

Le *fihavanana* est le lien qui unit ses membres dans une solidarité parentale dont la désinvolture vis-à-vis du temps qui passe est unanimement partagée. Toute l'existence du Malgache se déroule à l'intérieur de communautés successives qui le marquent de leur empreinte : la famille dont il est issu, le village dont il est originaire, le tombeau des ancêtres qui lui est destiné à sa mort et le mythe *Ibonia*, mythe de la création situant l'homme dans le cosmos, libre et indépendant.

Mais l'identité malgache ne se limite pas à l'harmonie sociale ni à l'hospitalité généreuse et spontanée. Elle réside dans l'intensité des relations sociales qui se calquent sur le modèle familial. Entretenir de bonnes relations est primordial et tout lui est subordonné. D'où l'importance d'échanger des nouvelles à chaque rencontre, de se tomber dans les bras, de se donner les dernières nouvelles des gens et des récoltes. On célèbre les fêtes de famille et celles de la communauté villageoise ensemble. On navigue, on travaille et on moissonne de concert. En avril, lors de la récolte du riz sur les hautes terres, on peut se rendre compte que le battage des épis est bien un travail collectif. Cette entraide crée une solidarité entre gens d'une même communauté. Il est aussi d'usage d'accueillir l'hôte de passage, de se délecter des proverbes que la sagesse populaire exprime avec finesse, de chanter en chœur à la maison, à l'école, à l'église et aux champs. La tradition orale de Madagascar est très riche en contes et légendes. C'est une mine inépuisable dans laquelle figurent des animaux dont les Malgaches ont le culte comme le lémurien Babakote et le serpent Menarane. Ces contes qui datent du temps où les bêtes parlaient, mériteraient d'être sauvés de l'oubli, d'être transcrits afin qu'ils ne subissent pas trop de transformations de la part de ces conteurs qui, pour suppléer à leur mémoire défaillante, font souvent appel à leur imagination débordante et s'écartent de la sorte de l'esprit et de la forme originelle de ces récits. Il paraîtrait que le P. Callet, un jésuite, s'en occuperait.

Le *« mora-mora* » (doucement-doucement) des Malgaches, qui équivaut au « piano-piano » des Latins, donne l'impression qu'ils ne se pressent jamais, qu'ils font en sorte que les choses se passent tout naturellement, que le temps, dont ils font un large usage, est bien la

chose qui ne leur manque pas. Ce qui ne veut pas dire que les Malgaches sont passifs et résignés et pas plus des esclaves que des moutons. Dans les villages dispersés, pour se protéger des voleurs de zébus, autre rituel culturel, paysans ou bouviers, chacun d'eux étant un voleur potentiel, ont mis en place un moyen de défense collective appelé dina. Il s'agit d'un serment prononcé publiquement devant toute la communauté. Serment accompagné de l'abattage d'un bœuf dont le sang versé lui confère un caractère sacré et qui engage chacun à le respecter. La simple parole suffit pour que personne n'ose toucher à la propriété de l'autre. La vie (aina) reçue en partage n'est pas une propriété personnelle : chacun y participe et chacun doit respecter les *fady* qui sont les tabous à ne pas transgresser. Et ils sont nombreux, même innombrables les fady à Madagascar! Chaque ethnie, chaque village a les siens. Autant dire que le Malgache veille à rester uni à sa communauté dans la peur d'être frappé du pire des châtiments, celui d'être exclus du tombeau et, de ce fait, de ne pouvoir accéder au statut d'ancêtre, infamie sans pareil réservée aux criminels mais aussi aux enfants non circoncis. La circoncision étant le signe visible, charnel, de l'appartenance du mâle à sa communauté, tant que le garçon n'est pas circoncis, il est considéré comme une fille. Toutes les ethnies pratiquent l'usage de la circoncision, coutume qui a été apportée dans la Grande Île par les musulmans.

On voit bien, à présent, qu'au fil des siècles, des valeurs communautaires fondamentales ont émergé. Dans la vie pratique, elles se traduisent par un certain formalisme dans les échanges, par un amour du verbe, des discours fleuves truffés de proverbes placés à bon escient et par un recours très limité à la violence. Il ne faudrait pourtant pas en conclure que les Malgaches sont tous des brebis et des agneaux. Ici comme ailleurs la violence peut être féroce et prendre des formes multiples. Commençons par celles des souverains merina qui se sont procuré des armes en vendant des bœufs, du riz et des esclaves aux Anglais ou aux riches familles nobles d'Antananarivo, alliées au roi ou à la reine. Une fois armés, ils ont procédé à des annexions de territoires sous couvert d'entreprises d'unification qui n'ont pas convaincu les ethnies côtières lesquelles s'estiment avoir été conquises militairement. N'oublions pas de souligner les affrontements entre les

communautés de la côte et les minorités des hautes terres ainsi que le racisme responsable d'exactions qui se produisent le plus souvent dans un contexte d'insécurité et de misère, révélant les peurs et les angoisses collectives. Le désordre et la violence sont universels. Madagascar, qui clame haut et fort son unité, n'en est pas moins divisée. Si l'esclavage honteux qui maintenait des hommes dans une servitude détestable a été récemment aboli, il existe toujours un système de castes qui provoque l'exclusion sociale, la suprématie du « moins noir » sur le « plus noir », de l'homme sur la femme, la prééminence du père sur le fils, de l'aîné sur le cadet, celle de l'ancien auguel est réservé le dernier mot même s'il s'avère totalement incompétent. Quant à la jalousie, elle exerce toutes ses manœuvres pour empêcher qu'un individu s'élève au-dessus des envieux et des frustrés submergés de fausses espérances. Le Malgache est tout simplement un homme comme un autre, un homme pathétique emporté par le flux tragi-comique de l'existence.



Photo Benjamin LISAN

#### 21 décembre 1906

Il pleut sur Belo et la pluie pare d'un certain charme ma patrie d'adoption. Elle lui donne l'air de vivre hors du temps et crée une ambiance particulièrement douillette à ma chambre. La saison des pluies qui s'annonce va contraindre les pêcheurs Vezo, assujettis aux humeurs du ciel, à changer d'activité. En ce qui me concerne, je vais pouvoir consacrer plus de temps à l'écriture. Du moins je l'espère.

Avant que l'on autorise à construire un bâtiment en pierre, matériau réservé aux tombeaux, temples, palais royaux et aux récentes résidences des missionnaires qu'ils soient catholiques ou protestants, les modestes maisonnettes construites en bois étaient souvent la proie du feu qui provient le plus souvent des feux de brousse. Le tavy, culture du riz sur brûlis, est pratiqué en octobre-novembre par les paysans, héritiers de coutumes ancestrales qui leur ont été léguées par les premiers immigrants, installés dans l'île par vagues successives et qui défrichaient les forêts à l'aide du feu. Depuis, cette conquête continue. De leur côté, les éleveurs de bétail sont convaincus que l'herbe des pâturages ne repoussera verte et drue que si elle a été brûlée avant la saison des pluies. Chaque année, en fin de saison sèche, les feux de brousse embrasent les arbres de leurs flammes et ne laissent que des alignements de troncs calcinés et de collines noircies.

Parfois, dans la Grande Île, on s'en remet aussi au feu pour purifier ou laver les affronts. Inversement, si dans une occasion quelconque un Malgache vient à offenser, à outrager cruellement une autre personne, il s'imagine qu'en donnant à la personne outragée un morceau d'argent d'une valeur infime, l'injure sera oubliée. Comme partout ailleurs, la haine et le racisme sont omniprésents dans « l'Île Heureuse » où les hommes oublient qu'ils partagent cependant la même nature humaine. C'est exactement la même chose entre les expatriés français ou autres hordes de trafiquants et de spéculateurs européens qui s'abattent sur Madagascar depuis qu'elle est devenue colonie française. Parmi eux on rencontre des filles de bordel, des repris de justice, des gens dont le passé n'est pas très reluisant, de

vrais salauds et des égarés que le vent de l'aventure a grisés. Mais aussi des gens honorables qui, établis dans la capitale, représentent les grandes maisons du gros commerce et tiennent des magasins assez bien approvisionnés. Le commerce de détail est entre les mains de quelques créoles de Maurice et de la Réunion ainsi que des marchands indigènes.

Moins spectaculaire mais tout autant nocive est la peur du monde des esprits et des ancêtres, des talismans et des mauvais sorts qu'un ennemi peut vous jeter, de l'ensorcellement et de l'empoisonnement. Comme en toute société fermée sur elle-même. L'orientation des maisons, par exemple, suit des règles très strictes liées à l'astrologie. Elles ont toujours une porte à l'Ouest et deux autres vers le Nord destinées à recevoir les hôtes de passage. Le Nord est un lieu de culte et on y suspend les outils et les armes tandis que le Sud est affecté aux réserves de nourriture et aux ustensiles de cuisine. A l'Est de la maison on fait des offrandes aux ancêtres car les liens à entretenir avec eux sont fondamentaux. L'Ouest est un lieu d'échanges et de convivialité. Toutes ces règles qui concernent la maison se nomment le *vintana*, destinée ou prédispositions acquises selon l'heure de la naissance et pouvant être modifiées grâce à l'intervention d'un *ombiasy*, un guérisseur.

Le *tromba*, survivance des cultes de possession pratiqués aux origines lointaines, existe encore chez les Vezo qui, pendant l'été austral ou la saison sèche, sillonnent l'immense lagon du littoral Ouest s'étendant entre le sud de la baie de Saint-Augustin et les abords de Morombe à bord de leurs pirogues à balancier. Les Vezo observent le culte de Varombe, le dieu de la mer, oiseau immense, maître des vents et de l'océan, celui par qui tout arrive pour ces pêcheurs et dont parlait déjà Marco Polo au XIIIe siècle dans son *Livre des merveilles*. L'aepyornis, une espèce endémique de la Grande Île, voisin de l'autruche, mesurant 3 mètres de hauteur, pesant 400 Kilos, disparu au XVIIe siècle et dont les ossements ont été découverts en 1868, pourrait être à l'origine de cette croyance. D'autant que l'on a trouvé des œufs entiers et de nombreux fragments de coquille dans les sables des dunes de Faux- Cap, dans l'extrême sud, là où le calme est seulement troublé par le souffle des

baleines à bosse en période d'immigration et le sourd grondement incessant des vagues.

Certains oiseaux ont une importance particulière dans la culture malgache. Ils incarnent tantôt le bien tantôt le mal. Le *vorondolo*, le hibou, oiseau des sorciers, est l'image du mal et aurait le pouvoir de communiquer avec les ancêtres. Il inspire de grandes craintes aux paysans dont l'impact d'étranges légendes ont une forte emprise sur eux. Lors des célébrations, on imite le vol de la mouette tandis que certains officiants entrent en transe, possédés par l'esprit de Varombe.

D'autres esprits peuplent la panthéon Vezo. Ils règnent sur les mangroves peuplées de crabes, sur les îles et sur les terres où ces pêcheurs pérégrinent entre récif et côte. Ils sont partout, même dans les médiums intercesseurs que l'on consulte dans quantité de situations liées à la pêche, à la famille et à sa santé. De manière à se protéger du mauvais sort, on célèbre des cérémonies en petit comité ou en public pour s'assurer la bienveillance des ancêtres. Cela peut durer toute une nuit et la journée suivante, sans interruption. Cinq musiciens se relayent pour scander la mesure d'une musique binaire qui accompagne la longue mélopée des hommes et des femmes ainsi que leur piétinement de transe. Tout cela dans le but que les esprits pénètrent le corps des tromba, qu'ils transmettent aux vivants les conseils des ancêtres sur les marches à suivre, sur les possibles à venir. Du rhum, du miel, des chants répétitifs se suivent sans interruption jusqu'à l'épuisement des corps, jusqu'au chatoiement du crépuscule, quand le ciel, apaisé lui aussi, se prépare à accueillir la nuit qui tombe d'un seul coup. C'est le moment où Masoandro, l'Œil du jour, disparaît à l'horizon, derrière le banc de corail, dans le canal du Mozambique aux eaux poissonneuses. Dans ces instants magiques, où le toaka gasy y est pour quelque chose, pour les pêcheurs Vezo tout se règle entre Varombe, le dieu de la mer, et Zanahary, le dieu du culte des ancêtres.

Chez les Vezo, ces cérémonies, on le voit, tournent toutes autour de la mer que l'on prend, à la fin du rassemblement, pour poursuivre les bancs de poisson pêchés au filet et qui bivouaquent le soir sur les plages, avant d'aller s'installer dans un coin perdu de la côte sauvage ou sur une de ces petites îles essaimées au large. Là, durant plusieurs mois, l'on pourra s'abandonner au simple bonheur de vivre.



Photo Benjamin LISAN



Photo Benjamin LISAN

#### 30 décembre 1906

Comme toujours, à cette époque de l'année, en fin d'après-midi le vent a annoncé le déluge rituel. La pluie est tombée chargeant l'air d'humidité. Malgré les températures élevées dans la journée, les petits matins sont frais. Imprégné de l'épaisse moiteur qui s'est abattue sur toute chose, je reprends mon récit interrompu par un cyclone.

Fort heureusement, il n'a pas eu chez nous, sur la côte Ouest, l'ampleur qu'il a développée, paraît-il, sur la côte Est plus exposée à cause des eaux surchauffées de l'Océan Indien, là où se forment les vents. Malgré tout, cela bouillonnait pas mal chez nous, dans le récif. Le sable, soulevé par la tempête, nous cinglait les jambes lorsque, sous un ciel gris qui se plombait d'heure en heure et sous les bourrasques qui faisaient craqueter les palmes des cocotiers, nous sommes allés aider les pêcheurs à remonter leur pirogue sur le rivage afin que la mer démontée ne les emporte pas. Dès le crépuscule, les rues remplies de flaques d'eau ont été désertées. Chacun a cherché à gagner un abri, à s'enfermer dans sa maison. La nôtre, en planches, recouverte de tôles bien amarrées, est solide. C'est Enasse et ses fils qui l'ont construite. Elle résiste aux rafales mais le vent qui s'insinue dans chaque interstice siffle fort et les trombes d'eau qui ricochent sur les tôles ont fait, cette nuit, un vacarme infernal. Quant aux murs exposés au nord-ouest, ils craquaient et l'eau s'infiltrait entre les planches. On n'a pas cessé d'éponger tout en plaignant ceux dont la maison est en jonc. L'accalmie n'est intervenue qu'au matin. Alors on a pu enfin dormir en souhaitant que cette tempête tropicale, qui est partie vers Tuléar, s'épuise en chemin. Après ce cyclone, Belo, situé au cœur du Menabe, va devenir encore plus inaccessible avec ses pistes impraticables. La saison de navigation ne reprendra qu'en mars. Durant tout ce temps nous allons vivre l'isolement. Je vais en profiter pour avancer dans mon travail d'écriture.

Bien que le rôle qui m'a été assigné soit celui de travailler et de me taire, je veux raconter pourquoi et comment, malgré moi, j'ai été embarqué dans une aventure qui devait me conduire chez les Vézo. Non, je ne vous parlerai pas de moi. Cela n'aurait aucun intérêt pour vous. Sachez seulement que dès les premières années de ma vie, je fus ballotté, entre les uns et les autres, avant qu'à l'âge de sept ans, Enasse Joachim et sa femme Séraphine ne me recueillent. C'est peut-être pour cela que j'ai toujours été différent des autres. Par un accord tacite, les Joachim et moi avons gardé nos distances. Chaque fois que j'ai pu m'écarter d'eux, m'échapper, fuir, je l'ai fait pour me réfugier dans les livres qui, jour après jour, ont creusé un puits en moi en même qu'ils le remplissaient au fur et à mesure.

S'il y a des pays qu'il faut apprendre à connaître pour les apprécier, il y en a d'autres qui se font aimer dès le premier contact, qui vous donnent la clé pour décrypter ses secrets. Pour moi, Belo fait partie des seconds. Ne dois-je pas en conclure que ce village vezo, sorti de l'ombre par la vertu d'un accord signé entre le royaume malgache et la France, le savoir-faire d'un charpentier de marine breton, charmeur et serein, nommé Enasse Joachim, l'accueil d'une population au sourire inaltérable et à la compétence incontestable en matière de construction navale, m'était prédestiné?



Photo Benjamin LISAN



Photo Benjamin LISAN

## 2 Janvier 1907

Alors que la deuxième journée de l'année nouvelle s'ébranle à Belo, ce modeste village de pêcheurs de la côte Ouest de Madagascar qui m'a ouvert les bras et que, quarante ans plus tard, poussé par le besoin de raconter, je suis prêt à vous décrire, mon voisin, vieillard à la peau recuite, plus marin que charpentier, calfate la coque de sa goélette. Maudit soit-il! Les coups de son maillet couvrent le chant des oiseaux qui, dans un rituel immuable, saluaient le lever du soleil et les teintes fines de l'aurore, ravissaient mes oreilles de leur cascade de trilles, de roulades et de notes perlées. Répétés, amplifiés, ces coups ont fait taire aussi les cardinaux rouges qui pépiaient dans les branches du flamboyant tout proche. Ils perturbent

mon exercice d'écriture qui demande une concentration s'apparentant, de mon point de vue, à la construction navale.

Perdu dans de vastes marécages, mangroves et récifs, Belo-sur-mer, comme il a été baptisé par le gouvernement colonial français, est un petit port, au fond d'une rade, d'à peine une centaine d'âmes. Au cœur du territoire de leur ethnie, ces pêcheurs, en même temps que charpentiers de marine, mélange d'Indonésiens et d'Africains, côtoient sans cesse des commerçants arabes qui entre les XIe et le XVe siècle se sont installés sur les côtes et ont exercé leur influence qui, selon toute probabilité, a dû être grande dans les siècles suivants. L'absence de piste côtière, reliant les villes du littoral Ouest, a conduit les Arabes à introduire leur bateau, le boutre, afin d'exercer leur apanage : le commerce de cabotage. Ces boutres que l'on appelle *botry-karàny*, boutres des musulmans de l'Inde, issus de la tradition musulmane dans l'océan Indien, sont de petits voiliers construits sur la côte nord-ouest de Madagascar et qui portent jusqu'à 120 tonneaux. Si on en voit fort peu sur la côte orientale où ils trouveraient la haute mer, des abris insuffisants, en somme une navigation difficile, ils sont très communs sur toute la côte occidentale. A Majunga, vaste port constitué de l'estuaire du Betsiboka et de la baie de Majunga proprement dite, ils viennent y charger des zébus et du riz pour Mayotte et les Comores. Enfin, ils font sur toute la côte le petit cabotage entre les points commerçants, transportent inlassablement des marchandises telles que le riz, le sel, les épices et l'huile. Ville cosmopolite, comme nous l'avons vu, qui abrite la plus forte communauté de musulmans et où vit une importante communauté de commerçants indiens et pakistanais, Majunga, est le point de rencontre des marins comoriens et sakalava. Sentinelle somnolente au bord du canal du Mozambique, elle est le second port malgache après Tamatave. Dès l'aube, une foule cosmopolite se presse sur le quai où sont chargés sur des bateaux en partance pour Zamzibar, Mogadicio, Aden ou Bombay, des bois précieux, du coton, des poissons séchés, des noix de coco, des peaux de zébus et celles des crocodiles. Ces marchandises sont portées à dos d'homme et comme cet état de choses semble n'offrir aucune espèce d'inconvénient, il se perpétue. Les commerçants arabes et indiens qui ont ouvert à Mahajanga plusieurs comptoirs, échangent esclaves et troupeaux de zébus contre des soieries, des armes et des

bijoux d'Orient. En profitant des moussons, ils peuvent aller jusqu'à Zanzibar d'où ils ramènent de la chair humaine, jeunes esclaves qu'ils vont déposer au fond des baies profondes où ils sont à l'abri des visites intempestives d'un navire à vapeur qui pourrait les poursuivre sur ces bas-fonds. Ces négriers trouvent à terre le meilleur accueil car dans ces tribus insoumises, les Sakalava s'empressent de les échanger aux Indiens négociants contre des fusils et de la poudre.

Outre ses édifices religieux, Majunga déploie aux abords du port ses chantiers navals où se construisent les boutres. Depuis des siècles, les *botry* arabes, charpentiers en langue malgache, (*botsy* en vezo), qui travaillent sans plan, tout à la main et à l'œil, transmettent leur savoir et continuent à construire ces voiliers de 12 à 20 mètres non pontés, en même temps qu'ils font régner « la loi des boutres » laquelle interdit aux non musulmans de naviguer sur leurs unités.

Il fallait donc faire quelque chose pour les autres, pour ces animistes qui pratiquent le culte du *tromba* des grands ancêtres, ces ancêtres communs, les *Vazimba*, premiers habitants réels ou mythiques de l'Imerina, arrivés d'Indonésie et d'Afrique par vagues successives à partir du Ve siècle puis vers le Xe siècle pour perdurer jusqu'au XVIIIe siècle et qui furent vaincus par le roi Andriamamelo, le premier à utiliser des sagaies à pointe de fer. Il fallut aussi s'intéresser à ceux qui, sous la pression des missionnaires, s'en remettent au dieu des chrétiens sans réellement abroger leur religion originelle. Un compromis qu'ont adopté, de leur côté, les propagateurs catholiques et protestants qui, pour se maintenir, tolèrent ce culte des ancêtres.



Photo Benjamin LISAN

# 6 janvier 1907

Il est 9 heures. Je suis sorti pour me dégourdir les jambes mais, le soleil brûlant ma peau, je me suis réfugié à l'ombre du flamboyant. La torpeur tropicale s'abat sur Belo malgré une légère brise qui incite les pêcheurs à mettre à l'eau leur pirogue. Sur toute la façade Ouest, l'essentiel du transport des denrées et du matériel se fait par mer à cause des voies terrestres impraticables en raison des pluies pendant quatre mois de l'année mais aussi dans le but de desservir les nombreuses îles parsemées le long de la côte.

Afin de sédentariser les Vezo et de leur donner une bonne connaissance de la charpenterie de marine, les Joachim ont introduit leur goélette que l'on nomme couramment ici botsy-vezo ou boutre vezo, car tous les voiliers de commerce, sans distinction, sont appelés « boutres ». L'apparente erreur est compréhensible tant les boutres ont marqué l'histoire de la région. La goélette se distingue cependant du boutre arabe par sa voilure manao laim-bato, son gréement à corne et la présence d'un étai de mat de flèche de grandvoile. Elle s'en différencie aussi par ses qualités nautiques qui lui ont permis de supplanter, peu à peu, le boutre, bateau creux ou demi ponté, dénué de carlingue - pièce longitudinale placée au fond du bateau parallèlement à la quille pour renforcer sa structure. Riche pourtant d'une longue tradition locale, le boutre n'arme plus que le long de la côte nord-ouest de l'Île, du cap St André au cap d'Ambre, qu'ils longent à longueur d'année, transportant les marchandises entre les villes de la côte Nord-Ouest et les îles comoriennes. On en voit beaucoup dans la baie de Bombetoka, à l'embouchure de la Betsiboka. Propulsés par la force du vent ou par un moteur leur mât incliné et leur château arrière les privent de tout cousinage avec les goélettes.

La goélette, entièrement pontée, plus confortable, plus facile à manœuvrer, gréée de deux voiles à corne et dotée d'un arrière en pointe, a incité les Vezo à pratiquer le cabotage commercial à bord de ce qu'ils appellent leur boutre mais qui n'est autre qu'une goélette inspirée du modèle de la goélette bretonne.

De Morondava, tranquille capitale de la région du Menabe qui vit au rythme lent des boutres, à Belo-sur-mer, coin d'Eden au nord de Morombe « la belle plage », sont maintenant concentrés la plupart des chantiers navals de goélettes. La plage de Belo, à l'ombre des cocotiers, est un chantier permanent. Jusqu'aux gamins qui fabrique leurs jouets en imitant les gestes de leur père. Si l'ensemble paraît un peu rustre et approximatif, chaque assemblage fait l'objet d'un parfait peaufinage qui est la garantie de longévité pour le bateau. De la coque aux superstructures, tout se fait dans la tradition de charpenterie de marine en bois.

Le Vezo qui vit sur la côte essentiellement de la pêche, qui se bat avec la mer à bord d'une pirogue à balancier unique, gréant une voile carrée qui imprime à l'embarcation une grande vitesse, n'a jamais adopté le boutre qui lui était interdit. Lorsqu'il s'arrête sur une plage, la grande voile de sa pirogue disposée autour du mât lui sert de tente. A l'arrivée des Joachim, il a vu dans la goélette l'opportunité de développer ses activités maritimes. Il a vite excellé dans la mortaise et la cheville de bois. Côté outillage, l'essentiel est pour lui d'avoir un bon rabot et une bonne herminette.

La forêt est pour les Malgaches un lieu étrange car non aménagé par l'homme. Elle est le domaine des esprits, tompognala. Il faut donc les assurer du bien-fondé de l'intervention. Une fois s'être muni de la protection de Zanahary, le Dieu créateur ainsi que de celle des ancêtres, après s'être informé auprès de l'ombiasy, à la fois devin, astrologue et guérisseur, du jour faste pour commencer la coupe, le Vezo part en forêt en compagnie d'Enasse et de Ludovic. Là, quand Joachim a repéré les arbres aux fûts majestueux d'où naîtra la goélette, celui qui fera la quille et ceux qui deviendront les mâts, le Vezo prononce les incantations rituelles pour convaincre les esprits de ses bonnes intentions. Puis il verse le toake, rhum local, à leur pied de ceux qui vont être sacrifiés. De retour à Belo, conseillé par les Joachim, qui ont un grand souci de précision et de finition, le futur propriétaire de la goélette installe son chantier dans le village, sous les cocotiers ou à l'orée d'une mangrove où poussent sept espèces de palétuviers : l'afafy pour la caisse qui servira de foyer et les mâts de flèche ; le songery réputé pour sa légèreté et son imputrescibilité; le tangandahy qu'on emploie pour fabriquer les verges. Ce pêcheur-marin qui suit les migrations du poisson jusque dans l'extrême sud, devenu charpentier se révèle compétent en matière de construction navale. Désormais, il va partager son temps entre la pêche et la construction de sa goélette. Lorsque, dans deux ou trois ans, si tout va bien, son bateau sera en ordre, il s'adonnera au cabotage.

En ce début du XXème siècle, alors que les échanges commerciaux se sont intensifiés, les Vezo ont compris que la maîtrise de la construction d'une goélette dont ils vont devenir le patron au moindre coût, est un formidable atout pour développer leurs activités maritimes, sans rien renier de leurs traditions ni de leur indépendance. Les salines de Belo ne sont pas pour rien dans l'essor du transport des goélettes dans la région. Ces voiliers peuvent accoster non loin, en s'enfonçant à marée haute dans la baie où les porte-faix chargent sur leurs épaules les sacs de 50 kg qui bientôt emplissent la cale. Mieux encore, vitales pour eux, les Vezo ont intégré les goélettes à leur culture, les ont sacralisées à travers des rites lors de leur construction, de leur mise à l'eau et de la navigation dont les techniques se résument à se repérer à la couleur de l'eau, au parfum de l'air, à quelques repères sur la côte ou les îles.

Comme on le voit l'existence entière d'un Vezo, comme, d'ailleurs, celle de tous les Malgaches, est imprégnée par le sacré qui s'affirme aux temps forts de la vie personnelle et sociale. D'où le malentendu entre les administrateurs coloniaux, convaincus des mérites de la laïcité, et les croyances malgaches, centrées sur la croyance en *Zanahary*. Croyance dépourvue de dogme, de hiérarchie, de rites mais dont la principale expression sociale est liée au culte des morts.

## 16 janvier 1907

Ce matin, les pêcheurs réparent leur pirogue à balancier qui repose sur le sable, tout près de leur case. A chaque marée, l'eau qui se retire presque totalement de la rade de Belo laisse ces bateaux sans quille sur le flanc.

Pour fabriquer ces pirogues - *lakana* en malgache - qui atteignent souvent 10 m de longueur sur 1 mètre de largeur, les Vezo vont chercher un géant dans la forêt, un *varongy* ou un *longonpotsy*. Ils abattent l'arbre, le façonnent, le creusent en employant le hache et le feu puis le traînent, non sans peine, vers le cours d'eau le plus proche. Là, ils se confient au courant pour descendre jusqu'à la mer en se servant de leur pagaie avec beaucoup d'adresse.

S'il s'agit de construire une goélette, le bois des forêts sèches de l'arrière- pays est livré par des pirogues ou par des charrettes attelées à des zébus. Leurs essences, une vingtaine, toutes d'origine locale, proviennent des forêts dunaires proches du littoral et des mangroves. Sur le chantier, *zalose* et *taligo*, *zino* ou *kibo* - termes d'origine française -, quille et étambot, tous éléments qui vont entrer dans la confection du bateau, sont équarris à la hache et à l'herminette. Quand toutes les pièces sont prêtes, au jour déterminé par l'*ombiasy*, le sorcier, le charpentier passe à l'assemblage qui se fait à l'aide de chevilles de bois. Une fois cet assemblage achevé, il orne de feuilles de cocotier l'étrave et l'étambot, rituel indispensable pour s'assurer la protection des esprits et des ancêtres. Viendront ensuite la pose du bordé, ensemble des planches constituant la coque extérieure de la goélette, et du vaigrage, celui qui couvre ses côtés intérieurs. Ces

deux longues opérations peuvent demander plusieurs mois. Enfin, le calfatage sera effectué à l'étoupe de sisal, de résine végétale et d'huile de requin. Au bout d'au moins deux années de travail ou plus, viendra le moment de la mise à l'eau. Ce sera l'occasion de faire la fête et de procéder au *zoto botsy*, en quelque sorte le baptême du bateau, après consultation du *ombiasy*. Ce devin procurera l'eau lustrale expiatoire qui doit assurer la protection de la goélette et de son propriétaire.

La veille de ce grand jour, sur le chantier, la famille du propriétaire de la goélette organise une fête au cours de laquelle se produisent chanteurs et musiciens tandis que coule à flots le toake. Les membres de la famille Joachim sont, cela va de soi, les invités d'honneur et le propriétaire fait un beau kabary pour remercier tous ceux qui l'ont aidé à réaliser son rêve : posséder sa goélette dont le gréement sera installé quand elle sera échouée sur le sable, et que les voiles seront coupées et cousues sur place. Enfin, quand l'ombiazy, encore une fois, aura indiqué le jour favorable, la goélette, sous les applaudissements des parents et amis de l'équipage, quittera leberceau qui l'a vu naître et grandir. Il prendra le large vers le sud afin de conjurer le mauvais sort. Cette première sortie permet de tester ses qualités et ses défauts afin de remédier à ces derniers si besoin. Une fois que le bateau aura fait ses preuves, le propriétaire organisera un sorom'botsy, dernier rite pour remercier les ancêtres. Au cours de cette cérémonie, à laquelle assistera toute la famille et l'équipage de la goélette, on sacrifiera un zébu. Selon l'importance du bateau, cet équipage peut se monter à quatre à neuf matelots, après le capitaine responsable de la répartition des rôles. De son côté, son second s'occupe essentiellement des formalités administratives et du chargement de la cargaison. Des mousses sont embarqués dès l'âge de treize ans. A chaque virement de bord tout l'équipage est mobilisé en entier et un homme est requis dans la mâture.



Photo Benjamin LISAN



Photo Benjamin LISAN

## 3 février 1907

Lorsque, en 1861, nous débarquâmes dans cette ville nonchalante qu'est Tamatave, régnait sur Madagascar un roi francophile qui s'appelait Radama II. Il était le fils de Ranavalona Ière, la plus connue des quatre reines malgaches, et de Radama Ier, reconnu roi par Hall, Gouverneur britannique de l'île Maurice, en 1820. Pour compenser la perte de ses treize colonies d'Amérique du Nord, l'Angleterre, maîtresse du Cap en Afrique du Sud depuis 1814, avait des visées sur la Grande Île constituée alors de plusieurs royaumes. En échange d'une compensation financière, la Grande Bretagne avait donné à Radama Ier le titre de roi, ratifié un traité reconnaissant Madagascar comme un Etat indépendant sous autorité Merina et avait signé avec lui, en 1817, un traité interdisant le commerce des esclaves.

La France, dont le potentiel maritime, au début du XIXe siècle, avait été fragilisé par vingt ans de conflit incessant, avait besoin du travail des indigènes pour assurer son redémarrage économique et redorer son illusoire gloire. C'est pourquoi elle pratiquait toujours la traite outre-mer. Sujet très sensible. Pratique déplorée par certains dont l'écrivain français Bernard de Saint-Pierre, ami de J.J. Rousseau, popularisé par son roman de *Paul et Virginie*, qui dès les années 1760 écrivait : « Je ne sais si le café et le sucre sont nécessaires au bonheur de l'Europe, mais je sais bien que ces deux végétaux ont fait le malheur de deux parties du monde. On a dépeuplé l'Amérique afin d'avoir une terre pour les planter ; on dépeuple l'Afrique afin d'avoir une nation pour les cultiver ».

L'abolitionnisme était donc dans l'air. En France, sous la Révolution et sous l'Empire, la chose avait pris une tournure ambiguë. Si l'esclavage avait été officiellement supprimé dans les colonies françaises en 1794, Napoléon Ier était revenu sur cette décision. Les passions s'étaient alors déchaînées d'autant plus que des intérêts économiques non négligeables étaient en jeu. Avides de terre, les planteurs de l'île de la Réunion, colonie française, avaient besoin d'une expansion territoriale et démographique. Des écrivains comme Eugène Sue, des peintres comme Turner ont mis l'accent sur cette pratique odieuse qu'est la traite. Elle ne sera interdite qu'en 1815, c'est-à-dire après le grand remembrement colonial de la France. A Madagascar qui, au cours du XIXe siècle a fourni beaucoup d'esclaves aux Mascareignes, archipel de l'Océan Indien comprenant La Réunion et l'île Maurice, les passions suscitées par l'esclavage et la traite ne sont pas encore tout à fait éteintes en ce début du XXe siècle. Elles risquent de perdurer.

#### 6 février 1907

Il pleut encore sur Belo. Pas continuellement mais par intermittence. Enasse a décidé d'interrompre le travail sur le chantier. J'en profite pour reprendre mon récit interrompu, hier, par un orage. Il a fallu l'aider à mettre nos outils au sec.

Avant l'avènement de Radama Ier, l'île de Madagascar était partagée en plusieurs royaumes établis le long des côtes. L'un d'eux, le plus important, les Merina, d'origine indonésienne, avait fixé son territoire vers le centre de la Grande Île, sur les Hautes Terres dont les cimes des collines se teintent de rose à l'aurore et d'or au coucher du soleil. Choix judicieux en raison qu'elles sont épargnées par le paludisme qui sévit sur les côtes. Aux pieds du promontoire, choisi pour y construire leur palais, serpente le capricieux fleuve Ipoka dont les crues furent destructrices jusqu'à ce que le roi au modeste nom d'Andrianampoinimeria fit bâtir un réseau de canaux et de digues qui permet la mise en valeur de la grande plaine rizicole de la Betsimitatayra. Les ruisseaux innombrables, alimentés par la masse d'eau considérable qui tombe sur ces régions élevées pendant la saison des pluies, bondissent dans les vallons encaissés, alimentent les rivières. L'Ipoka qui, en saison des pluies roule des eaux rapides, en saison sèche murmure entre les jardins, les champs et les rizières en damiers où se reflètent les rayons du soleil et qu'arpentent les hérons blancs en hochant la tête et en faisant claquer leur bec jaune. Ces échassiers sont la proie facile des crocodiles, eux-mêmes chassés par l'homme qui fait du commerce de leur peau. Sur ses rives, l'argile déposée par ses eaux, sert de matière première pour fabriquer des briques. C'est l'anglais Cameron qui apprit aux habitants la technique du four à briques pour la construction des maisons des Hautes Terres. Le village d'Alasora, proche de la capitale est réputé pour ses poteries vendues sur tous les marchés de l'île.

L'Imerina Amboniandro, nom donné par le roi Ralambo, au XVIe siècle, à la partie centrale de l'île et qui signifie « le pays le plus élevé sous le soleil », a été unifié en 1794 par le père de Radama Ier, avec pour capitale Antananarivo, « la ville des mille », une garnison de mille hommes ayant été chargée de sa défense au XVIIe siècle. Anciennement Andrianiaka, elle fut prise aux Vazimbas, premiers habitants supposés de Madagascar. Récemment, elle vient d'être baptisée Tananarive par les Français. Les Merinas n'ont eu de cesse d'étendre leur domination sur ce paysage bucolique qui, lorsque tombe le soir, se teinte de mauve. Au commencement du XVIIIe siècle, conduits par des Européens et des mulâtres, ils gagnèrent à leur cause les Betsimisaraka et toutes les tribus éparses de Mahanoro à la baie d'Antongil. Ils constituèrent alors grâce à ces populations douces et paisibles qui n'ont résisté que bien peu aux charges accablantes qu'il leur faut supporter et aux mesures vexatoires dont ils sont parfois victimes, une puissante nation. Au cours du XIXe siècle, soutenus par les Français et les Britanniques, atteints eux aussi de la fièvre expansionniste, l'hégémonie Merina n'a pas cessé de peser sur les autres clans, sur les villages aux maisons de pisé rouge, couvertes de chaume ou de roseau, où paissent les zébus et barbotent canards et oies. Disons que cette emprise de gouvernement absolu, où les volontés du souverain sont des lois pour les sujets, fut à la base de la nation malgache mais rencontra cependant des résistances de la part de ceux pour qui désobéir était une manière de préserver leurs valeurs fondamentales.

Radama Ier s'est ensuite attaqué au royaume Sakalava dont le territoire s'étend sur une large portion de l'ouest malgache. Les Sakalava, « ceux des longues vallées », sombres de peau, dynastie de pasteurs d'origine africaine, vivent dans leurs villages aux cases fraîches construites sous l'ombre des grands manguiers centenaires. Ils avaient pour roi Andrianahifotsy, le « roi blanc » qui, avec l'aide du roi des Français, Louis XV, avait conquis les terres à l'aide d'armes à feu achetées aux négociants installés là vers 1750.

Les merina s'en prirent par la suite aux royaumes du Menabe et du Boery, partenaires privilégiés des navires portugais, hollandais, anglais et français, avec Morondonava pour capitale, à l'embouchure du fleuve éponyme. Ils prolongèrent leur emprise à Mahajanga, plus

au nord, dans l'estuaire du très long Betsiboka qui prend sa source dans les Hauts Plateaux. Puis ils s'en prirent aux Antakàrana, à l'extrémité nord de l'île, peuple de pêcheurs et d'éléveurs influencé par l'islam qui dut fuir sur le massif de l'Antakàrana. A partir de 1803, les royaumes d'Isandra au sud et de Fanjahjra, dans l'Extrême Sud, devaient tomber sous l'hégémonie merina par les armes mais aussi par quelques alliances matrimoniales entre les familles régnantes.

C'est ainsi que commença l'essor merina, favorisé par le climat sain des Hautes Terres et une hiérarchie sociale efficace. Il devait devenir le groupe ethnique le plus puissant de Madagascar, lorsque leur chef Ramboasalama, homme à poigne, arracha par la force le royaume à quatre de ses cousins cohéritiers et s'institua roi sous le titre pompeux et à n'en plus finir d'Andrianampoinimerina qui signifie « l'espoir d'Imerina » ou « le seigneur du cœur de l'Imerina » et que j'écourte car, en vérité, son nom en entier ne comporte pas moins de 53 lettres. La personne du souverain, homme ou femme, devint l'objet d'un véritable culte grâce aux Français qui les cajolèrent et aux Anglais qui eurent longtemps la haute main sur eux. On peut voir encore, dans l'enceinte du Palais royal actuel la case tout en bois, que ce monarque, devenu souverain, habitait autrefois. Recouverte de chaume, elle est hérissée de deux longues perches, symboles de puissance et de richesse.

A la mort, en 1810, de ce grand conquérant et fondateur de la dynastie Hova, son fils Laidama lui succéda sous le nom de Radama Ier. Ce fut lui qui construisit les premières pistes, accueillit des missions de confessions diverses, s'ouvrit à l'Occident, instaura une politique d'ouverture commerciale privilégiant la Grande- Bretagne. En 1817, il codifia et fit adopter officiellement du nord au sud, de l'Est à l'Ouest, une langue malgache commune cependant que, dès 1818, il apprit lui-même à lire et à écrire en français, Ayant, par ailleurs, compris que le riz assurerait la survie des Malgaches, il décréta que « *la mer marquerait la limite des rizières* ». Son souhait s'est réalisé: Madagascar est devenu le grenier à riz de l'océan Indien.

Durant son règne, ce souverain Hova s'employa à unifier les tribus des Hautes Terres non sans avoir auparavant consulté les ombiasy, devins dont il s'entourait et qui décidaient des jours favorables au départ de l'armée de 35 000 hommes qu'il avait mise en place. Une armée qui lui permit de réprimer dans le sud les insurrections des Betsileo, « les Invincibles » ces riziculteurs les plus respectés de l'Île dont les étroites parcelles des rizières irriguées sculptent des montagnes magiques et qui sont connus aussi pour leur talent d'ébénistes. Radama Ier attaqua en particulier leur place forte d'Ifandana bâtie sur un roc élevé qui servait de retraite aux rebelles. Ses défenseurs s'y accrochèrent avec l'énergie du désespoir. Radama dut en faire le siège et ne put la soumettre que par le canon. La famine contraignant les résistants à lui ouvrir les portes, il rasa la place forte et passa au fil de l'épée tous ses défenseurs. En 1811, venu d'Antananarivo, il vint assiéger les populations du sud dans les steppes de l'Horombe. On raconte qu'elles choisirent le suicide collectif et se jetèrent dans la cheminée de l'ancien volcan d'Ifandama dont le rocher, depuis, est devenu sacré. Radama Ier repartit en guerre pour conquérir le Boina qui dut se soumettre à son autorité en 1824, ainsi que les terres sakalava du Nord-Ouest. Sept ans plus tard, il asservit les tribus de l'Est, ce qui lui permit d'étendre son empire le long de cette côte. Puis revint le tour du royaume Antakarana, « ceux des rochers », à l'extrême nord, dont les princes influencés par l'islam, choisirent le suicide plutôt que la soumission. Ils préférèrent se noyer dans les eaux souterraines du massif de l'Ankarana qui recèle des grottes où sont déposés les cercueils royaux et les trésors de guerre de leurs souverains. Depuis, ces princes tombés au combat, se réincarneraient parmi les vivants à l'occasion des cérémonies du *tromba*.

Enfin, ne pouvant soumettre le Menabe, Radama Ier épousa la fille de son roi, Ramitraho, afin d'assurer sa souveraineté sur cette région. De ce fait, il parvint à ce que son royaume occupe les deux tiers de l'île. Dès le début du XIXe siècle, Radama Ier, avec l'appui des Britanniques et autres partenaires européens, poursuivit le projet paternel et réalisa donc le vœu de son père qui souhaitait pour son royaume la mer pour seule frontière. Face à la rivalité franco-anglaise dans son royaume, il inaugura la politique de bascule que tous ses successeurs poursuivront jusqu'à Ranavalo, la dernière

reine. Il maintint, d'autre part, l'absence de voies de communications regardée, non sans raison, comme un obstacle sérieux aux envahissements de l'étranger.

On voit bien que cette unification ainsi que cette prédominance merina, se firent le plus souvent dans le sang et les larmes. En vérité l'Île ne s'est pas livrée toute entière. L'unité n'est pas encore totalement acquise. Les régions de la côte où les hommes, à juste titre, ne se sentent pas inférieurs aux Antimerina, sont toujours des foyers d'opposition et leurs relations avec les hautes terres restent très sensibles. Une enclave indépendante subsiste autour de Belosur-Tsirihibina et se poursuit aujourd'hui par une résistance à la colonisation française. Elle se perpétue à travers des cérémonies comme le *fitampoha*. Tous les dix ans, les reliques sacrées de leurs rois sont lavées dans la Tsirihibina. Les ethnies côtières conservent avec ferveur les éléments de cette histoire occultée. Eléments qui lui sont propres.

Si la vie administrative et culturelle est dominée par l'aristocratie merina, par opposition les autres ethnies, assimilées sous l'appellation de côtiers, supportent tant bien que mal la condescendance de ceux des Hautes terres qu'ils nomment Amboa-Lambo, c'est-à-dire « chien cochon », ce qui dans l'esprit des Sakalava, influencés par l'islamisme, désignent ceux qui n'observent pas le grand *fady* qui touche ces animaux impurs. Quant aux Karana, cette communauté indo-pakistanaise, présente de longue date sur la Grande Île et qui accomplit l'essentiel du petit et du grand commerce sur tout le territoire, elle fait bande à part. Les descendants des *antankarana* conservent la mémoire du suicide collectif de leurs ancêtres provoqué par Radama Ier, et leur fierté à l'égard de leur clan.

Durant ces guerres qui opposèrent les rois merina aux rois sakalava, ces derniers quittèrent leur savane herbeuse d'où émergent les hautes silhouettes des baobabs. Ils allèrent se réfugier sur les archipels de Nosy-Be, des Mitsio et des Radama, une trentaine d'îlots émergeant à une quinzaine de kilomètres de la côte Nord-Ouest où tout est beauté, où l'air est chargé du parfum des fleurs d'ylang-ylang. C'est depuis que dans cette île, lors du lavement des ossements royaux de

la dynastie Sakalave-Bemihisara, les danseurs Rebiky, coiffés d'une mitre rouge miment le combat que ces souverains menèrent contre les usurpateurs. Des médiums, les *Saha*, aux visages maquillés de blanc incarnent ces anciens rois défunts. Les natifs de Nosy-Be trouvèrent de l'aide auprès du sultan de Zanzibar qui, en 1838, leur offrit un bateau de guerre fortement armé. Ils reçurent aussi le soutien du capitaine français Passot qui proposa au gouverneur de l'île de La Réunion, alors île Bourbon, de mettre Nosy-Be sous la protection de la France. Ce qui fut fait. C'est pourquoi ses habitants parlent un mélange franco-malgache et que le point culminant, 315 mètres, porte le nom de Passot.

Convoitée pour sa position stratégique, Nosy Be, « *l'île aux parfums* », où la vie se déroule, aujourd'hui, tranquille et bon enfant, à la manière malgache, a vu s'affronter toutes le flottes de guerre depuis le XVIe siècle. Il y a à peine deux années, durant la guerre russo-japonaise, le tzar de Russie a envoyé plusieurs navires qui se retranchèrent au nord de la presqu'île d'Ampasindava, tout près de la pointe d'Angadoka, en attente de la flotte japonaise qui ne vint jamais dans l'océan Indien. Oubliés pendant plus d'une année, les uns après les autres les hommes d'équipage moururent de fièvre et de dysenterie.

Ce chapelet d'îles, qui offre un spectacle éblouissant avec ses nombreuses petites criques paradisiaques aux eaux turquoise et semble baigner dans la paix des origines du monde, est le domaine des tortues, des dauphins, des baleines, des espadons et des oiseaux migrateurs. Dans Nosy Komba, îlot idyllique situé entre Nosy Be et la grande terre, d'une beauté encore plus saisissante, vit en troupes nombreuses un lémurien, le *lemur macaco*, tandis que, dans les anciens cratères devenus lacs, sommeillent des crocodiles sacrés.

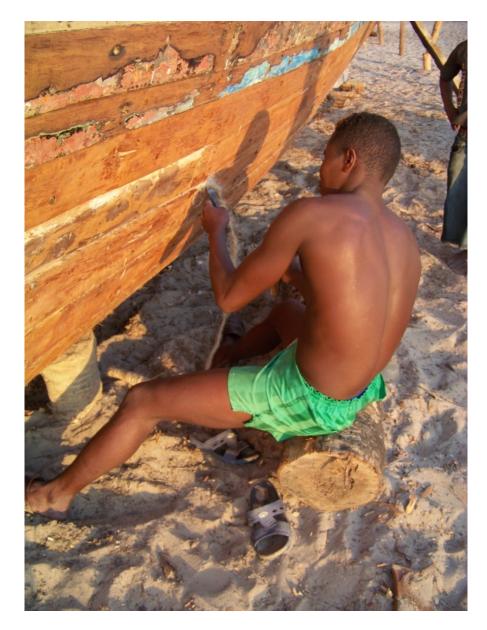


Photo Benjamin LISAN

20 février 1907

Sans doute vous demandez-vous où j'ai puisé toutes ces informations historiques. Je les dois, tout simplement au père Caller qui a écrit l'histoire des monarchies merina. Je vous reparlerai de ma rencontre avec ce jésuite français quand le moment sera venu.

La mort prématurée de Radama Ier, en 1828, à l'âge de trente-six ans, a pris de court les notables qui n'ont pu empêcher Mavo, son épouse principale (*vadibe*) - qui signifie grande femme en opposition aux maîtresses et aux concubines (*vadikely*), les petites femmes, au nombre de douze - de prendre le pouvoir sous le nom de Ranavalona Ière. Elle était la fille de la sœur préférée du grand Andrianampoinimeria, donc la cousine de Radama Ier. Cet avènement devait être célébré en grande pompe dans la capitale par la fête nationale du Bain de la Reine, le *fandroana*, le 22 novembre, le 11e jour du mois de Adimizana, 7e mois de l'année malgache. Une quinzaine de jours avant, toutes les affaires politiques et administratives ont été suspendues. Les habitants se sont préparés à la fête, ont approprié leur maison, préparé leurs plus brillants *lamba* pour ce grand jour.

Enfin, le 21 étant arrivé, à la tombée de la nuit, les enfants et les jeunes gens ont envahi les rues de la capitale. En sautant et en tournant en cercles, ils brandissaient un bambou à l'extrémité duquel brûlait une torche qui jetait des lueurs féeriques sur les murs des maisons en terre rouge étagées sur la colline. Antananarivo, la « Ville aux Mille Villages » a pris alors un aspect irréel. Soucieux du culte des morts, aussi craints que vénérés, les Malgaches tiennent à les associer à la fête. Cette coutume s'appelle l'harendrina, fête de l'errance au cours de laquelle on visite les tombeaux pour inviter les ancêtres à se réjouir. Le lendemain, jour tant attendu des ablutions royales, le drapeau malgache a été hissé au-dessus du palais de Manjaka-Miadana. Le grondement des canons a retenti pour inviter le peuple, au comble de l'allégresse, à monter au Tranovola, « le palais d'argent » qui a été construit pour le prince Rakoto, fils de Ranavalona Ière. Dans la vaste salle du rez-de-chaussée de ce palais où le premier ministre donne ses audiences sont accumulés toutes sortes d'objets disparates, en particulier les cadeaux des visiteurs. On y voit en outre, accrochés au mur, les portraits de la reine Victoria, de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie.

Le peuple est accouru au *Tranovola* pour y recevoir la bénédiction de la souveraine avec l'aspersion de l'eau sacrée de son bain. Au Palais de la Reine, aux ouvertures ornées de clous d'argent, qui dresse ses hautes tours au-dessus de la ville, on a fait cuire une grande quantité de volailles, des montagnes de riz, tué des bœufs engraissés depuis des mois, afin que le peuple puisse faire bombance. Des délégations sont arrivées de tous les coins du royaume pour apporter leurs offrandes. Partout ce n'est que chants et rires. Le peuple massé sous l'imposante masse du Palais attend l'apparition de la reine. Quand, après son bain pris dissimulée derrière un rideau rouge, elle se montre telle une déesse vivante, drapée dans une robe de velours écarlate, parée de bijoux et portant sur la tête une couronne d'or, s'élève de la foule une explosion d'admiration et d'allégresse. Le maintien grave, la souveraine prend place sur son trône surélevé de quelques marches et l'orchestre attaque « l'Air de la Reine ». Les chanteuses entonnent « Notre reine est notre soleil » et les canons se remettent à tonner annoncant dans toute la province la purification de leur idole. Enfin, moment suprême, la reine ordonne de jeter sur le peuple l'eau de son bain parfumé, ce qui déclenche un débordement de cris, de chants et de battements de mains. L'orchestre redouble alors de sonorités triomphantes et l'artillerie annonce que le festin peut commencer.

Contestée par une partie de l'armée peu encline à obéir à une femme et par une partie de la noblesse dont les pouvoirs ont été réduits sous les règnes précédents, Mavo pour régner s'est appuyée sur des officiers roturiers et sur les *mpisikidy*, devins qui sont les tenants du pouvoir religieux, tous garants de sa légitimité. Ces alliances devaient avoir des répercussions sur ses options politiques et sur la réputation de celle qui avait pris le nom de Ranavalona Ière. Elle adopta le contre-pied de la précédente politique d'ouverture, déclara la religion chrétienne illégale, martyrisa les Malgaches qui l'avaient adoptée. Au-dessous la haute colline du rova, le palais, la paroi rocheuse est verticale. Elle s'abîme sur un profond fossé qui domine le lac Anosy et la plaine de Mahamasina. C'est en cet endroit qu'on précipitait dans la plaine, à plus de 100 mètres de profondeur, les condamnés à mort. La Reine, indifférente aux hurlements des mourants, fit jeter du haut de ces falaises d'Ambohpotsy des missionnaires et plusieurs centaines de fidèles qui refusaient d'abjurer leur foi. Dans le même temps, en 1857, dans cette chasse aux sorcières, les diplomates européens furent victimes de mauvais traitements, voire expulsés ou incarcérés et tous les *wazaha*, les blancs de l'île, furent éliminés.

C'est cependant son propre peuple qui a eu le plus à souffrir du règne de Ranavalona Ière. Elle ordonna à ses gardes, des Hova très disciplinés, de soumettre toutes les tribus rivales de son royaume, de réduire ses ennemis en esclavage et de décimer les autres. Elle envoya en particulier des troupes pour soumettre la tribu sakalava dont le grand Chef, le Prince-de-la-nuit lui résistait. Un matin, c'était à peine l'aurore, rien ne bougeait hormis les grandes feuilles des bananiers qu'une brise agitait, quand, tout à coup, dans son village, on entendit sonner les conques de guerre et le sourd grondement des tambours. Les avant-gardes de la reine des Hovas qui descendaient le fleuve ont surgi des broussailles, collant au sol comme des serpents puis avancèrent en bonds rapides. Une grêle de flèches et de sagaies s'est abattue sur le village. Le Prince-de-la-nuit a été tué au cours du combat. Les vainqueurs emmenèrent à la capitale un grand nombre de ses combattants qui furent offerts comme esclaves aux riches familles nobles. Tous ceux que cette reine, dite sanguinaire, soupçonna de trahison furent torturés et soumis par ordalie à l'épreuve du poison ou cousus dans une peau de buffle et abandonnés. Devenue une des plus grandes figures de l'histoire malgache, Ranavalona Ière acquit, de la part de ses détracteurs, étrangers notamment, une réputation de cruauté.

L'objectivité m'oblige à dire qu'elle dût s'imposer en tant qu'héritière aux yeux de sa propre famille et en tant que femme dans un cercle de pouvoir dominé par des hommes lâches et cruels. S'il est vrai, qu'elle exerça une justice implacable contre ses opposants, il se peut qu'elle ait voulu prendre une revanche sur le rôle ingrat qu'elle avait tenu en tant qu'épouse délaissée par un mari volage et buveur. Si elle contesta le christianisme c'est qu'il remettait en cause le culte des ancêtres et le caractère divin de sa souveraineté, menaçait le système social et politique en place. C'est sans doute pour cela qu'en 1835, elle interdit la pratique de cette religion et ordonna l'expulsion de tous les missionnaires étrangers. Entre 1837 et 1857, se succédèrent de violentes persécutions dont la mémoire

collective a gardé le souvenir, en particulier celui de l'exécution de Rasalama, la première martyre malgache, le 14 août 1837.



Photo Benjamin LISAN

#### 3 mars 1907

Je reprends l'histoire des souverains merinas interrompue par l'intervention d'Enasse venu réclamer mon aide sur un chantier.

La tradition permettant à la reine de renvoyer son mari et d'en prendre un autre, Ranavalona, dit-on, n'avait pas attendu que le sien trépasse pour accorder ses faveurs à plusieurs amants successifs dont un français, Jean Laborde, jeune officier de cavalerie affirment les uns, aventurier prétendent les autres. Originaire d'Auch, naufragé sur la côte ouest de l'île en 1832, ce fils de Gascon, à l'âge de vingtquatre ans, s'était embarqué pour les Indes pour y faire fortune. Attiré par les côtes du Mozambique à la recherche d'un trésor, son bateau, le « Saint Roch » s'échoua non loin de Tamatave. Balayée par de fréquents cyclones et de vents violents, la côte dans cette région est une des plus dangereuses pour les navires. Laborde en profita pour s'établir à Madagascar. Bien lui en prit. Son ascension fut stupéfiante. Il séduisit la reine Ranavalona, qualifiée de cruelle. Elle lui confia un véritable plan d'industrialisation que poursuivra son fils, Radama II, dont Laborde était devenu le précepteur. Grâce à l'aide de la reine Ranavalona qui lui fournit des dizaines de milliers d'esclaves, en 1833, ce fils de maréchal-ferrant réussit à construire sur les rives du lac de Mantasoa, à l'est de la capitale, le premier centre industriel de l'île, des hauts-fourneaux, une forge, une fonderie, une usine de munitions, des ateliers de charpenterie, d'armurerie, de poterie, de faïencerie, de verrerie, de tannerie, de cimenterie et de papeterie. Sur l'île du lac Anosy où d'octobre à novembre fleurissent les jacarandas, il fit construire de coquets pavillons où, lors de la fête annuelle du Fandrona, les rois et reines merina prenaient annuellement un bain purificateur. Devenu, sous Napoléon III, premier consul de France à Tananarive, Laborde, chargé des intérêts de la France, a fait signer à Radama Ier, en 1862, un « traité d'amitié perpétuelle ». Personnage hors du commun, à la fois autodidacte, diplomate, industriel et architecte, il fut soupçonné d'avoir organisé un complot visant à renverser Ranavalona pour la remplacer par le prince Rakoto, le futur Radama II. La colère de la reine entraîna l'expulsion des étrangers vers la Réunion et l'île Maurice. Laborde mourra à Madagascar en 1878, à l'âge de soixante-treize ans.

Une fois à l'intérieur de la citadelle, imprenable derrière sa clôture de pieux et défendue par des canons, on peut voir, au loin, un amphithéâtre de collines rougeâtres. Ce sont les douze collines sacrées de l'Imerina. La plus célèbre est l'Ambohimanga, la « colline bleue », village perché qui servit longtemps de capitale à la famille royale merina et que le Palais royal domine de ses quatre tours carrées. Ce palais fortifié, qui au bout de nombreuses marches a vue sur un large panorama fait d'un moutonnement de collines qui montent par paliers jusqu'à lui, est l'ancienne demeure royale. C'est ici que vécut le grand Ramboasalama ou Andrianampoinimerrina de 1787 à 1810. C'est ici que figuiers royaux et jacarandas veillent sur le corps du souverain qui a accédé au rang le plus élevé dans la gradation du respect, celui des ancêtres. Ambohimanga, colline sacrée, Mont-bleu, bleu comme le dieu qui veille sur les morts, bleu comme la quiétude, continue d'être considéré comme un lieu hautement symbolique. L'entrée du village est marquée par la première des sept portes traditionnelles qui conduisent à la crête, en forme de nid d'aigle. A côté de cette porte repose un immense disque de pierre. Au premier signe de danger, une quarantaine d'esclaves devaient le rouler devant la porte pour en interdire l'accès. On raconte que des sacrifices d'esclaves ont eu lieu à l'entrée de l'édifice. Aujourd'hui, de tout le pays, des pèlerins viennent à Ambohimanga pour invoquer Dieu à travers les esprits des reines, leurs messagères, et lui sacrifier des animaux. Pour l'enterrement de Ranavalina II on immola 1000 bœufs.

L'enceinte abrite le *Rova de Manjakamiadana*, le palais d'été, en bois, des anciennes reines. Il domine la capitale. Il fut construit par

Jean Laborde en 1870. Les murs de la salle à manger sont recouverts de miroirs afin que la reine puisse vérifier qu'aucun de ses invités n'empoisonnait son repas. Dans l'Île, on manie volontiers le poison, le *tanghin*, provenant du mancenillier, arbre originaire des Antilles et d'Amérique équatoriale, au suc très toxique. L'usage voulait que l'ordre de le boire vienne de la cour. On portait le poison à ceux dont on désirait la disparition.

A côté, le toit du palais du roi, plus ancien, datant de 1788, repose sur une unique pièce de palissandre qui aurait été portée depuis la côte Est de l'île par 2000 esclaves et aurait coûté la vie à 100 d'entre eux. Le sommet de ce madrier, sculpté, représente une paire de seins qui symbolise la polygamie du roi et par là même son pouvoir et ses privilèges dont l'un était celui de prendre son bain avec ses douze femmes. De quoi faire bien des envieux !

Au-delà, c'est un paysage de collines, de rizières étagées en terrasses s'étalant à perte vue, de cultures vivrières, de plaine aquatique, verte et bleue, avec des traînées de latérite orangée qui s'offre en toute quiétude aux regards royaux lesquels ignorent tout de l'*Andaly*, le monde au-delà des océans, d'où vont surgir les prédateurs.



Photo Benjamin LISAN



Photo Benjamin LISAN

## 7 mars 1907

Sur le plan commercial, notamment en ce qui concernait l'approvisionnement des îles Maurice et Réunion en esclaves et en vivres, seuls les agents nommés par Ranavalona Ière avaient le droit d'exercer leur activité. Plusieurs étrangers français ayant refusé de se soumettre à ses volontés ou de s'acquitter des taxes, la reine ordonna leur expulsion et la confiscation de leurs biens. Du fait que Ranavalona Ière ait contrecarré les intérêts étrangers à Madagascar, intérêts d'ordre religieux, commerciaux et politiques, qu'elle se soit familiarisée avec l'anglais, enseigné, avec l'autorisation de Radama Ier, dans les écoles depuis1820 par les missionnaires de la LMS, *London Missionnary Society*, laquelle installa, en 1827, la première imprimerie dans l'île, on ne s'étonnera pas que les Français aient fait à cette reine une réputation exécrable.

Les Européens, qui influencent le vocabulaire, l'organisation sociale et les croyances, se sont rattrapés après la mort de la Reine. Ils ont pris une importance telle qu'elle a permis à la France de coloniser l'Île. Le renouveau de l'entente cordiale voulue par Guizot va permettre de régler à l'amiable de multiples différents entre l'Angleterre et la France. Sous le règne de Ranavalona III dont

j'évoquerai la personnalité plus loin, Madagascar sera décrétée officiellement colonie française, le 6 août 1896. Il y a de cela, dix ans déjà.

Pour effacer l'influence anglaise, les autorités françaises, qui ont fait couler le sang d'un peuple innocent et ont provoqué des protestations, des soulèvements violents, se sont empressées de faire inclure parmi leurs priorités la promotion de la langue française. Elles ont accordé un délai d'un mois aux directeurs d'établissements pour s'y conformer, ont institué l'obligation pour les élèves de parler français durant les heures de présence dans les établissements scolaires sous peine de sanctions. Bien que l'Angleterre et la France jouissent toutes deux d'institutions libérales, i y a opposition entre la souplesse des gouvernements anglais toujours prêts à faire des réformes et la raideur du parti conservateur de Guizot, alors au pouvoir.

Cela fait maintenant une décennie que la population de Madagascar supporte le système colonial, la politique de l'indigénat, synonyme de la négation de toute liberté, presque aussi détestable que l'institution barbare et inhumaine de l'esclavage qui existait en fait du temps des souverains Antmerina. Esclaves étrangers au pays, importés de la côte d'Afrique, échangés contre des bœufs vivants et esclaves d'origine madécasse qui pouvaient appartenir à toutes les tribus, hormis celle des Antimeria, étaient achetés par des négociants arabes ou indiens qui les revendaient avec un bénéfice conséquent aux Malgaches. Ce commerce s'était répandu et quelques pirates européens s'y adonnaient sur la côte de Madagascar. Les malheureux déportés, traités et vendus comme des bêtes de somme, disséminés dans les petits villages, étaient chargés de cultiver les rizières. Ils naissaient dans la misère, vivaient dans la souffrance et mourraient ignorés dans les cases de terre de l'Imerina.

Il y a toujours, les *borizana*, ces porteurs qui transportent fonctionnaires, missionnaires et colons débarqués à Tamatave et désireux de se rendre à Tananarive en *filanzana*, sorte de chaise à porteurs. Mais ils forment une classe à part, font partie d'une corporation qui a ses lois, ses règlements et même ses privilèges.

Pour en revenir au système colonial, le plafonnement du niveau des études des indigènes et l'impossibilité pour eux d'accéder à l'enseignement supérieur font que cette méthode ainsi que les violences exercées de la part des troupes coloniales rebutent les Malgaches qui n'éprouvent aucun besoin d'utiliser le français dans leur vie quotidienne. La langue nationale, calquée sur le mérina, et l'utilisation du français comme langue officielle, n'ont pas supprimé la pratique des dialectes ethniques.

Cependant on ne peut nier que l'influence des étrangers a changé l'aspect général de Tananarive et que la population a subi des changements corrélatifs dans ses habitudes extérieures, mais dans un sens dérisoire. La cause principale de cette évolution est la faculté d'imitation que possède l'Antimérina. Aussi voit-on l'habitant de la capitale qui en a les moyens se faire construire une maison comme celle du *wazaha*, vivre comme lui, s'habiller comme lui, chercher à prendre au moins l'apparence de ses mœurs et de ses coutumes. Ce qui est d'un ridicule achevé.



Photo Benjamin LISAN

### 8 mars 1907

Après ces diversions, revenons, au temps où nous, les Joachim, débarquâmes pour la première fois à Madagascar, en 1861.

C'était aussi celui où le fils de Ranavalona Ière, Radama II, après quatre années d'exil sur l'île de la Réunion, succéda à sa mère. Une fois sur le trône, il prit le contre-pied de la politique maternelle, instaura la liberté de religion et rouvrit le royaume aux *vazaha*, étrangers « blancs ». Il demanda en particulier à l'empereur des Français de lui fournir des charpentiers de marine afin qu'ils enseignent aux malgaches l'art de construire des bateaux. En conséquence Napoléon III, qui était un adepte actif du progrès, fit appel à Enasse Joachim. Ce dernier, qui se trouvait à la Réunion, uni à une Réunionnaise qui lui avait donné trois fils, accepta de se rendre à Madagascar.

Malheureusement, un an après l'accession au trône de Radama II, une mystérieuse maladie frappa la capitale faisant de nombreuses victimes. La rumeur se répandit aussitôt que c'était la punition infligée par les ancêtres mécontents de leur roi, de sa politique d'ouverture aux puissances européennes et aux missionnaires ainsi que de la débauche de ses compagnons. Le 11 mai1863, à l'issue d'une révolution de palais et une conspiration à laquelle l'Angleterre n'était peut-être pas étrangère, Radama II fut assassiné, plus spécialement étranglé par un garrot de soie, le sang d'un roi ne devant pas couler. Il fut probablement exécuté par le frère du Premier ministre qui ambitionnait de prendre sa place. La femme de Radama II, Rasoherina, devenue de ce fait mystérieusement veuve, lui succéda et, conformément à la tradition, épousa symboliquement le Premier ministre, avant de voir son pouvoir limité par un décret

stipulant qu'elle ne pouvait agir sans l'accord des ministres. Le jeune marié ne savoura pas longtemps sa puissance. Elle lui fut usurpée par son frère Rainilaiarinovy, général des armées qui épousa la reine et devint ainsi l'homme fort du royaume. Rainilaiarivony, hova très ambitieux, au teint sombre, européanisé, botté et arborant un magnifique uniforme grâce au prélèvement de l'impôt, dota la monarchie d'une armée régulière.

Rasoherina fit en juin 1867, un voyage mémorable pour se rendre à Andovoranto, grand village de la côte Est. Le convoi royal se mit en route vers 7 heures du matin. Une slave générale de tous les canons de la ville annonça aux échos d'alentour que la reine de Madagascar quittait sa capitale pour n'y revenir que trois mois après. Rasoherina précédée et suivie de près de mille hommes fit une sortie triomphante. « En voyant défiler cette immense caravane », raconte le R.P. Jouen dans une lettre aux missions catholiques, «dont les esclaves à eux seuls devaient former plus d'un tiers, on ne pouvait se défendre d'un sentiment pénible. Combien parmi ces pauvres gens qui ne reverraient pas leur foyer domestique! Combien succomberaient le long du chemin à la fatigue, au froid, à la faim, aux fièvres!» Ce qui tend à démontrer que le sort des pauvres esclaves n'était pas meilleur du temps des reines que celui de la colonisation française.

A la mort de Rasoherina en 1868, un an après ce voyage, Rainilaiarivony épousa une nouvelle reine, Ranavalona II, convertie au protestantisme et très pieuse. A la mort de cette dernière, quinze ans plus tard, en 1883, il prit comme épouse Ranavalona III, appelée Ranavalo par les Français. Cette princesse de type malais, le teint ambré, née au village d'Ambohipiara, au nord-est de Antananarivo, l'orgueilleuse capitale merina, appartenait à la dynastie andriana mérina qui a déjà donné trois reines à Madagascar. Les Andriana en profitèrent pour manifester leur défiance à l'égard du pouvoir du Premier ministre qui, lui, était hova. Sous des dehors modestes et sous une apparente bonhomie Rainilaiarivony cachait un esprit souple et délié, une fourberie peu commune et surtout une volonté inébranlable. Par une politique extrêmement habile et tout asiatique, il a su conserver la toute-puissance. Ranavalo régna sous le nom de Ranavalona- Manjaka dans un climat de tension où Anglais et

Français convoitaient son Île. Elle tenta de se moderniser par une conversion en façade au protestantisme alors que missionnaires catholiques et pasteurs méthodiques se disputaient leurs influences sur les Malgaches.

Il faut dire qu'en France un redressement impressionnant s'était produit au sein des grandes forces religieuses. Après 1799, l'Eglise a regagné du terrain. Le renouveau du catholicisme a été marqué dans la renaissance des monastères. Le pape Grégoire XVI, hostile aux idées libérales et nationales, a condamné Lamennais qui, avec ses disciples, Lacordaire moine dominicain et Montalembert journaliste et homme politique, préconisaient la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Une manière, selon le souverain pontife, de détourner les sujets de la soumission qu'ils doivent aux princes dont l'autorité est voulue par Dieu. Le XIXe siècle a vu une reprise rapide de l'activité missionnaire. Chez les catholiques a eu lieu la restauration de la compagnie de Jésus supprimée en 1762.



Photo Benjamin LISAN



Photo Benjamin LISAN

#### 15 mars 1907

Ravavalona III, dernière reine de Madagascar qui régna de 1883 à 1897, restera dans l'esprit des Malgaches « la reine fétiche », celle qui résista à une France usurpatrice, bien décidée à imposer son protectorat sur l'île tout en la maintenant sur le trône ainsi qu'elle l'a déjà fait en Tunisie et au Cambodge.

La France a envoyé une flotte qui, partie de l'île de Nosy-Bé a bombardé le port de Mahajanga, port des boutres situé à l'embouchure de la rivière Betsiboka, essentiel sur les routes maritimes de la Compagnie des Indes orientales. Elle s'en est emparé le 17 mai 1883. En représailles, la reine a expulsé les Français de Antananarivo. Négociants et missionnaires français ont dû fuir en hâte. Longtemps, grâce à l'influence de ses pasteurs protestants, la Grand Bretagne s'opposera à cette entreprise française jusqu'à ce que le 5 août 1890 la France signe avec elle la convention de Zanzibar. Les deux nations s'entendront dans le dos des Malgaches pour redistribuer les cartes internationales. De quel droit, se sont-elles partagées les protectorats de Zanzibar et de Madagascar? Aucun. La pilule sera amère pour les Malgaches mais l'enjeu était de taille pour les deux nations européennes. Il s'agissait du contrôle de la route des Indes.

C'est dans un climat politique troublé que commencèrent nos ennuis. Le 9 juin 1883, l'amiral Pierre investit le port de Toamasina et adressa un ultimatum à Rainilalaiarivony, l'âme damnée de l'Angleterre. Il le somma de céder le nord de Madagascar à la France après l'avoir fait commandeur de la Légion d'honneur et l'avoir couvert de cadeaux dont une batterie de canons de campagne.

Le 13 juillet devait avoir lieu l'ascension au trône de Ranavalona III, à laquelle la France a offert un manteau royal en velours rouge bordé d'hermine, et son mariage obligé avec le Premier ministre. Ce dernier sera destitué par la France le 13 octobre 1895 et mourra à Alger en juillet 1896.

Enasse Joachim, craignant pour nos vies, songea à fuir la capitale pour le Sud. Dans l'angoisse mais sans regrets nous nous éloignâmes de cette agglomération, de ces récentes résidences en pierre des missionnaires, de ces modestes maisons de bois ou de terre rouge des habitants qui semblent monter à l'assaut des collines et se pressent autour du Palais d'argent de la Reine, le *Manjakamiadana* qui signifie « un bel endroit pour régner ». Ce palais, construit sous le règne de Ranavalona II, en maçonnerie de pierre, a été conçu par un missionnaire et architecte écossais, James Cameron, sur l'emplacement d'un ancien palais de bois bâti en 1839 par Jean Laborde pour la reine Ranavalona Ière.



Photo Benjamin LISAN

### 29 mars 1907

Mars touche à sa fin. Avec avril les pluies et les orages vont diminuer de fréquence. J'envisage de partir dans la forêt pour procéder à un recensement des arbres susceptibles de nous procurer de belles planches. Mais avant, j'aimerais dire quelques mots sur les circonstances qui ont fait que nous avons quitté l'île de la Réunion pour venir nous établir à Madagascar.

Si l'année 1861 fut celle de notre arrivée dans la Grande Île, elle fut aussi celle de l'accession au trône de Radama II qui ne devait régner que deux ans, de 1861 à 1863. Comme on l'a vu, soucieux, d'ouvrir son pays à l'extérieur, de posséder sa propre flotte et d'exercer un contrôle sur le commerce, ce roi avait souhaité que les charpentiers bretons auxquels il avait fait appel, apprennent aux populations côtières comment construire des bateaux plus grands et plus rapides que les boutres arabes, sans pour cela leur assigner une région plutôt qu'une autre, un port plus spécialement qu'un autre.

Napoléon III depuis son coup d'état de 1851 et sa proclamation d'empereur en 1852, année où la conquête de l'Algérie s'achevait, exerçait un pouvoir absolu et l'hégémonie en Europe. Il venait de s'emparer de la Cochinchine. Afin d'offrir une sécurité aux navires qui s'y rendaient, sans doute avait-il des visées sur les ports de Madagascar. Il faut lui reconnaître que le progrès social a été la première de ses orientations politiques. Est-ce en partie pour cela qu'il fit venir de La Réunion, Enasse Joachim, de descendance bretonne ? Ce n'est pas impossible. Toujours est-il que, après bien des péripéties dont je vous ferai le récit ultérieurement, mon maître et père adoptif, accompagné de son épouse réunionnaise, de ses trois

fils, Albert, Ludovic, Fernand et de moi, vint s'établir à Belo en 1868.

Pourquoi Belo? Quel attrait incompréhensible ce coin perdu sur la côte ouest a-t-il exercé sur Joachim? Est-ce la variété de la faune et de la flore, la richesse de la mer, la beauté du paysage et celle des femmes. C'est sans doute un peu pour tout cela mais aussi que, après bien des échecs, le territoire des Sakalava, sombres de peau, qui se désignent eux - mêmes comme « ceux des longues vallées » et qui acceptent mal la domination merina, lui est apparu riche en ressources forestières. Une goélette est constituée de plusieurs essences de bois sélectionnés pour leur spécificité : flottabilité, imputrescibilité, dureté, légèreté. Or ces bois sont présents dans trois types de forêts proches de cette fin de terre qu'est Belo : la sèche de l'arrière-pays, la dunaire proche du littoral et enfin celle des mangroves, essentiellement des palétuviers dont les fortes racines se fixent dans les baies aux eaux calmes. On peut encore ajouter à cette raison essentielle que la situation de ce village au bord de la mer se prêtait à l'implantation d'un chantier naval. L'hospitalité des Vezo, généreuse et spontanée, devait faire le reste.

On peut voir, actuellement, au sud de ce village, à l'orée de la mangrove où jouent les ombres et la lumière, une goélette en fin de construction qui ne va pas tarder à prendre la mer. Commencée il y a deux ans et demie, dans la tradition de la charpenterie de marine en bois, telle que Enasse Joachim l'a apprise, dans le chantier paternel breton, et telle qu'il la transmet aux Vezo, que ses éléments sont assemblées, par la mortaise, cavité pratiquée dans la pièce de bois et faite pour recevoir le tenon, d'une autre pièce, par de la cheville de bois, le tout étant assemblé par des *mosomdry*, les clous.

En ce qui concerne les termes des éléments qui désignent la coque des goélettes on les retrouve sur les boutres d'origine swahilie ou arabe bien que ces derniers soient dénués de carlingue, de marsouin, de massif et de pont. Ainsi la quille de la goélette comme celle du boutre se nomment *tràko*, une étrave *fâsinyaloha*, un étambot *fâsiny afara*, des membrures *tarôma*, des bordages *ambào* ou *fafana*, un gouvernail *sokàny*. Par contre, les termes qui concernent le gréement sont d'origine française comme les pièces de charpente communes

aux deux types de bateau. Par exemple, les varangues, pièces transversales destinées à consolider le fond d'un bateau, sont dites *varànga*, le plat-bord est appelé *pladiboro* et les jambettes, petites pièces verticales dans la charpente, se nomment *zambéty*.

Je reviendrai plus en détail sur ce type de bateau lorsque je vous aurai dit comment et pourquoi nous avons abouti à Belo. Avant cela, laissez - moi vous raconter l'histoire et vous décrire l'Île qui nous a accueillis, la famille Joachim et moi, alors que nous venions de La Réunion, île à 800 km à l'Est de Madagascar, occupée par la France depuis 1638 et débaptisée « île Bourbon » en 1793 par la Commune de Paris. La Réunion constitue avec l'île Maurice, ou île France, la base d'action française en mer des Indes. Leur influence se retrouve dans les lambrequins, ces dentelles de bois qui ornent les maisons des hauts plateaux de Madagascar.



Photo Benjamin LISAN

#### 5 avril 1907

Avec le mois d'avril a commencé la saison sèche dans la presque totalité de l'Île, la saison où les nuits sont fraîches. Fraîcheur toute relative, impuissante, malheureusement, à détruire les miasmes qui, dans les trois ou quatre mois de pluies continuelles ont pullulé dans les marais.

Et, maintenant que l'ère des grandes découvertes semble close, si nous parlions de ces découvreurs qui mirent le pied sur cette île magique qu'est Madagascar ? Le premier qui en donne une description nourrie d'erreurs bien explicables ou voulues, fut le géographe arabe Edrisi en 1153 qui la nomma Zaledi. Plus tard elle fut repérée par le grand voyageur vénitien Marco Polo qui la cite, tout en ne l'avant jamais visitée, dans son « Livre des merveilles », en 1298, tout en la confondant avec Mogadiscio, capitale de la Somalie. C'était bien avant, qu'en novembre 1497, Vasco de Gama et ses caravelles ne découvrent la route des Indes après une escale à Mozambique. Bien avant aussi que la flotte portugaise de Diego Dias, fuyant les tempêtes, ne double le cap de Bonne Espérance, en 1488, débarque à Madagascar et la baptise Illa de Sào Lourenço sans laisser guère de ses traces dans l'Île. Poursuivant sa route, il jeta l'ancre sur la côte de Malabar et y fonda Cochin, le premier comptoir portugais d'Asie, en 1502. Quatre ans plus tard, en 1506, Fernan Suarez reconnaîtra le joyau de l'extrême Nord de l'Île, Antsiranana dont la proximité de ses salines alimentent en sel la presque totalité de l'île. Rebaptisée aujourd'hui Diego -Suarez par les Français qui ont fait de sa baie à la passe étroite, celle d'Antsiranana, une des plus belles du monde et une base navale pour sa Marine nationale. Ils en ont fait une escale stratégiquement appréciable dans l'Océan Indien, l'escale rêvée, le mirage pour tous les marins du monde sevrés d'amour. Pas besoin pour eux de savoir parler malgache, ils s'entendront à merveille avec les filles de ce lointain tropique qui les attendent et les accueilleront à bras ouverts.

Après ces premiers découvreurs, Madagascar fut visitée en 1527 par des Français de Dieppe, puis par des Hollandais et des Britanniques qui l'appelèrent l'Île Rouge à cause de la latérite que l'on retrouve dans toute zone tropicale. Ils visitèrent sa région de l'Est faite de basses collines à la végétation luxuriante, peuplée de nombreuses espèces d'oiseaux et d'amphibiens. Ils y rencontrèrent l'indri indri, le plus grand des lémuriens malgaches, au cri rauque, appelé babakoto qui signifie « papa Koto », vit en famille de deux à cinq membres. Selon la légende locale, « papa Koto » était autrefois un homme du nom de Koto parti en forêt pour y récolter du miel et qui y fut mystérieusement changé en lémurien. Légende qui, vous vous en doutez, confère à ce lémurien un statut sacré donc *fady* ou tabou. Aussi ces premiers voyageurs ont pu voir des indris très vieux ressembler à d'augustes vieillards. Ces Hollandais et ces Britanniques tentèrent, à maintes reprises, d'établir des postes permanents sur l'Île Rouge qui fournissaient une escale à leurs navires en route vers les Indes et l'Indonésie. En vain. Se furent les Français qui réussirent le mieux à s'y implanter. Pourquoi ? Allez savoir...

Dans ses tentatives de colonisation, Madagascar a déjà sa place dans l'Histoire de France au XVIIe lorsqu'en 1642, les premiers colons français débarquèrent dans la baie de Sainte-Lucie, à l'extrême sudest, dans le but d'y faire du négoce et de s'approprier le territoire au nom du roi de France. Découragés par les attaques répétées des indigènes bien décidés à décimer ces intrus, par les fièvres, la dysenterie, ils finirent par abandonner ce site de mangroves insalubres. L'année suivante, ils s'installèrent sur une péninsule, à 35 km plus au sud, où existait un village malgache appelé Taolankarana, « lieu des rêves ». Sous l'influence de Richelieu, Jacques Promis, un Rochelais protestant, y fonda le comptoir de Fort-Dauphin, au nom de Louis XIII, en 1645. A l'avènement sur le trône de Louis XIV, fut créé le premier comptoir de la Compagnie

des Indes orientales au Nord-Est de Madagascar à Mahavelona qui signifie « où on renaît » et qui fut rebaptisé par les Français Foulpointe. Devenu un centre important de la traite des esclaves, les pirates et les marins qui fréquentaient les troquets du port et en sortaient la démarche chaloupée, y laissèrent de nombreuses descendances, des métis *Zana Malata* « ou enfants de mulâtres ».



Photo Benjamin LISAN

#### 6 avril 1907

J'ai dû interrompre ma liste de découvreurs européens de Madagascar parce que l'horizon commençait à se teinter des couleurs du couchant et que j'étais attendu pour partager un *sakafo* offert par mon voisin en remerciement de l'aide que je lui ai apportée au moment de la construction de sa goélette.

Quelques années après, l'intrusion des Français à Foulpointe, Etienne de Flacourt occupa l'île Sainte-Marie, au large de la côte Est, jusqu'à ce que les volontés d'expansion à Madagascar soient délaissées au profit de deux nouvelles venues : la Réunion et de l'île Maurice. Devenues les fers de lance de la présence française dans l'océan Indien, ces îles supplantèrent Madagascar. Falcourt y fit durant son séjour une évaluation de la population madécasse qui ne cessera de varier avec ses successeurs. Dans son ouvrage datant de 1651, il mentionne l'existence de Pygmées à Madagascar. Or il est maintenant prouvé qu'il n'y a jamais eu de Pygmées dans la Grande Île, ni d'ailleurs d'anthropophages.

Plus d'un siècle avant la Révolution française, le pirate Thomas Tew, associé à Misson, un Provençal, et à un Italien, prêtre défroqué, nommé Caraccioli, y auraient fondé la république utopique et éphémère de Libertalia dans laquelle tout individu était l'égal de l'autre sans distinction de rang social et de couleur de peau. Après neuf ans d'aventures et de débauche, cette entreprise se termina par une révolte des Malgaches.

Envoyé par Louis XVI pour débarrasser le littoral Est malgache de ces flibustiers européens qui y trouvaient refuge, l'excentrique comte Polonais Maurice Auguste Benyowski que certains disent hongrois, d'autres ancien officier de l'armée autrichienne, créa dans la baie d'Antongilia, au Nord-Est de l'île, la communauté de Louisville, se proclama « empereur de Madagascar » et devint l'un des plus grands négriers. Son empire s'effondra tandis que de retour en France, il négociait avec le roi. Quand il revint à Madagascar en 1785, il fut tué à Foulpointe, en 1786, par les troupes françaises de la Réunion. Personne ne retrouva jamais la trace de sa tombe.

15 avril 1907.

Madagascar, pays de l'étrange, ne possède qu'un petit nombre de rades et de ports susceptibles d'abriter sûrement les navigateurs. On ne rencontre de bons mouillages que sur la côte Nord-Ouest de la baie de Baly à la baie d'Antombona; les principaux sont l'estuaire du Betsiboka et la baie de Passandava ainsi que la belle rade au sud du cap d'Ambre, la baie de Diégo-Suarez. La côte occidentale et le littoral Sud-Ouest ne possèdent que des rades qui n'offrent pas aux marins un abri pendant les tempêtes et les cyclones fréquents dans ces parages. Sur ces côtes inhospitalières, on remarque de nombreuses lagunes littorales dues aux nombreux fleuves et rivières qui descendent des hautes vallées de l'intérieur et sont arrêtés par les lames et la grande houle de l'océan Indien qui apportent sur la côte des dépôts qui forment des dunes sableuses, véritables digues qui enserrent la région littorale d'un récif corallien. Des nappes d'eau s'amassent en formant des marais, des étangs, des lacs. Sur la côte orientale, la rade de Tamatave, l'anse de Fort -Dauphin et la baie de Tuléar sont assez fréquentées.

Après toutes les tentatives d'intrusion étrangères que j'ai déjà citées, seule l'île Nosy Boraha, baptisée Sainte-Marie au XVIe siècle par des marins portugais, resta française. Située à moins de 10 km de la côte Nord - Est, elle possède un intéressant héritage historique. Avant les Portugais et les Français, un amiral hollandais nommé Houtman avait noté, dès 1595, l'existence de cette petite île aux longues plages bordées de cocotiers, à sa forêt tropicale, ses récifs coralliens. Occupée alors par une colonie arabe qui l'appelait « l'île d'Ibrahim », nom sans doute attribué à un marchand arabe, ses premiers occupants furent des pirates de diverses nationalités. Elle fut offerte à la princesse Bety à l'occasion de son mariage avec Jean-Onésime Filet, marchand français connu sous le nom de « la Bigorne ». C'était du temps où régnait Ratsimilaho, fils du pirate anglais Thomas White, chef du groupe des Zanimalata d'ascendance partiellement européenne. Le 30 juillet 1750, la princesse la céda à la France qui la plaça aussitôt sous l'autorité de la Compagnie des Indes orientales. Révoltés par le procédé, deux princes de l'île, Siba et Tsifanda exilèrent Bety à l'île Maurice et placèrent l'île sous la souveraineté de Ratsimilaho, chef des Betsimisakara, confédération

de plusieurs tribus qui donna naissance à ce peuple de la région côtière du Nord-Est.

L'année 1818 vit sa réintégration dans le giron des Français qui commencèrent par gouverner l'île depuis la Réunion, puis de Diégo-Suarez et enfin de Tamatave. En souvenir de la générosité de la princesse Bety, la France laissa aux habitants de Sainte-Marie le choix entre les nationalités française ou malgache. Bien que la majorité ait choisi la seconde, la plupart ont gardé leurs noms français et l'habitude de fêter le 14 juillet.

Festonnée de plages hérissées de rochers noirs, Sainte-Marie, campée sur le trajet des cyclones, est depuis toujours, de juin à septembre, au moment où les précipitations sont le plus abondantes, le rendez-vous de milliers de baleines à bosse venues de l'Antarctique, à plus de 6000 Kilomètres, pour s'y reproduire. Ces mammifères, qui atteignent de 10 à 15 mètres de longueur et pèsent de 25 à 30 tonnes, ont des nageoires très longues avec lesquelles, dans les eaux qui baignent la baie d'Antongila et le détroit qui sépare l'île Sainte-Marie de la grande terre, elles exécutent un magnifique ballet de figures acrobatiques.

A son extrême sud, dans un paysage lugubre, face à la baie des Forbans, l'île Sainte-Marie abrite le cimetière des pirates qui à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe s'installèrent là pour attaquer les marchands naviguant par le Cap de Bonne Espérance, entre l'Europe et l'Orient. Leurs noms sur les tombes se sont effacés mais leurs exploits subsistent, dans les mémoires, comme ceux de John Arvey qui lança une attaque contre un maharadjah mongol en route vers La Mecque, captura la fille d'un souverain oriental et l'épousa. Subsistent aussi le souvenir de William Kidd et d'Olivier Levasseur, surnommé « la Buse » et qui fut pendu en 1730 à la Réunion.



Photo Benjamin LISAN

#### 21 avril 1907

Le travail a repris sur le chantier. Je dispose moins de temps pour écrire. Pourtant, il faut que je vous parle de la France à laquelle est attaché Enasse. Tout ce que je sais de cette terre lointaine, je l'ai appris de lui.

La France ambitionnant, elle aussi, de se rebâtir un empire colonial, on comprendra aisément que les rapports français et anglais, se soient inévitablement tendus. Ils l'étaient d'autant plus que Surcouf, corsaire français originaire de Saint-Malo, avait mené de 1795 sous le Directoire, à 1809 sous le Ier Empire, une redoutable guerre au commerce britannique dans l'océan Indien.

Au début du XIXe siècle, en 1807, alors qu'il n'y avait que trois ans qu'il s'était fait élire empereur, Napoléon Ier envoya sur la Grande Île, à Tamatave, sur la côte de la vanille très tôt occupée par les pirates, un attaché commercial, Sylvain Roux, afin qu'il y représente les intérêts de la France. Quatre ans plus tard, une contre-attaque britannique survint de l'île Maurice voisine qu'elle venait de lui prendre. Son gouverneur, sir Robert Farquhar, homme très habile et très intelligent, dépêcha ses navires contre ce nouveau bastion français, avec mission de s'en emparer au nom de la Couronne. Parvenue à ses fins, l'Angleterre mit fin à la traite des esclaves, florissante comme on l'a vu au nord de Tamatave. Cette ville à l'atmosphère somnolente fut placée sous la protection de l'île Maurice jusqu'au traité de Paris qui la rendit à la France en 1814. Pendant cette période les deux îles pratiquèrent des échanges cordiaux et Tamatave, commença à prendre de l'importance. Il devint bientôt le port principal de l'Île. Après le départ des Britanniques, un interprète de l'ethnie betsimisaraka nommé Jean René, qui avait officié auprès de Sylvain Roux, s'institua chef de la côte orientale et établit sa résidence à Tamatave. Il y régna trois ans avant de rejoindre la confédération du roi merina Radama 1er.

Après 1815, c'est-à-dire après le grand démembrement colonial de la France, des Français de la Réunion et quelques autres de la Métropole, tentèrent de fonder des établissements coloniaux à Madagascar, en même temps qu'ils y relevèrent l'influence française. Sous Napoléon III une compagnie se fonda ayant à sa tête Lambert qui avait su se mettre dans les bonnes grâces du roi antimerina, Radama II. Mais l'Angleterre veillait. On a vu comment Radama II, qui contrecarrait le projet de Robert Farquhar, a été éliminé.

A cette époque-là, sur la colline élevée d'Ambohipo, au Sud-Est de Tananarive, les Pères Jésuites avaient ouvert un établissement scolaire important où ils formaient les futurs maîtres d'école qui devaient les aider dans leur mission civilisatrice. Ils avaient obtenu cette concession de terrain considérable du roi Radama II. Au Nord de ce collège sur une élévation voisine désignée sous le nom d'Ambohidempona, s'élève toujours l'observatoire de Tananarive qui constitue l'un des bâtiments modernes les plus curieux de la capitale. Véritable contraste des plus piquants, représentation ultime d'une civilisation avancée, il paraît insolite dans ce décor madécasse.

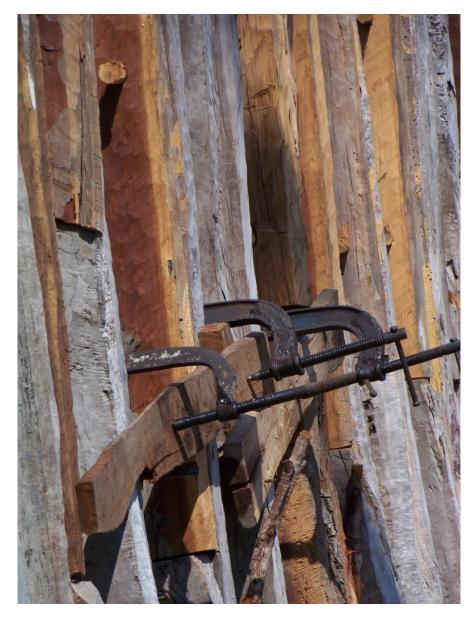


Photo Benjamin LISAN

### 30 avril 1907

La Grande Île, comme on appelle aussi Madagascar à cause de sa taille et en comparaison avec les autres îles beaucoup plus petites de l'Océan Indien: Comores, Seychelles, Maurice et Réunion, vestige probable d'un continent disparu, appartient donc par sa position géographique au système africain. Presque toute entière située au nord du tropique du Capricone, exceptée son extrémité sud, elle est rangée dans les contrées chaudes. Mais cette classification n'est exacte que pour les régions côtières et les provinces d'altitude peu considérable. Son climat est très variable, il change dès que l'on s'élève vers les plateaux du centre pour devenir presque tempéré dans l'Imeria et le Betsileo. A Majunga, appelée aussi Mahajanga, et à Tamatave, les chaleurs de l'hivernage sont pénibles, la température à l'ombre dépasse les 35°, alors qu'à Fort-dauphin cette température est rarement atteinte. Dans le massif de l'Ankaratra le froid peut être vif pendant les matinées brumeuses des mois de juin et juillet.

Un bras de mer de 400 km, appelé le canal du Mozambique, sépare Madagascar, en malgache Madagasikara, de l'Afrique du Sud-Est. L'ouest, pays des savanes et des embouchures de fleuves ponctuées de mangroves a toujours été une porte ouverte aux courants commerciaux. Les larges estuaires et la violence des pluies font que les communications se font plutôt par voie de mer que par les pistes

trop souvent impraticables. Aussi, boutres et goélettes, assurent-ils l'essentiel du cabotage.

Dans son centre, au climat tempéré par l'altitude, l'Île est formée de hauts plateaux granitiques qui traversent le pays dans presque toute sa longueur et retombent brutalement à l'Est sur une étroite bande littorale, chaude, humide et forestière. L'Ouest est constitué de plateaux, de collines calcaires et gréseuses qui descendent par paliers et où domine la forêt. Plateaux et moutonnements de collines se succèdent jusqu'aux grandes plaines alluviales aux rizières verdoyantes en damiers que survolent des oiseaux blancs avant de s'achever en marais, mangroves ou longues plages de sable. On rencontre, tout le long de leur parcours, des petits villages qui tous se ressemblent. Ils sont constitués d'une douzaine de cases en falafa, nervures et feuilles de palmier ravinale, ou ravenala - appelé aussi l'arbre du voyageur car la base de ses feuilles recueille l'eau de pluie qui désaltère -, d'une grande place, celle des kabary, des discours, ombragée de magnifiques manguiers dont le feuillage descend presque au sol et qui, selon la saison, sont couverts de fleurs roses ou de fruits dorés. Ils sont complétés d'un grenier à riz et le tranovahiny, la case de passage où peuvent dormir les personnes en transit. Tous leurs habitants, qui ne sont ni pauvres ni riches parce qu'ils se suffisent à eux-mêmes. Joyeux et courbés, ils plantent le riz tandis qu'un zébu isolé, à la grosse bosse, aux longues cornes en lyres, paît dans un champ proche et que des canards, sarcelles, becsroses cherchent leur nourriture dans l'eau des canaux. Chaque paysan possède aussi un champ de maïs et quelques bananiers qui n'ont besoin d'aucun soin, poussent où bon leur semble et donnent un lourd régime ... s'ils le veulent bien. Il améliore l'ordinaire en piégeant pintades, sarcelles ou en chassant, à la sagaie, le sanglier local, un potamochère nocturne, haut de 65 cm, à pelage brun-roux, qui l'oblige à une longue traque.

Le soir, dans ces villages, on entend la mélopée des jeunes femmes aux cheveux nattés enduits de graisse, qui pilent le riz en paille dans les mortiers en bois. Elles portent autour du cou des colliers faits de perles, de dents de caïman et des amulettes qui se balancent au rythme des deux gros pilons qui tombent alternativement et qui, d'un rythme égal vont et viennent régulièrement en faisant voltiger autour

d'eux la bale du grain. Leurs bras et leurs chevilles sont chargés de lourds anneaux d'argent qui s'entrechoquent et tintent à chaque mouvement de leurs corps drapé dans un *lamba* imprimé de fleurs de couleurs vives. Plus tard, elles feront sauter les grains dans le vanne de paille tressée afin que les derniers brins de paille s'envolent au milieu des poules accourues, en quête d'un grain tombé à terre.

Une grosse marmite en terre, pleine d'eau est posée sur des pierres, entre lesquelles brûle un feu de bois. Le riz vanné y sera versé et une demie heure après il sera bon à manger. Le Malgache en mange trois fois par jour, à tous les repas.

Des femmes plus âgées tissent la rabane avec la fibre de raphia, sur un grand métier rustique où, dans le léger bruissement de la fibre contre leurs doigts agiles et infatigables, se tressent des nattes aux couleurs vives qu'elles étendront la nuit venue pour dormir. Avant cela, tout le jour, sous le soleil implacable, elles ont enlevé les écorces des *zozoro* pour les étendre. Une fois bien sèches, elles les ont frottées entre leurs mains afin de les assouplir avant de les diviser en filaments. Ensuite elles les ont trempées dans la teinture. Le *zozoro* qui est un roseau triangulaire s'emploie aussi pour confectionner des claies qui servent à boucher les ouvertures des cases. En plaçant plusieurs claies l'une sur l'autre on peut en faire un radeau, car il est léger et flotte parfaitement sur l'eau.

Avant que la nuit ne s'étende sur le village, munies chacune d'une calebasse creuse emmanchée d'un bambou et marchant l'une derrière l'autre, toutes ces femmes descendront vers le lac pour y puiser de l'eau.

L'Île est riche en eaux vives : les fleuves, les rivières qui serpentent dans les grandes plaines du littoral, les ruisseaux innombrables qui bondissent dans les vallons encaissés des hauts plateaux, constituent un riche réseau d'irrigation alimenté par la masse d'eau considérable qui tombe sur les régions élevées pendant la saison des pluies, décembre à mars. Par contre les grands cours d'eau ne sont pas navigables à cause de la pente trop rapide du versant de l'océan Indien et leurs cours interrompus trop souvent par des assises rocheuses des chaînes côtières. Du côté du canal du Mozambique, si

leurs eaux sont calmes sur les plateaux, elles sont brisées par les rapides qu'il faut descendre.

Vers 1867, l'attrait de l'inconnu et l'amour de la Science amèneront un naturaliste français, M.A Grandidier, sur cette côte Est de Madagascar particulièrement humide de juin à septembre et de décembre à mars et qui servait d'escale aux bateaux en route pour les Indes et l'Indonésie. Il arpentera l'Île pendant cinq années, étudiant sa faune et sa flore très particulières. En l'année 1869 Grandidier l'estimera la population à quatre à cinq millions.



Photo Benjamin LISAN

#### 7 mai 1907

Pour des raisons administratives mais peu réalistes les Français ont divisé le peuple malgache en dix-huit ethnies. Ils ont partagé ce territoire de forêts tropicales, de rizières que survolent les aigrettes, de déserts d'épines, de plages de sable blanc et de formations rocheuses sans tenir compte de la mosaïque de races qui, en vérité, s'élèverait à une cinquantaine mais s'est forgée au fil des siècles pour former une culture *malagasy* parfaitement originale. Sans tenir compte non plus que ces ethnies n'occupent pas, comme on serait tenté de le croire, des contrées nettement délimitées. Certaines ont des habitudes nomades et se déplacent volontiers. Il en est de même pour certains groupes d'individus qui s'en vont chercher fortune ailleurs, souvent sans esprit de retour. Ce mélange d'éléments africains et asiatiques dans la culture malgache laisse présumer, comme on l'a vu, que des Indo-Malais, atteignirent la Grande Île par la mer deux ou trois siècles avant l'ère chrétienne.

Les traits asiatiques dominent chez les Merina des hautes terres centrales ainsi que chez les Betsileo voisins, habitants de vallées resserrées entre d'énormes blocs granitiques, tandis que les Sakalava de l'Ouest, qui étendirent leur pouvoir jusqu'à l'embouchure de la Tsiribihina, ainsi que les Bara du Centre-Sud, sont plus sombres de peau et plus influencés par leur origine africaine.

Les premiers malgaches, issus des Indo-Malais, ont apporté avec eux les pirogues à balancier et les cultures vivrières de l'Asie du Sud - Est, notamment le riz, tandis que la contribution africaine se traduit par l'élevage du zébu, cependant originaire de l'Inde. Ce bœuf est garni d'une bosse de graisse sur le garrot et d'immenses cornes en forme de lyre. Riz (*vary*) asiatique et bœuf (*omby*) africain sont donc les symboles d'une civilisation originale. Le zébu est utilisé pour sa force physique. C'est aussi une valeur patrimoniale qui sert de monnaie d'échange et de dot dans les mariages.

Comme le lémurien (*maki*) est l'animal familier de Madagascar, le baobab, *adansonia grandidieri*, éclipse les autres espèces d'arbres. Mille espèces d'orchidées dissimulées aux fins fonds inaccessibles des forêts tropicales de l'Est de l'Île lui sont emblématiques.

Madagascar étant avant tout un pays rural et agricole, le riz joue un rôle prépondérant dans l'alimentation de ses habitants qui, patients et frugaux, savent se contenter de peu. Ressource principale de la majorité des foyers malgaches, cette céréale de subsistance est cultivée à l'échelle familiale sur de petites parcelles. Elle rythme les saisons, influe sur la langue, les unités de temps et le mode de vie. De septembre à fin novembre toute la population s'affaire au labour, repiquage du riz et plantations diverses : café, girofle et vanille. Cette dernière plante, cultivée dans le Nord - Est du pays, provient du Yucatan, au Mexique, et a été importée par les colons français. Avec la canne à sucre elles assurent l'essentiel des exportations cependant que de nombreux villages vivent en autarcie autour de productions locales comme le poisson, le manioc, le mais et les haricots. De décembre à fin mars, la saison chaude s'annonce par des roulements de tonnerre suivis de fortes pluies. En avril et mai, c'est la récolte du riz et de juin à septembre, la terre se repose. C'est aussi un temps de répit pour le paysan qui songe alors à honorer ses ancêtres. La viande de zébu ne figure sur les tables qu'au moment des fêtes de famille et du fokonolona, communauté villageoise où a lieu un sikafara, sacrifice d'un bœuf pour s'attirer les faveurs des Ancêtres et se mettre à l'abri de représailles de la part d'Êtres épouvantables, cauchemardesques qui pourraient hanter leurs nuits. La victime sacrifiée est amenée auprès de l'arbre sacré dont son sang doit inonder le tronc. Deux hommes lui renversent la tête vers l'Est pendant que les femmes chantent. L'animal meugle lugubrement et se débat tandis le maître du sacrifice lui tranche la gorge. Cette cérémonie est accompagnée de danses, d'un repas plantureux, de chants, de quantités incalculables de marmites de riz fumant tandis que circulent de bouche à bouche les gourdes de betsa-betsa. Cette boisson alcoolisée, qui rend euphorique, est confectionnée avec la canne à sucre fermentée.

Le zébu, présent dans le rituel aux ancêtres, dans la cérémonie de l'enterrement où son bucrane vient orner le tombeau, dans un mariage ou une circoncision, est l'animal sacré indispensable à toute cérémonie. Originaire de l'Inde, le zébu bénéficie d'un statut préférentiel dans la culture malgache. Il a de plus une place de choix dans l'économie. Monnaie d'échange, outil de travail, il représente une source de revenus importante. Il est aussi un symbole de richesse

et de puissance. Le prestige d'une famille se mesure au nombre de têtes de son troupeau. Une fête ne saurait être réussie sans le meilleur riz, rouge de préférence, accompagné du *hena ritra*, viande zébu longuement mitonnée, et de *toaka gasy*, rhum local, pour la convivialité.



Photo Benjamin LISAN

#### 10 mai 1907

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, il est essentiel pour le Malgache d'entretenir de bonnes relations avec ses voisins, d'échanger des nouvelles à chaque rencontre, de moissonner ensemble, de marcher de concert des heures entières pour se rendre au marché, d'accueillir l'hôte de passage pour partager avec lui un maigre repas, de participer aux *hira-gasy*, où l'on chante et l'on danse sur des musiques populaires, de veiller les morts et de les « retourner ».

Le « retournement des morts » est une des singularités malgaches. Ce rite de lointaine origine austronésienne se pratique surtout chez les Merina et les Betsileo des Hautes terres. Dans ce pays des montagnes et des rizières en terrasses, un enterrement est l'occasion de faire la fête, de partager de plantureux repas, de boire le betsabetsa qui verse l'oubli. Le famadihana, le « retournement » qui a lieu durant l'hiver austral, en juillet-août, consiste pour les proches, après avoir consulté le *mpanando*, l'astrologue, qui décide de la date, à exhumer les restes du défunt. On le nettoie, on l'enveloppe dans un autre linceul de soie ou de coton, le lambamena, puis on le promène jusqu'au village au son des flûtes, des trompettes et des violons avant de le remettre au tombeau non sans en avoir fait sept fois le tour. Cette cérémonie est une marque de respect pour les ancêtres et l'occasion de demander leur bénédiction, essentielle au bon déroulement de la vie communautaire. Ce changement d'univers donne aux ancêtres leurs pouvoirs, ceux de communiquer avec les vivants et de les protéger. Pour le Malgache la mort n'est qu'un passage dans une autre vie, une sublimation de la vie en quelque sorte. On fait donc la fête. Les femmes, revêtues de leurs plus beaux vêtements, dansent au son des flûtes, tambours et violons, au chant des mpilalao, musiciens loués pour la circonstance. La foule des parents et des invités bat des mains pour rythmer les chants et les danses. Puis chacun donne une offrande destinée à alléger les frais considérables qu'a été obligée de faire la famille pour l'achat du lamba qui enveloppe le corps avant la remise au tombeau et du bœuf sacrifié pour rassasier tous les assistants. L'industrie la plus importante de Tananarive est la fabrication des lamba de soie et de coton. Ce sont les femmes qui font ce travail. Avec la soie du pays ou de provenance étrangère, elles tissent des *lamba* rayés de couleurs

vives ou décorés de dessins habilement tissés qui atteignent souvent un prix élevé. Le *famadihama* est l'occasion de ressouder les liens familiaux, de donner lieu à des excès d'alcool et de débauche qui libèrent les inhibitions, avant que chacun retourne chez soi avec la conscience tranquille d'avoir rendu à l'ancêtre le culte qui lui était dû. Le *famadihana* marque la fin du deuil, assure au défunt l'ancestralité et aux vivants la certitude qu'il ne reviendra pas les hanter. Tout ce que l'irrationnel comporte de forces obscures inspire des craintes. La peur du monde des esprits et des ancêtres, des talismans et des mauvais sorts, de l'ensorcellement ainsi que de l'empoisonnement est omniprésente.

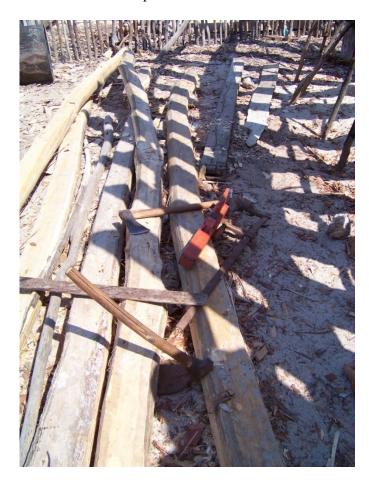


Photo Benjamin LISAN



Photo Benjamin LISAN

### 12 mai 1907

Les Vezo, pêcheurs du sud-ouest, ignorent le « retournement » des morts comme la culture du riz. Comme nous l'avons vu précédemment, ils s'en remettent au dieu de la mer, cette ensorceleuse, et à celui du vent. Ils sculptent pour leurs morts de curieuses statues érotiques. Quant aux Sakalaves de la côte ouest qui élèvent des zébus, forts d'avoir appris que vivre c'est être exposé à chaque instant, ils ont le souci majeur de toujours agrandir leur troupeau afin d'être en mesure de fournir le bétail nécessaire aux nombreux sacrifices pratiqués lors des enterrements.

Au carrefour de l'Afrique et de l'Asie, les mœurs et coutumes malgaches puisent leurs origines dans ces deux continents. L'Asie traduit son influence dans le vocabulaire relatif au riz ou les rites funéraires, tandis que l'habit traditionnel, le *lamba*, morceau d'étoffe blanc en soie ou en coton porté par les femmes drapé sur les épaules ainsi que le symbolisme religieux et le statut conféré au bétail rappellent l'héritage africain. Les femmes de certains groupes, en particulier les Sakalava, se couvrent d'un *lamba* en coton aux teintes vives, qu'elles utilisent également pour porter leurs bébés. Les hommes le nouent autour de leur taille ou de leurs épaules.



Photo Benjamin LISAN

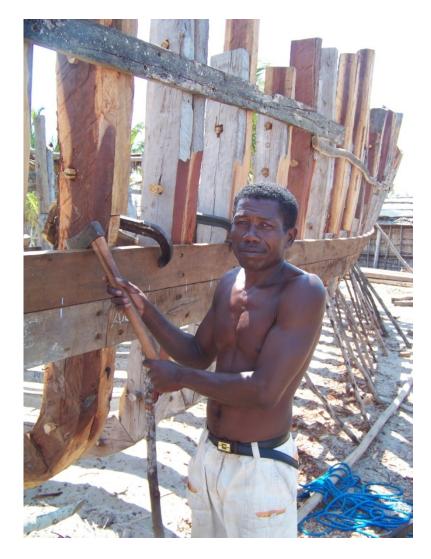


Photo Benjamin LISAN

#### 14 mai 1907

Parmi les dix-huit ethnies recensées à Madagascar, celle des Merina, implantée sur les hauts plateaux, montre des traits à dominante indonésienne. Elle s'est rapidement acquise un prestige et un respect, en raison de ses connaissances médicales et des pouvoirs magiques de ses devins-guérisseurs, les *ombiasy*. Elle se distingue par son teint plus clair mais également par son système historique de castes reposant essentiellement sur la couleur de peau : les *andriana*, ou nobles, les *hova* ou roturiers et les *andevo* ou travailleurs. Les hommes des hautes terres se reconnaissent aussi à leur façon de s'habiller. Ils portent toujours un chapeau et enveloppent le haut de leur corps d'un tissu chatoyant.

Alors que les communautés musulmanes, se sont groupées dans le Nord, notamment à Mahajanga, « la cité des fleurs », où les influences comoriennes dominent et où les marchands indiens sont nombreux, les missionnaires européens qui n'ont pas ménagé leurs efforts pour apporter le christianisme à Madagascar se sont implantés surtout dans ou autour de la capitale. Si la seconde moitié du XVIIIe siècle a été marquée par un déclin des missions catholiques, la première moitié du XIXe siècle a vu, au contraire, une reprise très vive de cette activité missionnaire tant chez les catholiques que chez les protestants. Des pasteurs anglais s'établirent les premiers à Tananarive vers 1820, y convertirent au protestantisme la majeure partie de la population. Plus tard en 1855 des missionnaires français, les Jésuites, vinrent enseigner le

catholicisme et depuis ils ont rallié à leur cause une forte minorité. Ils possèdent à Tananarive une cathédrale, des églises, des établissements où les sœurs de Saint-Joseph de Cluny et les Frères des écoles chrétiennes les aident dans leur tâche. En 1866, sont arrivés les pasteurs luthériens venus de Norvège. L'action des uns et des autres et le fait qu'ils entrèrent en conflit, ont eu pour effet de diviser les populations qui professent ces religions chrétiennes à leur manière. Le respect des traditions, dont Zanahary, « le seigneur parfumé », est le créateur, ainsi que le culte rituel des ancêtres influencent davantage la vie quotidienne que les religions importées. Ainsi, au nord, dans la région de Diégo-Suarez, dans le lac d'Anivorano-nord, appelé « lac sacré », les crocodiles sont considérés comme les habitants maudits d'un village englouti sous les eaux et réincarnés dans ces sauriens à la suite de leur refus d'offrir de l'eau et l'hospitalité à un voyageur. Chaque samedi, la population leur offre des quartiers de viande. Ce jour-là, des rituels d'offrandes de nourriture et autres cérémonies accompagnées de vœux ont lieu. Si l'un de ses vœux prononcés aux abords du lac se réalise, les villageois sacrifient un zébu. Les occasions de festin sont rares à la campagne où seuls un mariage, une circoncision, une moisson ou la fête des morts viennent rompre un quotidien monotone.

Le culte des ancêtres s'illustre par le respect des *fady*, des milliers d'interdictions de toute sorte, alimentaires ou comportementales, et dont la transgression déclencherait leur colère. Les *fady* varient suivant les régions. Un Antandroy ou un Mahafaly, par exemple, ne doit pas toucher la viande de tortue terrestre qui abonde dans la région alors que ses voisins, l'Antanosy et le Vezo s'en régalent.

Les ancêtres exercent leur influence sur tous les Malgaches, régissent leur vie de tous les jours. Le coin nord-est des habitations, appelé *zerofirarazana*, leur est traditionnellement réservé. On y dépose quelques grains de riz lors des repas afin de partager la nourriture avec eux. Ce culte reflète une vision particulière du monde. L'esprit malgache ne voit dans la mort qu'une étape de la vie parmi d'autres. « Ceux qui sont partis n'ont qu'une avance de temps car la route est commune », dit un proverbe malgache. Les morts se sont retirés du monde des vivants. Ils ont atteint la phase

ultime de la vie, le stade supérieur du *hasina*, c'est-à-dire la sagesse que procure la vieillesse. Leur rendre hommage est une manière de rendre grâce à la vie dans sa forme la plus aboutie. Mais il faut, pour célébrer dignement des funérailles, honorer les ancêtres, offrir un magnifique sikafare aux invités, sacrifier au moins un bœuf et, afin de leur mettre la tête à l'envers, il faut prévoir suffisamment de Toaka gasy. Ce rhum malgache provient de la distillation artisanale de la canne à sucre mêlée à l'écorce de tamarinier. Les ancêtres parlent aux vivants par la voix des ombiasy, sorciers-guérisseurs qui ont le pouvoir d'entrer en communication avec eux et d'interpréter les signes qu'ils envoient aux vivants. Véritable monde parallèle, l'univers des razana, les ancêtres, est un monde discret. On ne l'entrevoit qu'à travers quelques stèles, signes et tombeaux. Pays de tradition orale - on parle à Madagascar « d'héritage des oreilles » -, la Grande Île n'a pas produit de livre de culte à la « religion » des ancêtres. Vénérés dans leur immortalité, les défunts régissent pourtant en profondeur la vie gasy, la vie malgache, au point d'occuper davantage de place dans la spiritualité insulaire que Zanahary, le dieu créateur. A la fois philosophie de la vie et de la mort, système religieux, cadre social et mémoire collective, le culte des ancêtres éclaire de nombreux aspects du système de pensée malgache. Il fournit aussi un cadre social. Les razana symbolisent la continuité, le respect des règles, l'attachement à la famille, au village et au groupe. Dans l'esprit malgache, une catastrophe naturelle ou une maladie ont le plus souvent pour cause quelque ancêtre offensé par la transgression d'un fady ou le nonrespect d'une fomba ou tradition.

La croyance dans le *vintana*, le destin, découle, elle, de la cosmologie islamique.



Photo Benjamin LISAN

4 juin 1907

Comme on peut le constater, dès le début de ce XXe siècle, le pouvoir a échappé aux Merina au profit des Français et des Britanniques qui n'ont jamais cessé de pousser leurs pions sur la Grande Île dont l'avenir ne se jouait plus dans les couloirs du palais de la reine Ranavalona III, dite Ranavalo, mais dans les ambassades des Français et des Britanniques qui intriguaient pour s'en emparer.

Dans les faits, les deux grandes puissances navales, la France et la Grande - Bretagne se sont partagé les îles de l'océan Indien: Madagascar et Zanzibar. Rivales en Orient ces deux puissances maritimes européennes seront cependant d'accord pour régler à l'amiable de multiples différents. Ainsi, en 1845, sous Napoléon III, elles unirent leur flotte pour attaquer le port de Tamatave, au nord de la côte Est de la Grande Île, où ses habitants, réputés pour leur gentillesse, vivent de la pêche aux crustacés et de l'exploitation de vastes plantations de sisal. Leur tentative visait à protester contre les restrictions commerciales imposées aux Européens par la reine Ranavalona 1ère. Elle fut soldée par un échec.

Les Français furent refoulés une seconde fois en 1883, sous la IIIe République lorsque ses bateaux attaquèrent plusieurs ports malgaches, dont à nouveau Tamatave, afin d'asseoir leur pouvoir sur Madagascar. Cette « politique de la canonnière » devait finir par se conclure en faveur de la France en 1885, sous la Présidence de la République de Jules Grévy, avec le traité de protectorat soumettant l'Île à son autorité.

La France républicaine ne possédait plus que des débris de son vieil empire colonial des XVIIe et XVIIIe siècles : quelques comptoirs aux Indes, étouffés dans un continent devenu anglais, les îlots de Saint-Pierre et Miquelon, l'impénétrable Guyane, quelques comptoirs du Sénégal et, aux Antilles, les admirables « îles à sucre » réduites à la Martinique, à la Guadeloupe et à Sainte-Lucie. La révolte des Noirs à Saint-Domingue lui avait fait perdre son joyau le plus productif. Aussi a-t-elle décidé de prendre Madagascar par la force ou par la « persuasion ». Elle argua de son ancienne présence à Fort-Dauphin pour revendiquer des droits sur l'Île et pour menacer les ports avec ses canons. Fort-Dauphin, situé à l'extrême Sud-Est de l'île et fondé, comme on l'a vu par les Français en 1643, au moment de l'avènement sur le trône de Louis XIV, fut abandonné en 1674 au profit de l'île Bourbon et de l'île de France. En 1857, l'Impératrice Eugénie, l'épouse de Napoléon III, offrit aux Saint-Mariens, habitants de l'île Sainte-Marie retournée dans le giron français depuis 1818, la première église catholique de Madagascar.

Souvenons-nous que la reine Ranavalona III, âgée d'une vingtaine d'années et que la France a fait grand cordon de la Légion d'honneur, dut céder à la force en1885 et signer un traité qui préfigurait le protectorat, accordait à la France le droit d'y établir ses fonctionnaires ou agents consulaires et l'obligation de lui verser une indemnité de guerre. En 1894, prétextant le non-paiement de cette indemnité, cette dernière réclama la capitulation de la reine Ranavalona III qui la refusa. Une colonne volante de l'armée française forte de 15 000 hommes et basée à Mahajanga, position stratégique choisie comme base d'opérations, sur les ordres du général Duchesne avança vers Antananarivo. Mais, le gros de cette armée étant restée immobilisée par le paludisme à Andriba, 100 kilomètres à l'ouest de la capitale, ce ne fut que l'année d'après, en

1895, qu'elle parvint à vaincre les dernières défenses merina et à transformer Madagascar en protectorat.



Photo Benjamin LISAN

### 15 juin 1907

Le 17 décembre 1885, le traité était prêt. Il permettait aux citoyens français de revenir sur l'île, ce dont ils ne se privèrent pas, et donnait à la France un droit de « protection » sur elle. Les Malgaches ayant refusé le terme de « protectorat », le mot ne fut pas prononcé. Ranavalona III fut officiellement reconnue par Paris souveraine de l'île mais Toamasina devenu Tamatave fut occupée. L'Etat malgache se trouva dans l'obligation de payer une indemnité à la France de dix millions de francs - or, au titre de « réparations » et indemnités. Un résident général français s'installa à Antananarivo, entouré du personnel de la Résidence de France, aux services qui y étaient rattachés, et surtout à la garde d'honneur du Résident général, composé d'une soixantaine d'hommes d'infanterie de marine, seules troupes que le traité autorisait à entretenir à Madagascar en dehors des territoires coloniaux, Nosy Bé, Sainte-Marie et Diégo-Suarez occupés par la France. L'élément blanc le plus important fut fourni par les îles de la Réunion et de Maurice, le débouché presque unique des produits malgaches à cause de leur proximité. Les premières places parmi ces exportations étant toujours tenues par le caoutchouc, le raphia, brut ou tissé, la cire, les cuirs et les zébus vivants.

Quelques temps après, la capitale et son palais royal, le *rova*, recevaient la visite des représentants de la France. L'ère des grandes

découvertes étant close, s'ouvrait celle des voyageurs. Déjà en 1867, l'amour de la science et l'attrait de l'inconnu avaient amené dans la Grande Île, un grand naturaliste français: Grandidier qui durant cinq années la parcourut pour y étudier sa faune et sa flore. Après lui, ils furent plusieurs à venir à Madagascar chargés de mission scientifique ou autre par différents ministères français. Je ne citerai que deux des plus importants : Patrimonio et l'amiral Miot qui, débarqués à Tamatave, escortés du général Willoughby, un aventurier sud-africain, sujet de Sa Majesté britannique au service de Sa Majesté malgache, invités par la reine Ranavalona III. Après avoir réuni les porteurs, s'être mis d'accord sur le prix, le convoi s'était mis en route - façon de parler car il n'en existe aucune à Madagascar-, laissant derrière lui ce port qui n'est qu'un gros village plutôt pauvre, infesté de moustiques, aux maisons de bambou, mais où tous les étrangers qui désiraient rentrer en contact avec la cour d'Antananarivo, accostaient avant d'atteindre les hauts plateaux portés en filanzana, chaise à porteurs ou palanquin malgache constitué d'une forte tige de bambou, nommée bao et longue d'environ 1m.70, à laquelle les borizana, les porteurs, attachent solidement la charge avec des cordes de raphia. Ils soulèvent le tout et le tiennent en équilibre tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre. Les borizana (corruption du mot français bourgeois) font partie d'une classe spéciale du peuple recrutée dans la caste des esclaves et viennent de différentes provinces. Leurs occupations bien plus que leur origine en font une corporation ayant ses usages et ses coutumes. Jusqu'à ce que soit construite la voie ferrée Antananarivo-Toamasina, les échanges commerciaux entre les Hautes Terres et le monde extérieur ne se faisaient que par portage.

Bourrés de quinine et portant le casque colonial, les envoyés de la France prirent donc vers le sud, longeant le bord de la mer entre le rivage et la ligne des lagunes, à travers la zone boisée de la côte qui traverse des marécages à l'eau noirâtre et croupissante exhalant des odeurs fétides et dans lesquels les *borizana*, s'enfonçaient jusqu'à la ceinture.

Parvenus à Andovoranto, les Français sont montés dans de mauvaises pirogues au confluent de l'Ambavaroka pour remonter le fleuve Iaroka, grossi par quatre mois de pluie continuelles, et roulant

en rapides des eaux jaunâtres chargées de terre des hauts plateaux qui tombent parfois en cascades. Le convoi traversa ensuite la forêt tropicale où de grands arbres forment une véritable forêt lacustre, s'élançant, bien droits au-dessus d'une épaisse végétation qui imposait de fréquents arrêts et où deux hommes éprouvaient des difficultés d'avancer de front. Tandis que la pluie tombait presque quotidiennement, les porteurs, au nombre de cinquante eurent de la peine à marcher dans des bourbiers où ils enfoncaient jusqu'à micorps. Trouver la bonne voie sur un chemin défoncé, parfois encaissé entre deux parois verticales d'une tranchée de 5 à 6 mètres de hauteur, relève de l'exploit. Les voyageurs rencontrèrent des difficultés si grandes qu'ils mirent plusieurs semaines pour parcourir les 390 kilomètres qui séparent Tamatave de la capitale Tananarive située à 1 250 mètres d'altitude. Cette description sommaire que je viens de faire du chemin qui relie la côte Est au pays des Antimerina - chemin bien connu de tous les Européens qui ont voyagé à Madagascar, trajet qui fut le nôtre lorsque nous y débarquâmes pour la première fois -, n'a rien à voir avec la réalité et les difficultés que rencontrent les infortunés voyageurs qui sont obligés de l'emprunter.

Le traité de 1885 avait ramené la paix et la mission de Patrimonio et de Miot apportait des assurances. Les crédules Malgaches pouvaient faire confiance aux Français. De son côté, parti de Marseille le 7 avril 1886, le Résident français Charles Le Myre de Villiers débarqua, un mois après, de l'Amazone, courrier de la côte orientale d'Afrique, à Tamatave où les bateaux venant de Maurice et de La Réunion viennent charger des zébus et remplissent la cale de tous les produits de la côte Est: vanille, girofle, litchis, raphia et bois précieux. En compagnie de plus de trois cents porteurs qui portaient ses bagages et les caisses contenant des cadeaux pour la reine, d'une escorte militaire de vingt-cinq hommes, le Résident, homme de cinquante-trois ans, connu pour son endurance physique, prit, dans les brumes du matin, le chemin pour la capitale. Tout au long de son parcours, il distribuait des pièces d'or à ces Malgaches qu'il considérait comme de grands enfants. Le 14 mai 1886, il arriva à Antananarivo et découvrit la capitale perchée sur son altière acropole, cernée de rizières er de marais. Porté avec solennité sur un filanzane, à travers des ruelles tortueuses et des escaliers sans fin, entre les maisons rouges, mélange d'argile et de bouse de zébu,

serrées les unes contre les autres, il gravit les flancs escarpés des collines qui semblent conduire au point culminant de la ville. C'est-à-dire à l'ensemble de bâtiments royaux groupé sur une terrasse d'une centaine de mètres de côté soutenue par une muraille où est bâti le *Tranovola*, le palais de la Reine, la deuxième construction du *rova* royal. Quelques soldats arpentaient cette muraille pour en défendre l'entrée. Il s'agissait des gardes de la Reine. Appelés les « Invincibles », ces malheureux, au nombre de 200, la plupart du temps en guenilles, revêtaient les jours de grande cérémonie de vieux uniformes anglais disparates.

Situé à 1420 mètres d'altitude, le *rova* dont la blancheur se distingue de loin, est flanqué de quatre tourelles. Il est surmonté d'un toit aigu où plane au sommet le vorommahery, le faucon malgache, emblème des rois antimeria. A gauche du rova, le Résident put distinguer, au milieu des nombreuses maisons du quartier d'Ambohijafy, plusieurs constructions importantes, habitations des principaux officiers de l'armée et de la cour ainsi que des hauts fonctionnaires. En avançant dans le quartier d'Amboidinandohalo où s'élève les constructions de la mission catholique que dominent les deux tours de la cathédrale et dans celui d'Ambatovinaky, où l'église norvégienne a bâti son temple, il a pu mesurer combien la religion chrétienne s'est implantée. Enfin, à l'extrême gauche du panorama, il pouvait déjà apercevoir la « batterie », c'est-à-dire l'ensemble des bâtiments de la résidence de France où il allait devoir loger. La batterie, c'est l'expression consacrée, est un ouvrage de fortification circulaire, construit grossièrement en terre, briques et débris de coraux. Ses murs protégés par un fossé extérieur entourent un vaste espace où sont entassés sans ordre quelques maisons en bois, résidence du Résident et ses aides de camp, des cases pour les soldats de service, des hangars où sont abrités trois pièces de campagne. Au centre de la cour s'élevait un mât à l'extrémité duquel flottait le pavillon antimerina blanc à coin rouge.

C'était un vendredi et le vendredi est un jour de *Zoma*, de grand marché. Dès le lever du jour, ce jour-là, tous les chemins qui conduisent à la capitale amènent une foule considérable. Calme et nonchalante les autres jours de la semaine, la ville, le vendredi, est remuante et agitée.

Au sud du Bazar, les Malabars, marchands indiens que l'on rencontre sur toute la côte d'Afrique et dans les îles voisines, détiennent le petit commerce de détail et servent d'intermédiaires entre les grandes maisons européennes et la population indigène. Accroupis sur leur natte, ils ont devant eux un étalage de toutes sortes de monnaies qu'ils vendent ou achètent suivant les cas pour un certain poids de morceaux d'argent usités à Madagascar. La piastre mexicaine a formé la base du système monétaire malgache. Bien qu'elle n'ait plus cours aujourd'hui, on compte par piastres, ou *ariary* en malgache.



Photo Benjamin LISAN

## 16 juin 1907

Le jour où le résident français Charles Le Myre de Villiers et ses aides de camp arrivèrent à Antananarivo, la jeune Reine qui n'avait alors que vingt-quatre ans, s'ennuyait auprès de son vieux mari et Premier ministre qui vint à leur rencontre, sanglé dans ses vêtements européens, portant beau malgré son âge. La Reine fut émerveillée par les cadeaux que lui apportait le Résident. En particulier une robe signée Worth, le couturier de l'impératrice Eugénie, celui qui a délivré la femme de la crinoline, un manteau de velours écarlate sorti de la rue Royale et une batterie de six pièces d'artillerie avec ses munitions et pour couronner le tout le grand cordon de l'ordre national de Légion d'honneur. Mais, passé l'engouement pour les surprises et les nouveautés, la souveraine est redevenue méfiante face à ces *vazahas* en civil qui s'installaient comme s'ils étaient chez eux et prétendaient vouloir faire entrer Madagascar « dans la voie de la civilisation ».

En vertu d'un décret datant du 6 août de l'année 1896, sous le Président de la République française Emile Loubet, par la force des armes, la Reine, qui appartenait à la lignée du Grand Ancêtre, a été déchue de ses droits et a été exilée sur l'Île de la Réunion tandis que Madagascar est devenue officiellement une colonie française. Le gouvernement colonial de la France a été confié au général Joseph Gallieni qui incarne l'image du colonisateur dur, intransigeant et brutal. Il outrepassa les ordres et, sans vergogne, fit exécuter aussitôt deux ministres malgaches. Il créa l'Académie Malgache pour inciter les Malgaches à étudier. Mais, dans leur majorité, ces derniers continuèrent à privilégier la culture orale et accordèrent plus de crédit à ce qui se dit qu'à ce qui est écrit. Car, pour le Malgache rien ne vaut, pour transmettre un message, un discours bien étayé de proverbes, d'histoires et de contes populaires peuplés d'animaux fantastiques. Les plus évoqués sont Kankanalambo, le ver de terre à tête de sanglier; Bibilavakanakana, le serpent aux pattes de canard; Ombyvoay, le bœuf aux mâchoires de caïman; Fanofanihy, la tortue aux ailes de chauve-souris; Tanahala, l'araignée à la peau de caméléon ou Vonyvony, le plus effrayant de tous, qui n'a qu'un grand pied et un œil rouge dans le dos.

Le 23 novembre 1896 a eu lieu la dernière célébration du Bain royal. Le 27 février 1897 la reine Ranavalona III a été déposée par Galliéni. Alfred Durand, militaire français a été chargé par ce dernier de la conduire à La Réunion. Le convoi royal arrivé à Tamatave le 6 mars, s'est embarqué le 12 sur le *La Peyrouse* et a débarqué à Saint-Denis-de La Réunion, le 14. Le 5 mars Ranavalona a été exilée à Alger. En mai 1901, elle a été autorisée à venir en France et a été reçue par le président de la République française Emile Loubet.

Afin d'afficher son titre d'unique propriétaire de l'île, la France a imposé son monopole sur le commerce et a éliminé la concurrence d'autres nations qui fournissaient, durant la période de la royauté, des produits manufacturés, par l'application de lourdes taxes sur tout ce qui n'est pas français. Elle a ancré dans l'esprit de la population l'idée selon laquelle tout ce qui est français est le meilleur et que la France est la *Reny Malala*, c'est-à-dire « la mère chérie des Malgaches ». Conte fantasmagorique auquel une population sceptique n'a pas adhéré.

A partir du moment où Madagascar est devenue officiellement colonie française avec son lot de progrès et de bienfaits - amélioration des conditions sanitaires et multiplication des écoles - mais aussi d'injustices, d'humiliations et de cruautés qui ont dévoyé, hélas, les bonnes intentions, le gouvernement français a axé son développement sur l'exportation de ses richesses agricoles. Par voie de conséquence, il s'est intéressé au développement des moyens de transport, en particulier ceux du rail et de la flotte marchande. C'est ainsi que mon maître Enasse Joachim, qui rêvait, comme cette foule venue de France, de faire une fortune rapide, a pu développer ses activités et prospérer sans devenir riche. Mais pour en arriver là nous avons vécu bien des tribulations que je vous conterai prochainement.



Photo Benjamin LISAN

### 17 juin 1907

Après l'assassinat de Ramada II, la montée sur le trône de Rasoherina en 1862, Enasse Joachim, que ce débarquement à Madagascar laissait sur sa faim, son épouse réunionnaise, ses trois fils Ludovic, Albert, Fernand et moi avons été obligés de fuir la capitale par crainte des représailles exercées sur les étrangers. Nous n'avions que des renseignements bien vagues sur les régions que nous allions traverser et aucune quant à celle où nous nous établirions. Mais Enasse, toujours aussi entreprenant, comptait sur le hasard et sur sa bonne étoile. Pendant six à sept jours, grâce au convoi de porteurs de filanzana et porteurs de bagages qu'il avait réussi à réunir, nous avons progressé vers l'Est par des chemins à l'argile rouge glissante et détrempée qui nous éloignaient des vastes horizons que nous quittions et nous rapprochaient des épaisses forêts peuplées d'Indri indri, que nous devions traverser. Ce lémurien reconnaissable à son pelage noir et blanc, à ses oreilles arrondies, à son absence de queue est arboricole et végétarien. Il passe le plus clair de son temps perché dans la canopée. L'Indri, qui peut peser 7 kg, se singularise par sa capacité à pousser, dès l'aube d'étonnants cris raugues, des cris obsédants semblables à des plaintes. Ses cris permettent aux différentes espèces de délimiter leur territoire ou à prévenir d'un danger, par exemple quand elles se sent menacées par un rapace ou par le fosa, le plus grand mammifère carnivore de Madagascar. Diurnes, les indris commençaient à se faire entendre une heure avant l'aube. Ces cris qui s'élevaient dans la pénombre, les battements d'ailes qu'ils déclenchaient et pour faire bonne mesure le concert des crapauds et des grenouilles, nous décidaient à nous mettre en route ensommeillés, les jambes engourdies sous des averses diluviennes coupées de rares éclaircies qui annoncent la saison sèche. Nous n'avons que peu dormi pendant la traversée de cette région car des lémuriens nocturnes qui s'ébattaient dans les hautes cimes et dont les yeux brillaient à travers les branches, poussaient des cris inquiétants qui nous glaçaient d'effroi. A travers une forêt toujours plus resserrée autour de nous, nous avancions

péniblement dans un couloir à la lumière verte cherchant autant que possible des endroits où la vase était moins épaisse. Les pluies qui ne cessaient de tomber rendaient ce passage de la forêt presque impraticable; ce n'était partout que torrents et chutes d'eau roulant dans les ravins. Qu'on nous imagine piétinant dans ces bourbiers infects où nous enfoncions jusqu'à mi-jambe. Quand, au bout de ce long chemin, nous aperçûmes, au loin, les rayons lumineux du soleil nous sûmes que c'était la fin de ce sombre tunnel. Eblouis par le champ visuel qui s'ouvrait devant nous, après avoir jeté nos sacs à terre nous nous sommes affalés pour admirer le panorama qui s'ouvrait à nos pieds et goûter le profond silence qui nous enveloppait. Des étendues verdoyantes se déroulaient devant nous et s'estompaient peu à peu dans le lointain. Oubliés la fatigue et les jours de marche entravée avec l'angoisse au cœur. L'émotion, à la découverte de la vallée, nous rendait sans voix. Réfugiés dans le mutisme nous regardions le paysage paisible qui s'étendait à nos pieds, s'allongeait vers la côte de l'Est. Non, ce n'était pas un rêve.

\_ En route ! La voix impérative de notre père nous força à émerger de notre contemplation et à reprendre notre sac.

Après avoir longtemps longé les rives de lacs sombres cernés de collines arides mais grandioses sur lesquelles s'étiraient des écharpes de brume, après avoir traversé des rizières interminables, nous avons enfin découvert dans une trouée de brume des villages discrètement blottis dans des clairières animées du chant des oiseaux. Villages tous semblables, avec leurs petites paillotes bâties sur pilotis ou abritées sous les manguiers. Leurs habitants y vivent de l'industrie du bois et des produits de la chasse : Makis, lémuriens au pelage soyeux à la longue queue annelée qui se déplacent en troupe, en sautant de branche en branche à des hauteurs vertigineuses, pintades et tandrakes, sortes de hérissons qui se logent dans les troncs d'arbre. Ces hommes qui vivent aussi de la cueillette de fruits et de la culture du riz, nous ont offert l'hospitalité pendant plusieurs jours. Nous nous sommes liés d'amitié, cimentée comme toujours à Madagascar par quelques cadeaux et en leur rendant de menus services comme celui de chasser les cardinaux, oiseaux qui dévastent les rizières, pillent les plantations, font main basse sur les récoltes ou celui de déterrer des patates sonjas ou encore celui d'aller chercher

l'eau dans un petit ruisseau où coulait une eau limpide sur des pierres rondes et où des pigeons verts venaient boire. Un autre jour, nous sommes entrés dans un village le jour des funérailles d'un riche propriétaire et avons bénéficié de la distribution de victuailles que faisait la famille du défunt à la population. La fête avait déjà commencé par de bonnes rasades de ce rude toka gasy des campagnes qui entraîne la famille en détresse dans une liesse démonstrative. Quand est venu le moment de l'invocation des ancêtres et que, dans un brusque silence, appels invocations et implorations remontant du fond des origines se sont élevés chargeant l'atmosphère d'une tension dramatique, sur un hochement de tête discret d'Enasse, nous nous sommes éclipsés. Ce n'était pas notre mort à nous mais la détresse que j'ai lu sur les visages de la famille du défunt m'a déchiré. La gorge serrée, les yeux mouillés de larmes nous, futurs défunts que nous sommes, destinés à subir une bien longue solitude, nous sommes éloignés avant qu'avec le fanofana ou le sacrifice du zébu, l'excitation soit à son comble.

Le crépuscule s'annonçait quand nous avons atteint un lac fréquenté par de nombreuses espèces d'oiseaux aquatiques qui viennent là se reproduire, au milieu des papyrus. Je me suis retourné et le spectacle que m'a offert la vallée en contrebas a imprimé dans mon âme une paix dont je garde encore le souvenir. La vie reprenant ses droits, nous nous sommes assis, les yeux tournés vers l'ouest, vers les collines teintées du rose et du mauve d'un soleil couchant, songeant à la route qui restait à faire le lendemain.

Nous sommes repartis très tôt le matin suivant. Le climat très humide favorisant une végétation tropicale exubérante, il nous arrivait d'avancer lentement et difficilement par un sentier très mauvais, à travers un terrain accidenté. On baignait dans un silence quasi religieux que ne troublait aucun cri, aucun chant d'oiseau. Nous allions sous une épaisse frondaison dont nous ne distinguions pas la cime, les arbres atteignant des hauteurs prodigieuses. La forêt tropicale malgache, souvent dense, parfois inextricable, toujours inhospitalière, est peuplée de l'avahi laineux, de l'hapalémur gris, du maki à front roux, de l'aye-aye aux mœurs nocturnes qui passe ses journées dans un nid de feuillage. Ces lémuriens, qui vivent en immersion totale dans ce chaos de palmiers, de jujubiers, de

dracénas, d'acajous et de banians dont les branches tombent jusqu'au sol pour y prendre racine, sont respectés par les Malgaches qui vont, comme on l'a vu avec babakoto, jusqu'à les considérer comme leurs ancêtres. Certains arbres énormes montent tout droit, d'un seul jet, comme pour atteindre le ciel. Le parfum lourd des orchidées, dont certaines, dans la pénombre des bois, ressemblent à des abeilles ou à des papillons par leur couleur ou à une araignée velue par leur forme, mêlé à l'odeur fade des fougères arborescentes et des bambous, ajoutait à l'atmosphère une angoisse encore plus pesante. L'envoûtement était total, le sentiment de notre petitesse tangible. Enasse Joachim et ses fils, armés de coupe-coupe devaient parfois nous fraver un chemin à travers un fouillis de lianes tombant des arbres et s'accrochant entre elles, de mousses pendant des branches comme de longues chevelures poisseuses. C'est ainsi que nous apprîmes, le plus souvent à nos dépens, à nous méfier de ses embûches. Car au cœur de cette forêt enchevêtrée de lianes, truffée de marécages infestés de sangsues, dans ce monde aux senteurs enivrantes, à l'humus détrempé, grouille des moustiques, des tiques, des fourmis, des guêpes et des mouches agressives ainsi que de serpents imprévisibles. Soudain la nuit tombait. Il fallait allumer un feu pour nous réchauffer. Nous dînions de peu, le visage rougi par les flammes tandis qu'au-dessus de nous le ciel s'illuminait d'étoiles.

Enfin, un matin où le soleil était au zénith, nous avons franchi la limite de la grande forêt. Au loin s'étendait la verdoyante côte Est, repaire des pirates, dont les bancs de sable et les nombreux petits fleuves rendent l'accès difficile aux navigateurs peu aguerris. Baignée par l'océan indien, Ranomasina, la mer, « l'eau sacrée », a sculpté un rivage rectiligne et un mince cordon de sable derrière lequel s'étire une lagune dont la nappe liquide miroite au soleil et que l'homme a aménagé en canal. La côte du palissandre, comme on l'appelle aussi à cause de ce bois lourd et dur utilisé en ébénisterie et qui provient de diverses espèces d'arbres des tropiques, est une région lacustre dont les rives sont cachées par les joncs et les roseaux et où, dans les chenaux marécageux les *pandanus*, solidement ancrés par leurs racines semblent défier la violence des vents.

L'après-midi, par un bon chemin, nous avons suivi le Mangoro en le descendant et nous avons trouvé des pirogues pour le traverser

devant un petit village de la rive gauche, puis emprunté un chariot. Sur le versant oriental, le terrain plat, entre les lagunes et la mer est le seul qui permette d'employer des véhicules à roues. Derrière les lacs nos apercevons des collines sur lesquelles les ravenala déploient leurs éventails. Exposée aux alizés comme à la mousson, la végétation tropicale luxuriante faite de palmiers, filaos, badamiers, manguiers et bambous, est peuplée de vorompotsy, hérons blancs qui vont à travers les rizières en hochant la tête. Constituée d'une enfilade de rivières et de lacs qui communiquent entre eux, d'étangs, de chenaux cette véritable voie lacustre rendue navigable nous a permis de progresser en pirogue vers le sud avec nonchalance. Le matin nous croisions d'autres pirogues ou des radeaux de bambou chargées de légumes, bananes, noix de coco, piments et épices qui se rendaient au marché. Le soir, sous les rayons laiteux de la lune qui perçaient la cavalcade des nuages ou dans les nuits sans lune quand brillait l'éclat de l'œil d'un crocodile, nous bivouaguions sur le banc de sable où écument, dans le tumulte, les lames vertes de l'océan Indien. Les moustiques nous harcelaient et les lucioles, arrivées à profusion, commençaient leur ronde nocturne, s'éclairaient puis s'éteignaient pareilles à de petites lanternes.



Photo Benjamin LISAN

### 19 juin 1907

Sur la côte Est, le canal des Pangalanes est un monde lacustre chargé de mystères qui, de Tamatave jusqu'à Farafangara son extrême sud, sur près de 500 Kilomètres selon les relevés de M. Grandidier, est coincé entre une bande de sable de largeur variable et une verdoyante forêt dont les arbres sont couverts d'orchidées. Nous avons glissé sur l'eau sombre et lourde, entre les jacinthes d'eau, sur une de ces longues pirogues grossièrement taillées dans un tronc d'arbre ou sur un de ces radeaux traditionnels faits de bambous qui rappellent les origines austronésiennes d'une grande partie de la population. De passes en lacs, de lacs en étangs, d'étangs en chenaux, au rythme du chant des piroguiers et de leurs pagaies ou poussés par une perche, nous avons progressé vers le sud. Conçu, au début du XIXe siècle, par un roi malgache, pour désenclaver les régions inaccessibles, entretenu et dragué régulièrement par les Français, ce canal qui reflète un azur insondable, le vol impétueux des canards sauvages et celui ample et souple des pique-bœufs, a été aménagé par le général Gallieni. Il porte curieusement le nom du canal qui relie la partie orientale de l'isthme de Kra en Malaisie.

A Nosy-Varika aux chemins de sable, aux traditionnelles cases de *ravinala*, nous avons trouvé refuge dans une communauté de Jésuites. Nous ne devions passer chez eux qu'une nuit. Nous y sommes restés trois années durant lesquelles j'ai appris à lire dans la Bible et dans La Légende dorée, recueil de la vie des Saints, composé au XIIIe siècle par Jacques de Voragne. C'est là aussi que je fis la connaissance du père Caller dont je vous ai parlé plus avant, ce jésuite français qui avait entrepris d'étudier la monarchie mérina, de la décrire avec ses rituels et ses filiations.

Pour assurer notre subsistance, Enasse et ses fils pêchaient dans le lac en compagnie des pêcheurs locaux qui vivent de la pêche en déployant leurs filets dans les innombrables passes et lacs. En contre-partie, il leur apportait son aide et son savoir en matière de charpenterie. Ayant conservé l'habitude de nous lire, chaque soir, un chapitre du Livre sacré, tout naturellement il prit celle de passer les dernières heures de la journée à débattre de questions d'éthique avec les moines dont il plaçait très haut le savoir et dont la foi chrétienne

avait, pour lui, la force de l'évidence. Je l'accompagnais. C'est ainsi que fis connaissance avec les livres que possédait leur bibliothèque et que je pris goût à la lecture. A partir de ce moment-là ils ont toujours été au cœur de ma vie. La lecture, les magnifiques heures passées à écouter leurs débats, mon attention à me soumettre aux recommandations embarrassées de mes maîtres, les bons jésuites, furent mon initiation, mon passage à l'adolescence. J'avais treize ans, années cruciales où mon comportement a changé. Devenu un garçon malingre, aux membres longs et aux joues pâles, je prêtais l'oreille à leurs échanges verbaux : questions et réponses à travers lesquelles se révélaient bien des choses cachées dans des régions obscures, les moines s'exprimant par demi-énigmes ou vitupérant contre les mauvaises pensées et l'intempérance des hommes, misérables fornicateurs, obsédés par la copulation. Il faut dire que j'étais totalement ignorant des choses de la vie et que, surprotégé, personne ne se préoccupait de me les apprendre tout en veillant bien à ce que, chaque soir, je fasse mon examen de conscience. Poussé par le désir de les connaître mais encombré d'une maladive timidité. je pris la résolution de m'instruire par moi-même, de trouver en moi des réponses aux questions que je me posais. Le diable s'en mêlant, au péril de mon âme, j'allais découvrir des choses bien étranges qui devaient me donner du plaisir mais qui, nommées « péchés » par mes maîtres, devaient me valoir de sévères pénitences. Je les emmagasinais dans mon inconscient. Dans mon sommeil, ils resurgissaient sous la forme de rêves culpabilisants, me réclamaient des comptes. Mes fautes s'avéraient impardonnables. Elles me tourmentèrent durant toute mon adolescence jusqu'à ce qu'un jour, un bon sens inné que je devais, sans doute, à ce père qui m'avait conçu mais que je n'ai jamais connu, finisse par m'en délivrer. Cela eut lieu, un jour de pluie volée au reste du monde. J'avais seize ans, j'étais plutôt solitaire et réservé, un brave garçon comme on dit, sans expérience des choses de l'amour. Cependant, mon bon ange consentant à m'aider, c'est dans un bar sordide où j'étais entré pour me protéger d'un déluge céleste que, cédant aux regards insistants d'une fille qui ne cessait de croiser et décroiser ses longues jambes, je me suis libéré de ma pudeur maladive et que j'ai rompu avec l'engourdissement de la solitude.



Photo Benjamin LISAN



Photo Benjamin LISAN

### 21 juin 1907

Nous quittâmes un jour Nosy-Varika et, après une journée de navigation, notre pirogue entra dans la partie du canal où règnent en maîtres les crocodiles. Il était cinq heures de l'après-midi, quand nous arrivâmes à Ambahy, premier village aprés Nosy Varika. Déjà, la lumière du jour déclinait. Il nous fallait trouver un abri pour la nuit. Nous décidâmes de rester dans la pirogue, serrés les uns contre les autres pour nous protéger du froid. La lassitude ayant envahi mon esprit et engourdi mes membres, je me suis endormi quand descendait la nuit et qu'apparaissait dans le ciel une moitié de lune qui moirait d'argent les eaux du canal.

Le lendemain nous sommes repartis avec comme objectif Mananjary, plus au sud. Ce village portuaire divisé de part et d'autre du canal des Pangalanes est la principale localité du territoire des Antambahoaka, « ceux de la communauté », petit groupe ethnique, influencé par des Arabes qui, à une lointaine origine, ont débarqué sur la côte nord-est de la Grande Île. Les Antambahoaka s'illustrent par le fady de la viande de porc, par son festival de circoncision appelé sambatra qui se tient tous les sept ans et où des centaines d'enfants mâles sont circoncis. L'un après l'autre les enfants sont allongés entre les cornes d'un zébu qu'on vient de décapiter pour sectionner la peau de son prépuce. Les Antambahoaka ont aussi une cruelle coutume qui veut qu'à la naissance de jumeaux, la mère est contrainte d'abandonner le dernier né. Cette pratique cruelle trouverait son origine dans une très ancienne et très embrouillée histoire de rois qui pour se faire la guerre plus à l'aise auraient abandonner leurs fils respectifs. C'est-à-dire une histoire qui n'a aucun sens. A quoi tiennent les sombres croyances!

Autour de ce village léthargique, à l'aspect déshérité, de l'autre côté du canal, on cultive dans des parcelles, le riz, la vanille, le café, le girofle et le poivre. Les femmes, après avoir préparé le repas pour la famille portent au marché des villages côtiers qui s'égrènent sur le parcours, leurs produits de la ferme. Un panier sur la tête, elles se hâtent pour être les premières à trouver un bon coin afin d'étendre leur natte et d'y présenter en petits tas le contenu de leur panier : noix de coco, oranges, bananes, ananas, litchis. mangues, goyaves,

papayes, fruits et légumes aux noms étranges et au goût délicieux. Nous sommes restés plusieurs mois à Mananjary chez des pêcheurs qui partent à la pêche chaque matin et dont les femmes vendent, elles aussi, le poisson au marché. Poussé par la nécessité de nourrir sa famille, Enasse toujours très efficace, acheta une pirogue et se mit à pratiquer du négoce, allant jusqu'à Nosy Varika ou atteignant Mahanoro plus au nord, achetant et revendant des produits locaux. Ses trois fils l'accompagnaient pour lui apporter leur aide. Moi je restais auprès de ma mère adoptive.

Un soir, nous ne les vîmes pas rentrer comme d'habitude. C'était un jour de tempête où le vent s'était levé sans crier gare. Toute la nuit et pendant plusieurs jours consécutifs nous les avons attendus dans l'angoisse. Séraphine, ma mère adoptive, la tête dans ses mains gémissait. Il fallait que nous nous rendions à l'évidence. Jamais Enasse ne nous aurait laissé si longtemps sans nouvelles. Nous les pleurions, pensant ne plus les revoir, imaginant qu'ils avaient été la proie des requins qui infestent la côte Est, quand ils reparurent tous les quatre, sains et saufs au bout de plusieurs jours. Ils nous contèrent les épouvantables circonstances du drame qu'ils avaient vécues, comment une impressionnante vague avait déferlé sur eux emportant tout leur matériel et comment sentant la pirogue se soulever dans les airs, ils avaient pensé leur dernière heure venue. Débarqués dans l'Androy d'un bateau qui revenait de Manakara. port où les avait déposés le navire anglais qui les avait recueillis alors qu'ils étaient sur le point de sombrer. Ensuite, ils avaient remonté par étapes ou par escales jusqu'à nous.

N'ayant plus d'embarcation, Enasse décida de quitter Mananjary pour le sud. A quelques coups de pagaie de là, nous avons accosté au village d'Ampasimandoro pour passer la nuit de l'autre côté de la langue de sable, là où l'océan lève d'énormes et tumultueux rouleaux qui viennent s'écraser avec fracas sur la grève. Enasse voulait voir le retour des pêcheurs qui ramènent dans leurs filets des raies et des requins. Nous avons dormi cette nuit-là sous l'étincelante voûte stellaire. Le lendemain, nous avons repris le chemin de sable, le long de l'océan.

Après plusieurs jours de marche, nous nous sommes arrêtés à Manakara, territoire des Antaimoro, à l'atmosphère et à la rivière indolentes, petite ville des sables où les roues des pousse-pousse s'enlisent en saison sèche. Nous y avons été reçus par des Français qui se sont installés là et vivent de leurs productions agricoles : bananes, vanille, girofle, poivre, girofle, café et cacao. Ils ont choisi cet endroit parce que le port de Manakara, où se mêlent les rouleaux de l'océan indien nés de la barrière de récifs qui s'étend le long de la côte, les eaux de la rivière, celles du lac et ses mystères aquatiques, est propice à l'échange. Il leur permet d'exporter leurs ressources agricoles sur des pirogues qui vont et viennent ainsi que les récoltes de fruits venues de l'intérieur des terres, de Fianarantsoa, au climat tempéré, propice à cette culture.

Fondée le Ier juin 1830, construite par des soldats merina, sur les instructions de la reine Ranavalona Ière, qui voulait en faire un poste avancé en vue de la conquête du grand sud, la ville de Fianarantsoa hautement perchée au sommet d'une colline élevée comme c'est la coutume à Madagascar, domine de son rova, le palais, un superbe panorama, une mosaïque de tons rouges et verts. Elle a beau être considérée comme la capitale du Betsileo - tribu la plus anciennement soumise aux Antimerina depuis 1812 - nous lui trouvons des airs du bout du monde, en découvrant son décor composé d'étroites maisons de terre crue pressées les unes contre les autres et d'où ne sort que la fumée de quelques feux. Cependant, sur les planches qui ferment les fenêtres et les portes nous remarquons des dessins géométriques entaillés profondément dans le bois qui révèlent un goût évident pour la sculpture. Ce sont les mêmes dessins que nous avons vus sur les palissades qui entourent leurs tombeaux ou sur les mégalithes que nous avons rencontrés dans leur voisinage. Nous les retrouvons au marché sur les mortiers à riz et à piment, les cuillères, les plats, les salières, tous objets très finement sculptés, proposés à l'acheteur.

Maintenant que nous grimpons à travers les rues, nous sommes frappés par le nombre considérable d'édifices religieux, églises et temples. Passés les bâtiments de la vice - résidence de France, à droite, voici le bâtiment occupé par les Jésuites et leur église ; à gauche l'église en pierre des missionnaires catholiques et, plus loin,

la maison et l'école des Frères de la Doctrine chrétienne. Plus loin encore, en se dirigeant vers le grand marché, successivement, nous découvrons les bâtiments des missionnaires norvégiens dont l'église aux tons rougeâtres dresse son clocheton. De l'autre côté de la rue, une église anglaise lui fait face. Nous nous posons la question de savoir pourquoi les Antimerina, la tribu la plus forte de Madagascar, a permis à ces apôtres du christianisme de s'implanter en si grand nombre sur son domaine. De même que nous nous demandons ce que ces missionnaires, en conflit de surenchère, espèrent des Betsileo. Après avoir converti les maîtres, s'imaginent-ils voir venir à eux les esclaves dont l'une des coutumes la plus étrange est leur façon de traiter les morts?

Lorsqu'un Betsileo vient à mourir, son corps est roulé dans un riche lamba puis placé dans un cercueil en bois et porté au tombeau. On immole des zébus qui sont partagés avec les assistants ainsi que de nombreuses bouteilles de rhum. Jusque-là rien que de très habituel. Mais voici que, trois jours après, on retire le mort du tombeau, on le ramène à sa maison où on le roule fortement entre deux planches, ficelé avec des lanières de peaux de zébus et maintenu debout contre le poteau principal de la case après lui avoir incisé la plante des pieds sous lesquelles on place un récipient. On laisse agir la putréfaction tandis qu'on chante les louanges du disparu tout en buvant des rasades de rhum pour s'étourdir et résister à l'odeur épouvantable qui se dégage de son cadavre en décomposition. Au bout d'un mois, quand le récipient est plein d'un liquide putride ainsi que de vers et, si l'un d'entre eux est plus gros que les autres, on se réjouit car on pense qu'il s'agit de l'âme du mort qui s'est réincarnée sous cette forme. On procède alors, en grande pompe, à une remise au tombeau du défunt en compagnie du récipient où se trouve le fanano, ce gros asticot, son ultime incarnation. Inutile d'ajouter, je pense, que les Betsileo sont très superstitieux, qu'ils portent sur eux plusieurs ody ou amulettes et que les fady de cette tribu sont très nombreux. En fait, il en existe un pour toutes les circonstances de la vie



Photo Benjamin LISAN

## 25 juin 1907

Lorsque nous avions quitté Tananarive, les pluies avaient cessé, la bonne saison semblait nettement commencer. Ici, chez les Betsileo, nous retrouvons le mauvais temps. Nous grelottons littéralement. La nuit a été fraîche et humide. Aussi, quelque temps avant le lever du soleil, nous nous sommes réunis autour du feu qu'Enasse n'avait cessé d'entretenir durant la nuit. Rien que de très normal que ce froid

puisque, dès la sortie de la ville, des falaises granitiques annonçaient les contreforts du massif de l'Andringita qui culmine à 2658 mètres.

Chez le vice-résident de France où nous avons reçu un accueil bienveillant, nous avons appris que, Fianarantsoa, située à un carrefour géographique entre les hauts plateaux et les plaines du sud, au centre d'une région fortement agricole, pourrait accroître sa renommée du fait que la France conçoit le projet de construire une voie de chemin de fer qui la relirait à la côte Est. « L'ambition de la France serait de faire de Fianarantsoa, un carrefour commercial entre les hautes terres et le sud. Les plans seraient prêts et une première équipe d'ingénieurs du Génie militaire français et d'ouvriers, ces derniers venant de Chine, arpenterait le terrain et étudierait la nature du relief et sa pente très prononcée. Etant donné que la région côtière est traversée par de nombreux cours d'eau et qu'elle est soumise aux cyclones, les ingénieurs doivent tenir compte des éboulements qui ne manqueront pas de se produire le long de cette dernière partie de la voie. Leurs efforts seront récompensés par la vue panoramique qui s'étirera entre l'océan Indien et le massif de Tsiafajavona, « qui ne se sépare pas du brouillard », nimbé de lumière bleue. Si le chemin de fer voit le jour, le port de Manakara pourrait concurrencer celui de Tamatave » affirma-t-il.

Nous avions laissé derrière nous les montagnes et traversions de vastes étendues de terres agricoles. Les champs se déroulaient jusque dans le lointain. Tout en appréciant le décor qui se déployait devant nous : rizières au crépuscule, soleil bas dardant ses derniers rayons derrière des arbres lointains, je me remémorais les propos du Résident. Si le chemin de fer voyait le jour, il traverserait le pays des Betsileo, ces initiateurs des rizières en terrasse. Puis il déseclaverait les villages, de Tanala, d'Antaimoro au paysage monotone et, après avoir franchi les reliefs du bord du plateau, traverserait la forêt tropicale profonde et mystérieuse, aboutirait à l'océan indien, à Manakara, dans une apothéose de champs de caféiers, de fialos dont la brise emmêlait la chevelure et de *ravinala* orgueilleux, variété de palmier à la forme caractéristique, connue sous le nom de « l'arbre du voyageur ».

Par une très mauvaise piste, nous avons fait un crochet afin d'aller voir le village de Soatanana, balayé par les vents des hauteurs. Dans « ce beau village » situé à une trentaine de kilomètres à l'Est de Fianarantsoa, s'est produit, un miracle qui a fait grand bruit en 1895. Il y a dix ans, un de ses habitants, Dada Rainisoalambo, converti au protestantisme et gravement malade, a eu une révélation. Dieu lui est apparu en rêve et lui a ordonné d'abandonner ses pratiques animistes, de les remplacer par la foi chrétienne. Avant obéi, il a été guéri. Depuis, des quatre coins de l'île les gens, fascinés par ce prodige, accourent pour voir Dada, le miraculé, qui les convertit et leur recommande de suivre les trois règles fondamentales des Ecritures Saintes: repentir, amour et solidarité. Avec le temps, la renommée de Dada n'a cessé de s'affirmer. L'affluence des malades, des curieux, des envoûtés, des maudits, ne cesse de croître ainsi que le niveau de vie de Dada et des membres de sa famille couverts de cadeaux en numéraire et en nature.

Ambalavao « la nouvelle vallée », au sud de Fianarantsoa, que nous avons découvert au cœur d'un somptueux cirque de montagnes, est le domaine des vigoureux Bara, de réputation guerrière. Grands et minces, ces pasteurs, éleveurs et voleurs de zébus, les Bara pourraient avoir une origine bantoue. Réputée pour son marché aux zébus, ses combats de cogs et sa soie sauvage, filée à la main, - celle qui sert à réaliser les traditionnels lamba mena, linceuls employés pour le « retournement des morts » -, Ambalavao marque la fin des hautes terres, des paysages de rizières verdoyantes. Chaque semaine, les gens viennent de loin, au prix de longues journées de marche, pour assister à son marché à bestiaux. Enasse a voulu faire comme eux. Par des sentiers poudreux nous nous sommes donc rendus dans le territoire de ces hommes aux longues et minces silhouettes dont le nom est indissociable du zébu auguel ils vouent un véritable culte. Ils ne se séparent jamais de leurs armes : un fusil à pierre, le plus souvent de fabrication française et deux sagaies. Nous avons traversé leurs villages implantés sur des petits coteaux dont les maisons en pisé sont couvertes de roseaux. Semi-nomades, les Bara évoluent dans la vaste région comprise entre Ihosy, poste militaire le plus au Sud construit par les Antemerina, et Sakaraha, conduisant leurs troupeaux en quête de pâturages. Dans la paisible et somnolente Ihosy, qui tient lieu de « capitale » au pays bara et dont ses superbes

flamboyants la couvrent de couleur éclatante en période de floraison, nous sommes frappés par les coiffures très compliquées des femmes et amusés par celle des hommes qui arborent un peigne en travers de leur chevelure crépue. La manière dont il est placé indique que leur cœur est pris ou qu'il est encore à prendre. Ils entretiennent leur réputation de voleurs de bétail comme preuve de leur bravoure et de leur virilité. Ce sont eux qui viennent au marché d'Ambalovao vendre les bêtes qu'ils ont fait transhumer dans les zones dénudées de l'Isalo et de l'Horombe où poussent néanmoins des hautes herbes et l'eucalyptus peu exigeant. Introduit récemment à Madagascar, cet arbre a l'énorme avantage de résister au feu et fournit aux Bara du bois de chauffage et de construction.

Lorsque nous arrivâmes, un soir, dans un village frontière, nous ne trouvâmes que cinq ou six vieillards sens dessus dessous. L'état de siège avait été proclamé. Tous les autres hommes étaient partis guerroyer pour tenter de récupérer leurs femmes, leurs enfants et leurs zébus qu'une bande de brigands sakalava avait emportés en s'enfuyant vers l'Ouest à travers des paysages de plus en plus secs, où l'œil s'égare dans le lointain.

De retour sur la côte, Enasse a voulu repartir vers le Sud afin de tenter sa chance dans le pays des Antaimoro, « le peuple du rivage » qui, influencés par des navigateurs arabes, sont ici les gardiens de l'islam et des écritures arabes divinatoires. Parvenus enfin à Vohipeno nous avons été reçus par un prêtre qui, en attendant de voir s'élever une église en pierre, officie dans la semi-pénombre d'une case en matériaux indigènes. De lui nous apprenons la légende, convertie en croyance, qui accable les Antevolo qu'il va visiter de temps à autre pour leur apporter du réconfort. Depuis des générations, ce peuple vit dans un grand isolement parce qu'il est victime d'une funeste légende : Leurs ancêtres se seraient accouplés avec des chiens. Tenus à l'écart par les autres ethnies, relégués dans deux ou trois villages, ils vivent, coupés du monde, dans une grande misère, malades et dégénérés parce que consanguins. Ce détestable et cruel obscurantisme m'a profondément ému, moi, qui suis né parmi les plus défavorisés, mais qui ai eu la chance d'être recueilli par un homme remarquable qui m'a donné les moyens de faire un pied de nez au destin.



Photo Benjamin LISAN

# 2 juillet 1907

Nous avons repris la piste qui mène à la côte avec pour objectif Fort-Dauphin. Cinq jours après nous marchions sur la plage autour de la baie de Sainte-Lucie découvrant une ceinture de petites îles disposées les unes au bout des autres, tandis que la forêt très belle et très touffue s'étend presque jusqu'au bord de la mer. La rivière de Manahana traversée, nous avons aperçu des pierres levées, disposées sur une même ligne et dont la plus élevée occupait le centre. Les Malgaches ne se contentent pas d'honorer les pierres qu'ils ont dressées eux-mêmes, ils les entourent encore de leur vénération et de leurs respects, pensant, sans doute, qu'elles sont douées de propriétés miraculeuses.

Enfin, après trois jours de marche, nous apparut Fort-Dauphin construit sur la partie plate de la presqu'île soutenue par des hautes falaises à pic. Ce sont des marins portugais, naufragés au large de la côte sud qui, les premiers, en 1504 se seraient implantés là, nous diton. En 1527, à l'issue d'un bain de sang, ils furent chassés par les Antanosy et s'enfuirent dans les collines où ils furent entièrement

décimés. Vraisemblablement, cette triste issue ne découragea pas la Société française d'Orient, organisation coloniale et commerciale fondée par Louis XIII, car elle y débarqua ses premiers colons en 1642. Après y avoir bâti le fort Falcourt, appelé ainsi en hommage au Français qui succéda à Jacques Promis, le créateur du comptoir de la Compagnie des Indes, ils le rebaptisèrent Fort-Dauphin, en l'honneur du dauphin de France, futur Louis XIV, alors âgé de 6 ans. Au bout de trente années, en 1674, harcelés par les irréductibles Antanosy, les Français l'abandonnèrent au profit de Nosy Be et l'île Sainte-Marie, bien plus au nord, au-dessus de Tamatave.

Qualifiée comme l'une des localités les plus reculées de Madagascar, Fort-Dauphin jouit cependant d'un climat tempéré. Les pluies n'y sont pas continuelles en certains mois, mais intermittentes toute l'année. Les cyclones y sont inconnus mais il est balayé par les grands vents du large qui, à diverses saisons, abaissent sensiblement la température. Nous découvrons les ruines du fort et de la citadelle française qui, côté terre, étaient protégés par des fossés et des murs d'enceinte et du côté mer commandaient l'isthme pour défendre le fort contre toute attaque maritime. Sur le fronton de la porte monumentale où été gravées les armes de France, les trois fleurs de lys ont été grattées après que la France ait abandonné les lieux. Pour nous reposer, nous avons bivouaqué là, parmi ces vestiges sur lesquelles flottait le souvenir d'Etienne de Flacourt qui, selon ce que nous ont dit les Jésuites, à son époque, vers 1650, écrivait en parlant des Antanosy, d'individus à peau blanche et très civilisés. Sans doute ont-ils tous disparu car nous n'en avons pas rencontré un seul. Cependant il est fréquent de trouver dans cette ethnie des types à peau jaune clair, à la chevelure lisse et bien fournie, d'origine asiatique évidente avec des ressemblances nombreuses avec les autres peuplades de l'Île. Comme tous les Malgaches, ils portent le salaka et se drapent dans le lamba national. Ils manoeuvrent parfaitement leurs pirogues, lakama, taillées dans un seul tronc d'arbre, et sans balancier. Leurs cases, leurs greniers à riz, leurs ustensiles, leurs rizières, sont disposés et aménagés comme chez les Betsimisaraka et leurs rites funéraires sont analogues. Le corps du défunt est placé dans un cercueil composé de deux analogues troncs d'arbres grossièrement évidés. Ils les déposent ensuite dans la brousse à un endroit quelconque où ils les recouvrent d'un toit de

ravenala qui les cache totalement, puis ils dressent à leur emplacement des madriers sculptés, effilés et le plus souvent ornés de cornes de zébus.

Nous avons profité de ce séjour pour visiter les environs couverts de hautes forêts giboyeuses d'où les autochtones tirent des essences de bois qu'ils échangent avec des brasses de cotonnade et d'indienne. Parmi ses appellations de bois, je citerais le *zambo*, bois rougeâtre, le *forofaka*, ébène marbré, le *tombobisa*, bois de rose, *hozomainty*, ébène noir et le *fanolamena*, appelé aussi « bois de fer » parce qu'il est dur et dense. Mais il y en a encore presque une centaine d'autres. L'abondance et la diversité de ces essences auraient dû inciter mon père Enasse à s'arrêter là pour y ouvrir un chantier naval. Pourquoi n'a-t-il pas fait ce choix ? Je ne sais pas. Nous avons poussé jusqu'à la lagune de *Fanjahira* où pullulent de grands flamants roses qui trouvent là leur nourriture. Au bas des falaises calcaires qui se prolongent dans l'océan en larges plages sablonneuses nous avons campé plusieurs jours en vivant de la pêche.



Photo Benjamin LISAN

# 10 juillet 1907

Au bout de trois semaines pendant lesquelles, je pense, Enasse a dû s'interroger, hésiter, peser le pour et le contre, nous sommes revenus à Fort-Dauphin.

A mesure que nous descendions vers les steppes du sud, la végétation ne cessait d'évoluer. Pendant un mois, nous avons vu les paysages changer, se brouiller au loin dans les ondulations de la brume de chaleur. La fraîcheur des hauteurs avait disparu. Le ciel hésitait entre l'orage et le soleil. Nos étapes étaient longues. A la tombée du jour, nous campions sur les bords d'un ruisseau pour étancher notre soif, passer la nuit et nous remettre en marche le lendemain, au lever du soleil. Nous croisions des femmes qui portaient un fagot sur la tête, des petits bouviers qui conduisaient leur troupeau vers les maigres herbages. Nous traversions des villages de type *bara*, bâtis en terrain plat, à proximité d'un grand ruisseau ou d'une petite rivière et dont les petites cases en terre rouge étaient entourées de haies de cactus.

Plusieurs jours après, nous avons repris la route du sud. Parvenus dans le territoire des Antafasy, « le peuple des sables » et encore plus bas, chez « le peuple de l'Île », gens qui vivent dans une vraie forêt tropicale, avec sa végétation vigoureuse, sa terre végétale noire, ses arbres magnifiques et son enchevêtrement de lianes. Nous apprenons de leur chef que leurs ancêtres qui ont connu des moments de guerre, les souffrances de l'exil, ont fui la montée en puissance merina, ont traversé les montagnes, les interminables forêts, franchi des fleuves et se sont arrêtés dans cette zone. Au début, ils sont venus par petits groupes. Plus tard, ils sont arrivés par vagues de dizaines puis de centaines de créatures frêles et affamées, des crevasses aux pieds.

Celles qui ont survécu aux épreuves ont décidé à se reconstruire une vie, ici. Devenus planteurs ou cultivateurs, ils ont été visités, au XVIe siècle, par des Portugais naufragés qui ont laissé quelques rares constructions vétustes qui rappellent leur présence. Puis ce fut le tour des Français qui bâtirent la ville sur une presqu'île rocheuse à laquelle ils donnèrent le nom de Fort-Dauphin. Au nord, dans l'île de Sainte-Lucie, nous avons rencontré des pêcheurs au teint clair qui prétendaient descendre de corsaires hollandais lesquels se cachaient au fond des baies en attente de leur proie : les bâtiments de commerce. L'impression que je garde de ce lieu battu par les vents, promontoire en prolongement de la chaîne montagneuse de l'Anosy, est celle d'un décor sauvage noyé dans les embruns. Seul port d'importance entre Tamatave, à l'Est, et Tuléar à l'ouest, Fortdauphin est flanqué de criques et de plages sur lesquelles viennent se briser les vagues tumultueuses de l'océan Indien. Les Antanosy, bien musclés, souvent de forte corpulence sont des émigrés qui sont venus se fixer au Sud de l'Horombe et vivent depuis près de deux siècles dans les environs de Fort-Dauphin en bonne intelligence avec leurs voisins les Antaivondro et les Bara dont ils ont adopté peu à peu presque toutes les coutumes.

Harassés de fatigue nous sommes repartis quelques temps après en longeant la côte Sud-Est malgache exposée aux vents océaniques. Nous avons pénétré dans le pays des Antandroy, le « peuple des épines », eux aussi émigrés insoumis dont l'occupation majeure est la culture de leurs champs. Dans leur territoire, surnommé « le pays où l'eau se cache », ils cultivent peu de riz, mais du manioc et du maïs. Leur activité principale est liée à la transhumance des zébus avec lesquels ils parcourent inlassablement la steppe à la recherche du rakaita, un épineux apprécié par ces bestiaux. Peuple seminomade les Antandroy vêtus de guenilles, grands et secs, taxés d'irascibles par les autres, comptent parmi le plus défavorisé et les plus pauvres de la Grande Île. Réputés pour leur courage, ils passent pour être ses meilleurs musiciens et ses plus agiles danseurs du monde. Une autre activité principale autre que l'élevage consiste à fabriquer et vendre du charbon mais nombreux sont ceux qui quittent la région pour chercher du travail ailleurs. Le guérisseur antandroy est aussi un *mpsikidy*, un devin spécialiste de la divination par les graines. Craint et reconnu dans l'ensemble du pays pour sa

connaissance du secret des plantes, il est le plus souvent assis à l'ombre d'un *Kily*, tamarinier sacré et, entouré de ses amulettes et de ses onguents, il dessine dans le sable brûlant votre destin d'après la disposition des graines de tamarinier.

Ayant fait quelques approvisionnements nous avons quitté le territoire antandroy. Ce n'est pas sans quelque difficulté que nous avons repris la route du Sud. Enasse craignait le manque de vivres, la privation d'eau, les fatigues du chemin que l'on nous avait décrit très mauvais, presque impraticable.

Devant nous, fort loin, nous découvrions le pays. Seule la brume limitait notre horizon. Il y avait encore quelques buissons, surtout des arbustes à caoutchouc, mais la végétation avaiut complètement changé. Le tréfonds de l'Androy, à l'extrême sud, est l'une des régions les plus sèches de l'île. C'est le pays des bosquets rachitiques où poussent des baobabs-bouteilles adaptés à la sécheresse, comme des milliers d'espèces qui ont développé d'habiles tactiques pour survivre dans cette région aride. C'est le cas des cactus raketa, des euphorbes et du dypsis decaryi, palmier trièdre, rare exemple de symétrie triple chez les végétaux. Cet étonnant palmier qui présente un feuillage réparti harmonieusement sur trois faces est capable de survivre avec une quantité très limitée d'eau. Endémique du sud malgache, le didiéracée (Didiereaceae), fansilohitra, que l'on surnomme, à juste titre, « arbre pieuvre », fournit un bois léger utilisé par les Antandroy et les Mahafaly pour la construction de leurs maisons. Rasant le sol ces plantes « cierges », se mêlent aux pachypodiums boursouflés, en forme de bougie dont le tronc protégé par une triple épine peut atteindre 7 à 8 m de haut, aux aloès démesurés qui ont des propriétés médicinales et aux Népenthès, fleurs carnivores. Toutes ces plantes forment de véritables forêts d'épineux géants, tentaculaires. Brûlées par l'ardeur du soleil, elles donnent au sud un aspect à la fois austère et surréaliste. Les lieux semblent désertés par la vie. Pourtant ils sont hantés par le serpent sokake et des groupes de Lemur catta à la queue rayée qui arrivent à vivre dans ces forêts d'épineux qui se croisent et se développent en constituant des fourrés impénétrables. Jamais nous n'en avions vu autant. Leur inclinaison nous indiquait d'où venait le vent. Le Mandrare, grand fleuve qui en toute saison

arrose Amboasary est le seul fleuve permanent de l'extrême sud. Dans sa vallée, on pratique la culture du sisal, agave épineuse originaire du Mexique dont la fibre après avoir été broyée puis séchée et cardée est utilisée pour la fabrication des cordes, des nattes, des sacs et des paniers. Ces derniers, les *sobiky*, ont une place importante dans l'artisanat malgache car ils servent à transporter toutes sortes de marchandises.

Enasse a eu beau tenter de recueillir des informations auprès d'un homme qui conduisait une carriole couverte d'une peau de bête et tirée par un zébu, nous n'avons pas pu savoir si la rivière Menarandra sera franchissable pour pénétrer chez les Mahalafy. Un cordon de dunes nous séparait du littoral. Nous demandions notre chemin à chaque cahute que nous rencontrions mais les femmes et les enfants craintifs, effrayés, se sauvaient en hurlant. Sans doute n'avaient-ils jamais vu de « blancs » ou de métis. Ils nous ont pris pour des esprits malfaisants ou des revenants.



Photo Benjamin LISAN



Photo Benjamin LISAN

# 17 juillet 1907

Le Manambovo, le Manarandra, l'Onilahy, le Mangoky, la Tsiribihina, le Betsiboka, tous ces grands cours d'eau de l'ouest aux crues torrentielles découpent le pays de la côte de l'ouest en régions autonomes où la piste est coupée six mois par an.

Enasse n'a pas voulu s'écarter de côte, il tenait à avoir la mer toujours en vue car il ne pouvait, disait-il, se fier aux sentiers pierreux, cernés de cactus, qui se perdaient en tous sens. Il craignait de s'égarer. Nous marchions des heures, l'estomac vide, les bras entaillés par les épines, dans cette contrée tellement extraordinaire. La marche était pénible dans ces sentes frayées au milieu des cactus

par les troupeaux de zébus. Nous allions des heures sans rencontrer âme qui vive pour demander conseil. Nous croisions plus de tortues radiées, espèce endémique qui peut vivre plus de cent ans, que de gens. Dans les rares villages que nous découvrions nous recevions un bon accueil mais leurs habitants étaient si misérables qu'ils n'avaient rien à nous donner, même pas un peu d'eau et le fiente de leurs zébus était leur seul combustible. Tenaillés par la faim, nous mangions les fruits rougeâtres et sirupeux des cactus.

Enasse avait pris la responsabilité de poursuivre en direction du pays des Mahafaly, « les faiseurs de fady », agriculteurs qui vivent au nord-ouest de l'Antandroy sur un vaste territoire et qui ont résisté aux tentatives d'unification du grand Andrianampoinimerina. Le fait qu'ils aient conservé leur indépendance leur vaut une réputation de sagesse. La sécheresse ne leur autorisant que de maigres cultures, ils cultivent le manioc et le maïs. Ils habitent des petites cases de jonc tressé blotties derrière leurs barrières de roseau. Les femmes drapées dans leurs *lamba*, parées de boucles d'oreilles et de bracelets ont une élégance toute naturelle. Les hommes portent une pièce d'argent, le fela, sur le front, des bracelets en argent aux poignets pour se protéger des esprits. Sur leurs étonnants tombeaux sont plantées des sculptures de bois longilignes, les aloalos, somptueux poteaux funéraires sculptés dans le nato ou le katrafay, bois denses. Elles rappellent au passant ce que le défunt a aimé dans sa vie ou racontent les événements principaux de son existence. Lors d'un décès d'un propriétaire de zébus, tout son troupeau est sacrifié afin que leurs bucranes ornent sa tombe et témoignent de la richesse qu'il a bien été forcé d'abandonner et qu'il n'a pas léguée à ses descendants.

Comme les Bara et les Antandroy, les Mahafaly sont avant tout des éleveurs de zébus. Le gardien d'un troupeau d'un riche propriétaire est toujours armé d'une sagaie qui lui sert à chasser le sanglier ou le crocodile mais aussi à dissuader les voleurs de bétail car le zébu qui reste un secteur majeur de l'économie malgache est la proie de voleurs professionnels comme les *Dahàlos* qui, organisés en bandes armées, sévissent sur tout le territoire, semant la terreur. Ils sont chargés de gris-gris et d'amulettes afin de se protéger du sort car, s'ils sont capturés, ils seront littéralement lynchés par la population.

Le Malgache ne pardonne pas le vol commis à son préjudice. Les *Dahàlos* attaquent à la tombée de la nuit, armés de piques acérées, parfois de fusils. Ils sont, en particulier, le fléau des Vezo de Morombe, population pauvre qui ne possède que très peu de têtes de bétail. Quand les *Dahàlos*, la tête ceinte de leur *lamba*, pièce d'étoffe de coton, arrivent pour voler dans un village enclos d'une haie ou d'un fossé, ils s'annoncent par des coups de sifflet afin que chacun se terre chez soi. Mais peut-être que tout cela n'est qu'une rumeur de plus ? N'est-ce pas une constante de la Grande Île que de faire courir des faux bruits!



Photo Benjamin LISAN

# 19 juillet 1807

Reprenant notre nomadisme, nous avons remonté la côte Est où le sable blanc avait remplacé la terre rouge. Nous nous sommes arrêtés à Beheloka, hameau de quelques cahutes disséminées sur une langue de sable bordée de filaos, devant un site somptueux. Nous avons dormi sur la plage. Au matin, nous avons été réveillés, par une ondée. Craignant qu'un orage ne rende impraticable la piste qui conduit à Tuléar nous nous sommes remis en route pensant le devancer.

C'est grâce à une pirogue que nous avons traversé l'Onilaly, fleuve imposant et majestueux, grossi de nombreux affluents, qui coule sous un ciel lumineux à travers une nature généreuse. Les pirogues ont été les bienvenues pour traverser les rivières et les fleuves. Elles assurent à la population de cette côte les échanges indispensables en même temps que, servant à la pêche en mer, elles permettent de combler le quotidien du Vezo.

Parvenus à Tolaria, baptisée Tuléar par les Français, ce fut comme si l'Afrique nous avait sauté à la gorge. On y baignait dans la moiteur.

« Tuléar la blanche », ville du sud-ouest posée sur le tropique du capricorne est, à la saison sèche, sous les 40°, un des ports les plus écrasé de soleil. La vie y est grouillante car toutes les ethnies du sud s'y côtoient et s'y mélangent dans des odeurs de friture de poisson et d'eaux putrides. Aux heures les plus chaudes, les rues sont désertées par les habitants qui recherchent l'ombre des *kily*, tamariniers et flamboyants. Les commerces - épiceries, quincailleries, vêtements et tissus - sont tenus par les Karana. Les rues pleines d'ornières et de nids de poule sont sillonnées jour et nuit par des pousse-pousse tirés par des hommes qui viennent de l'Androy. Les Antaisako, contraints d'émigrer de leur pays à l'extrême sécheresse, où il ne pleut que rarement et où les rares habitants traînent leur misère entre ciel et poussière, détiennent pratiquement le monopole de la profession de tireur de pousse-pousse qu'en malgache on appelle *mpitarika posy*, « celui qui tire le pousse ».

Pour goûter la fraîcheur de la brise de mer, nous nous sommes écartés de la ville et sommes allés nous restaurer et nous reposer sur le littoral paisible, protégé par le récif corallien où se brisent les vagues. La côte ponctuée de longues plages de sable blanc nous avait offert un merveilleux contraste avec les extraordinaires palettes de bleus de la mer. Ce fut notre premier contact avec les Vezo, ces nomades de la mer qui migrent entre leur village et les bancs de sable isolés. Villages que nous avons découverts éparpillés entre dunes et lagunes et que les quittent, dès le point du jour, à coups de pagaie, la voile de coton tendue sur un long mât, le balancier filant sur une eau transparente pour poursuivre les bancs de poissons et vivre avec l'océan une relation mystique.

Un Vezo ne doit pas chanter de peur que ses dents ne s'allongent. Il ne doit pas emporter avec lui des agrumes s'il ne veut pas que son bétail dépérisse. Il ne volera jamais un poisson de crainte de la lèpre. Si un Vezo n'attrape pas de poisson c'est qu'il a enfreint ces tabous.

Ces pêcheurs, marins chevronnés, sont attendus chaque jour par de nombreuses femmes qui se pressent autour de leurs pirogues monoxyles fuselées pour leur acheter du poisson. En saison chaude il faut le vendre très vite ou les planter sur des pics pour les fumer ou encore les faire frire avant d'aller les vendre au marché. Ces femmes de la côte ouest portent souvent un masque facial fait d'une pâte obtenue en râpant le bois du *masonjoany* qui aurait la vertu de protéger leur peau des ardeurs du soleil.

La nuit apportant un peu de fraîcheur, nous nous sommes allongés sur la plage, à même le sable, sous la voie lactée et c'est, bercés par le clapotis de la vague, que nous nous sommes endormis ce soir-là malgré l'agressivité des insectes locaux.



Photo Benjamin LISAN

# 20 juillet 1907

A cinq heures du matin, l'aube pointait à peine quand nous avons repris la piste qui file vers le nord. A la croisée des chemins nous avons rencontré, venant de l'intérieur des terres, des Masikoro, sakalava qui sont le plus souvent cultivateurs mais aussi paysans forestiers. Paysans de la forêt dunaire de Kirindy, ils se reconnaissent à leur lance, au *lamba* à carreaux qui ceint leurs hanches et au chapeau de feutre qui les protège du soleil. Ils rejoignaient leurs troupeaux de bœufs à bosse que gardaient au loin, dans les rares pâturages, les petits bouviers en chantant leurs complaintes interminables. Mais c'est aussi chez eux que se trouvent de nombreuses scieries qui débitent le *nato* et le *katrafay*, bois avec lesquels Enasse et ses fils confectionneront, bientôt, des quilles, des étraves, des étambots, des carlingues, des gouvernails et des

bordages, toutes pièces de charpente qui rentrent dans la confection d'une goélette et que procure la forêt, domaine des esprits. Ils viennent sur la côte vendre le bois aux Vezo et leurs femmes en profitent pour proposer leur maigre récolte sur les marchés : des patates douces, des haricots et des arachides qu'ils cultivent au milieu d'une végétation d'épineux, de baobabs, de kapokiers et de manguiers.

Avant d'atteindre Morondava nous avons emprunté le chemin des terres, c'est-à-dire la piste défoncée aux ornières emplies d'eau boueuse, dans un paysage ponctué de tamariniers et de grands baobabs qui ont la réputation d'emprisonner dans leurs troncs des esprits maléfiques qu'ils ne libèrent que la nuit. Pour ne pas être importuné par ces mauvais génies, nous dit un vieillard adossé à l'un d'eux, le passant doit nouer trois brins de l'herbe qui pousse au pied de l'arbre. Nous nous sommes conformés à la coutume avant de reprendre notre chemin. Ici, règne la forêt sèche, bordée à l'ouest par la mer, cernée à l'Est par la piste. Une forêt sans village mais non dépourvue d'habitants nous a raconté le vieil homme. C'est la forêt des Mikea, individus qui ont choisi de vivre à l'écart du monde et qui seraient issus de plusieurs groupes ethniques. Craintifs et méfiants, ils vivraient de la cueillette et de la chasse et fourniraient les arbres à pirogue aux Vezo de la région. Certains les imaginent immenses, d'autres minuscules mais personne n'en a jamais rencontrés. Ne vous ais- je pas dit que sur la Grande Île où les jours défilent tous pareils, semblables à hier et pareils à demain, on adore se raconter des histoires effrayantes ou fascinantes, faire courir des rumeurs?

Parvenus à Morombe, au bout d'une piste défoncée qui serpente dans la forêt, nous nous sommes arrêtés. Après une course d'une journée à travers un paysage monotone et poussiéreux que ne rompait que le vert des rizières et de quelques plantations de canne à sucre nous avons éprouvé le besoin de reposer nos vertèbres, tout en méditant sur le gigantisme de ces impressionnants baobabs qui perdent leurs feuilles en saison sèche ou encore sur l'étrangeté de ces arbres pieuvres dont les petites feuilles sont protégées par des épines. Levant les yeux, je m'aperçus que nous dominions une vaste étendue.



Photo Benjamin LISAN

# 3 août 1907

Quand le soleil est au zénith, dans les rues de sable brun de Morombe, qui signifie « la grande plage » et le long de laquelle le village s'étale, ne règne que la torpeur. Ses rues sont livrées au caméléon à la peau gris-vert qui s'assombrit et se tache de blanc et dont la queue lui sert de cinquième patte. La plupart des habitants se terrent dans leur cahute sous leur toit de roseau à l'abri de la lumière blanche insupportable que ne tolèrent même pas les geckos qu'on voit se déplacer nuit et jour, dans la case, à la recherche d'insectes. Même l'ombre des flamboyants, aux fleurs rouges, n'apporte aucune fraîcheur. Les rues ne s'animent qu'en fin d'après-midi. On verra alors sortir des cases faites de jonc et de roseaux tressés, enfermées derrière des palissades de branches de palétuvier glanées dans les mangroves, des femmes qui leur chevelure bien structurée, une calebasse ou un bidon sur la tête, s'en vont chercher de l'eau par les chemins de sable. D'autres s'apprêtent à pilonner le riz qui sera servi au repas du soir. A coups répétés et en cadence elles pillent quand d'autres vont vendre leur ragoût de tortue de mer à un coin de rue. Madagascar est un lieu important de migration pour ces reptiles. Faho, la tortue verte, dont les Vezo raffolent et qui représente une forte valeur commerciale, se pêche au corps à corps et ce n'est pas une mince affaire car certaines tortues peuvent atteindre 200 ou 300 kilos. Il est alors nécessaire de s'y mettre à plusieurs pour les capturer. Exercés, les pêcheurs repèrent sa tête à plusieurs centaines de mètres quand elle sort hors de l'eau pour respirer. Une eau boueuse, brassée par celle du fleuve Mangoky qui s'achève dans un delta de mangrove.

Voici qu'à leur tour, se montrent les hommes au torse nu, à la musculature impressionnante, aux yeux rongés par le sel. Leurs corps sont façonnés par l'effort et le transport des marchandises, de toute nature, portées à dos d'homme. Ils sortent de leurs modestes huttes en torchis et *vondro*, jonc local, disséminées çà et là sur les dunes. Prêts à partir en mer pour aller pêcher, ils se dirigent vers leur pirogue à balancier abandonnée sur leur immense plage de sable. Quand ils ne sont pas en mer parce qu'un orage tropical menace, les Vezo scrutent les eaux des récifs, arpentent la grève, discutent avec d'autres pêcheurs ou avec les femmes de ceux qui sont sortis en mer

et qui attendent que leur mari rentre pour aller vendre au marché les plus belles prises. Car être Vezo ce n'est pas seulement appartenir à une ethnie mais c'est surtout un choix de vie. N'importe qui n'est pas capable d'assimiler les techniques de navigation et de pêche, capable de ressentir la mer, la sensibilité des vents et des courants. Seul un Vezo, homme-poisson épris de liberté, affranchi de tout asservissement, qui vit un superbe isolement, peut aimer ce nomadisme d'îlot en îlot sur la barrière corallienne. Ce mode de vie conditionne son comportement. Comme il sait composer avec le vent, le Vezo sait étudier ses attitudes, ses expressions, se prêter à un arrangement, transiger avec la vie et avec les autres, éviter l'affrontement, rechercher le compromis. Les Vezo, qui vivent de l'océan et, dans un sens, pour lui, utilisent une grande quantité de mots pour décrire les vents, la mer auxquels ils attribuent une anatomie pareille à celle d'un être humain, savent s'armer d'une belle patience et goûter de la félicité même dans l'ennui.

Pour le présent, il nous fallait nous hâter car la nuit tombe tôt sous le tropique du Capricorne. Bercés par le bruit de la mer nous nous sommes endormis, sous un ciel qui nous offrait la féerie des étoiles, avec un sentiment de fierté que nous avait communiqué Enasse. Fierté d'avoir accompli un voyage en suivant la côte, parcouru des pistes impossibles, traversé des territoires reculés, exploits dont peu de gens peuvent se vanter.



Photo Benjamin LISAN

## 5 août 1907

Nous avons repris la marche vers le nord très tôt le lendemain avant que la chaleur ne devienne insupportable. Enfin au bout d'une longue journée, nous apparut, au cœur d'une mangrove, un village niché sur une lagune de sable. Loin de tout autre bourgade, cet endroit totalement retiré, hérissé de quelques cocotiers, s'appelait Belo. Nous nous débarrassâmes de nos sacs sur le sable jonché de branches et de feuillages. Le dernier cyclone avait détruit la plupart des cases disséminées au gré du relief dunaire. Cependant quelques pêcheurs, assis sur la plage, réparaient leurs filets tandis que d'autres

calfataient leur embarcation. Au nord, le ciel nous offrait, en cadeau de bienvenue, un étonnant spectacle de nuages embrasés par des éclairs fulgurants. L'atmosphère désolée qui se dégageait des lieux contredisait le cadre idyllique fait de sable blanc et d'une eau qui l'encerclait d'un somptueux dégradé de turquoises allant jusqu'au vert. Difficile d'imaginer plus beau et plus paisible.

C'est donc par un soir d'orage, sept ans après notre débarquement à Madagascar, que nous nous sommes arrêtés définitivement à Belosur-mer, port naturel situé à 70 km au nord de Morandava. Après avoir contemplé, la vue imprenable sur la lagune, le retour des pirogues dans la magnifique baie dont le vent plissait la surface, nous avons accepté la case du chef du village mise obligeamment à notre disposition. Nous pensions trouver dans ce logis le repos nécessaire malgré l'odeur des sardines qui séchaient sur des claies et le remue-ménage d'une famille de canards insomniaques et nasillards. Nos espérances furent déçues. Nous n'avons pu fermer l'œil, dévorés par les puces qui pullulaient dans cette case en terre. Notre première nuit à Belo fut une nuit blanche et cependant nous ne songions pas à le quitter. Il est de lieux où l'on se sent tout de suite chez soi. Belo est de ceux-là.

Le lendemain, alors que l'orage s'était éloigné, qu'aucun souffle de vent ne plissait la surface de l'eau, que la température avoisinait déjà les 50°, dans le plus grand silence nous avons découvert la rade de Belo à marée haute, les pirogues glissant avec légèreté dans le chenal sinueux qui les conduisait vers le large. C'était véritablement prodigieux.

Les Vezo, proches des peuples de l'Afrique de l'Est, peuple de marins confirmés et habiles constructeurs de pirogues à voile et à balancier, nous ayant accueillis avec générosité, nous ne les avons plus quittés. Il n'y a qu'Albert, dit Bébert, le second fils des Joachim, surnommé Bébéa, qui, en 1904, ayant épousé une femme de Morondava, alla s'installer dans cette localité pour y ouvrir son propre chantier naval. Dix ans plus tard, avec l'appui du gouverneur Joseph Galliéni, il ouvrira une école de charpenterie navale. Les élèves de l'école charpenterie de marine qu'il aura créée, après trois années d'études et un examen de sortie, accéderont au titre d'ouvrier

et seront en mesure d'ouvrir leur propre chantier le long de la côte ouest pour transmettre leur savoir aux apprentis. De Bosy, au nord de Morondava, à Tuléar, on trouve actuellement des chantiers navals qui sont tous dirigés par d'anciens élèves des Joachim, soit qu'ils soient sortis de l'école de Bébert ou qu'ils aient appris sur le tas à construire des goélettes dans le chantier d'Enasse et de Ludovic à Belo-sur-mer.

Lorsqu'il débarqua à Belo, à l'âge de quarante ans, Enasse était d'une taille moyenne et d'une corpulence vigoureuse. Sa carnation basanée due au soleil, au vent du large et au sel de la mer, s'harmonisait avec ses yeux d'un noir de jais. Ses traits, empreints malgré leur caractère plein de vigueur d'une bonhomie remarquable, présentaient une grande régularité. Grâce à son impulsion et l'abondance de bois différents dans la région, un chantier naval de goélettes bretonnes a vu le jour à Bélo-sur-Mer. Enasse et Ludovic, son aîné, n'ont eu aucun mal à convaincre les Vezo, ce peuple de marins intelligents, de construire des bateaux plus grands et plus rapides que leurs pirogues. En fréquentant notre chantier, en apprenant à se servir des outils appropriés, comme l'herminette qui sert à l'équarrissage de la quille, la varlope et le maillet, ils ont acquis l'art de construire ces voiliers de charge que sont les goélettes bretonnes, mais qu'ils continuent d'appeler boutres. Les apprentis sont devenus à leur tour de véritables maîtres-charpentiers capables de transmettre à leur descendance un savoir empirique.

C'est grâce à mon père adoptif, Enasse Joachim, à ses techniques de construction, son talent, que la goélette, unité totalement inconnue sur l'Île, est apparue et continue d'être construite sur la côte ouest et principalement sur le chenal de Belo-sur-Mer. C'est aussi parce qu'il avait parcouru la mer pour vivre des rêves que, du fond de son idéalisme, il a voulu les concrétiser chez ces Vezo dont le sort précaire, dans leur région enclavée, l'avait interpellé. C'est enfin qu'il aimait le bruit de leurs pieds nus dans le sable, leur peur irraisonnée des sirènes qui viennent les visiter dans leur sommeil et la liberté qu'ils prennent avec le temps.



Photo Benjamin LISAN

## 20 novembre 1907

J'ai dû interrompre pendant plus de deux mois mon récit. Il fallait profiter de ces derniers mois de la saison sèche pour terminer la construction d'une goélette dont nous venons de fêter la mise à l'eau. Je pense que, maintenant, il est grand temps que je vous conte l'étonnant destin d'Enasse Joachim.

Lorsqu'il voit le jour à Quimper, les guerres de l'époque impériale ont bouleversé l'Europe. Le Congrès de Vienne, réuni en vue de sa reconstruction, groupe les représentants de toutes les nations. Si les conflits ont animé les ports de guerre, ils ont nui au trafic commercial et ont atteint durement la pêche, même la côtière. Dans bon nombre de ports, la guerre de course remplace, parfois avantageusement, les activités commerciales habituelles. Si la situation maritime de la France, qui se relève péniblement des

désordres de la Révolution, des erreurs stratégiques de Napoléon puis de vingt ans de conflit avec l'Angleterre, est dramatique du point de vue commercial comme du point de vue militaire, l'Angleterre, elle, assure sa maîtrise des mers grâce à des annexions en Méditerranée (Malte et les îles Ioniennes) ainsi que sur la route des Indes (Le Cap, Ceylan). Le commerce vers les Indes et, au-delà vers la Chine, conserve son attrait : les épices, les soies et tissus de luxe, mais aussi les laques, les nacres et les « chinoiseries » sont très à la mode. La France par la perte de l'Inde au traité de Paris, condamnée à payer une indemnité de guerre, va réduire fortement ce trafic. C'est la faillite de la compagnie des Indes Orientales.

Au commerce au long cours appartiennent aussi les traditionnelles relations avec le « Nord », c'est-à-dire les pays scandinaves et surtout la Pologne et la Russie, où l'on s'approvisionne en bois, chanvres et autres denrées nécessaires à la construction navale.

Les bâtiments de commerce sont essentiellement les flûtes et les barques. La flûte hollandaise est le prototype du bon navire marchand : sa rondeur et sa solidité lui permettent de transporter d'importantes cargaisons dans les meilleures conditions de sécurité. La barque, dont le nom, la forme et le gréement sont souvent propres à chaque région, est le bâtiment marchand le plus répandu et celui qui transporte le plus de produits. Mais elle ne s'éloigne pas des côtes. Un règlement de la chambre de commerce de Dunkerque, datant de 1758 distingue, en les hiérarchisant, les frégates, les flûtes, les brigantins, des goélettes de 50 à 150 tonneaux. Dans le chantier des Joachim, à Quimper, on continue vaille que vaille à construire ces dernières car le cabotage est l'activité qui, à défaut de procurer de gros bénéfices, occupe le plus d'hommes et de bateaux. Le sel, le vin, l'huile, les blés, les toiles et les produits manufacturés transitent par les ports, selon les opportunités et les besoins des approvisionnements.

Selon ce que m'en a dit Enasse, dans cette première moitié du XIXe la population de l'Europe croît à un rythme sans précédent mais n'est à l'abri ni des famines ni des épidémies. Les ports de commerce les plus importants sont ceux dont l'arrière-pays est suffisamment riche pour fournir des denrées propres à l'exportation

ou pour acheter les produits exotiques venus des colonies. Les ports de pêche les plus prospères sont ceux qui arment à la morue et au hareng. Les mammifères marins les plus recherchés sont les baleines, en raison de l'énorme quantité de viande, d'huile et de produits qu'elles fournissent. Les morues, conservées entières, ou éviscérées, aplaties et séchées, le hareng, la sardine et le thon complètent l'éventail des prises de la grande pêche. Sur les côtes, le maquereau, le merlan, les poissons plats constituent l'essentiel des proies, même si toutes les espèces, ou presque, sont consommées.



Photo Benjamin LISAN

# 15 décembre 1907

Le retour de la saison des pluies va me permettre de terminer cet ouvrage qui m'a demandé une année de travail à cause des nombreuses et longues interruptions. Je le reprends pour en terminer avec la situation de la France telle qu'elle était au temps de la prime jeunesse de mon père adoptif et telle qu'il avait plaisir à me la conter, maintenant qu'il songe à retrouver son pays natal et que s'amorce la perspective de notre séparation.

En France, la prise de conscience d'un nécessaire redressement a émergé dans les esprits. La « révolution industrielle » est en marche. C'est l'âge de la vapeur, de la houille et du fer qui commence. La navigation n'échappe pas à ces progrès scientifiques et techniques. Elle est à la fois facilitée et rationalisée : la part de l'estime est fortement restreinte au profit du calcul mathématique. Un bateau de pêche ne compte que quelques hommes, un corsaire, une vingtaine, une barque de commerce, cinq ou six et un navire de commerce transatlantique, une quarantaine. Qui sont ces femmes et ces hommes qui travaillent dans les arsenaux

et ports ou embarquent à bord des navires ? Car les arsenaux ne sont plus des lieux réservés aux seuls militaires mais au contraire sont devenus des lieux de vie. Les femmes, interdites à bord des bâtiments, y sont cependant présentes clandestinement à plusieurs reprises. Au moment d'un embarquement furtif, à la nuit tombée, certaines, habillées en marin, ont réussi à monter à bord comme matelots et ont servi durant des années sans que l'on découvre leur sexe. A l'arsenal, elles sont payées au rendement et sont étoupières, fileuses ou blanchisseuses. Les hommes, quant à eux, sont soumis à l'inscription maritime, donc au système des classes, qui permet d'assurer les recrutements de matelots et d'ouvriers pour la construction navale.

Dès 1821, Calais est relié à Douvres par un service régulier de voyageurs assuré par un navire à roues. Des steamers avec leur panache de fumée sont apparus sur les fleuves et les détroits et le trafic régulier entre Londres et Boulogne à compter de 1826 a été établi par un navire mixte à aubes. Bien que Calais bénéficie de paquebots à vapeur construits entre 1823 et 1827 ils ne concurrencent pas encore les paquebots à voile tels les clippers, ces bateaux à la voilure compliquée qui ne sont pas prêts à succomber. Lors de la guerre d'indépendance de la Grèce, à Navarin, sur la côte sud-ouest du Péloponnèse, en 1827, a eu lieu ce qui pourrait être la dernière bataille de la marine à voile entre les flottes alliées d'Angleterre, de France et de Russie, et l'escadre turco-égyptienne qui après deux heures et demie de combat, a subi d'énormes pertes.

Cependant dans le milieu du siècle les lignes océanes sont toujours desservies par la voile qui a encore de beaux jours devant elle. Preuve de la lenteur des pénétrations des innovations et la permanence des traditions que l'on retrouve aussi, en France, en politique.

Le 25 juillet 1830, Charles X a signé les Ordonnances qui ont supprimé la liberté de la Presse et suspendu la nouvelle chambre. Quatre jours plus tard la révolution a éclaté. Le 31 juillet, au balcon de l'Hôtel de Ville de Paris, La Fayette, commandant de la garde nationale, a présenté, comme lieutenant-général du royaume, le duc d'Orléans. Charles X a abdiqué. Louis- Philippe Ier est devenu roi

des Français le 7 août 1830. Supplantée par ces événements intérieurs, la prise d'Alger, qui avait pour but de rallier l'enthousiasme des Français pour leur roi, ainsi que le bombardement intense de la flotte française sur cette ville, sont passés inaperçus.



Photo Benjamin LISAN

# 17 décembre 1907

Dans le chantier naval paternel, où Enasse Joachim a fait ses premiers pas et où il aime jouer au milieu des planches et des copeaux, on construit depuis plusieurs générations des bateaux pour la pêche au hareng, à la sardine et au maquereau. Après une enfance heureuse dans les merveilleux paysages bretons, il reçoit la formation traditionnelle qui doit normalement le conduire aux mêmes fonctions que ses aïeux. Descendant d'une très ancienne famille de charpentiers de marine, très tôt il reçoit les premières leçons de son père. Il se montre docile mais il y a en lui de la semence du rebelle. A quatorze ans, il possède une bonne constitution, est déjà fort, robuste et très développé pour son âge. En matière de charpenterie, il en connaît autant que son pèret. Il trace, dessine, cloue, assemble et crée. Il s'avère capable de le remplacer si besoin. Côté humanités, il ne connaît que la Bible. L'existence, plus que tout autre maître, va se charger de son éducation. Rien ne semble le prédisposer à des expéditions lointaines. La route qui aurait dû être la sienne avait un tracé rectiligne. Cependant les rêves de cet entreprenant jeune homme, particulièrement imaginatif, dépassent la

Bretagne, lui font entrevoir l'infinité des mondes à explorer. Ils lui donnent des raisons d'exister en même temps que de se détester car ce penchant irrésistible pour les aventures et les voyages, cet enthousiasme pour la gloire, partagé du reste par la jeune génération de son époque, s'oppose aux désirs de son père qui lui a transmis avec amour son savoir et compte sur lui pour prendre la relève. Pendant des mois où il oscille entre désir et devoir, Enasse le harcelle afin d'obtenir l'autorisation de s'engager dans la marine. A quinze ans, toujours aussi pugnace pour donner réalité à ses rêves, Enasse parvient à convaincre sa famille aux antipodes de l'idée qu'il se fait du monde, de le laisser s'embarquer comme marin afin de servir la cause de la France et de la Découverte.

Un premier voyage le conduit à Rochefort, autrefois grand port militaire de la France. A huit kilomètres de l'embouchure, sur la Charente, il est l'œuvre de Colbert qui trouva là les moyens de créer un arsenal et un port exemplaires cependant que l'éloignement de la mer rendait les mouvements de navires lents et difficiles. C'est la raison pour laquelle Rochefort n'est plus qu'un site secondaire, construisant des bateaux et armant les escadres mais sans commune mesure avec les activités de Brest ou de Toulon où l'on construit pour la marine de commerce des gros bâtiments comme des flûtes ou des trois-mâts barques et, pour la marine de guerre, des vaisseaux comme les frégates et les corvettes.

Le temps de traîner sur le quai à vivres où attendent d'être embarqués les tonneaux de vin, les bestiaux, les chaudrons, les marmites destinés à l'approvisionnement des vaisseaux, le temps encore de visiter les ateliers de l'arsenal où il peut voir des vaisseaux en construction et sa magnifique corderie, le temps enfin d'entrer dans un cabaret, d'assister à une rixe entre marins et des gars de l'infanterie, de passer la nuit au poste de police et Enasse embarque sur la frégate de guerre la *Vaillante* en partance pour les Indes. De Rochefort à Bayonne où flûtes et gabares transportent les bois des Pyrénées, en particulier ceux de mâture et où le commerce est actif avec les Indes lointaines, Enasse finit par abandonner la terre ferme ainsi que la France pour dix années.

La traversée se fait généralement en trente jours mais de nombreuses escales viennent interrompre la monotonie de ce long voyage. Ce n'est que quarante jours après son départ qu'Enasse aperçoit pour la première fois les côtes malgaches au nord de Nosy-Be sans pouvoir présumer que cette île, où il pensait à tort qu'elle était le domaine du lion, du tigre et de l'éléphant, lui était prédestinée.



Photo Benjamin LISAN

#### 20 décembre 1907

Parvenu aux Indes, de l'île de Java aux Philippines, de l'île de France, devenue l'île Maurice, à la Réunion, anciennement Île Bourbon, Enasse Joachim va sillonner les mers en qualité de marin d'Etat dans un théâtre maritime où le pavillon de la France parvient à tenir tête à l'Empire britannique. L'Océan indien est une zone de tensions et de menaces permanentes. Ces dangers sont autant le fait de la nature qui distribue généreusement les fièvres, cyclones et bêtes fauves, que des hommes, pirates, négriers et ennemis. Mais pas pour Enasse pour qui le danger recèle les vertus d'un aimant. De ses embarquements multiples sur des navires différents, frégate, corvette, cotre, négriers, de tous ses genres de navigations, de ses aventures maritimes où il a côtoyé les plus grands corsaires - la guerre de course dans la mer des Indes connaît alors son âge d'or - il gardera le souvenir. Il a assisté à des combats, des abordages, où la frégate sur laquelle il a embarqué, malmenée, a fini par ramener les couleurs. Il a subi les mutineries et les naufrages, a connu la misère commune des équipages qui ne sont pas payés, la rivalité entre les hommes, le mal de mer et le vertige dans les vergues quand il faut serrer un perroquet ou un grand foc. A dix-huit ans, la vie d'Enasse Joachim est déjà un roman dont il nous a conté maintes fois les épisodes. Mais avait-il seulement conscience qu'il mettait sa vie en danger?

C'est de la Réunion qu'il a ramené son plus brûlant souvenir, celui d'une rencontre qui devait stimuler son intérêt de vivre sous les tropiques. Dans cette île de l'Océan indien, à l'Est de Madagascar, qui fait partie des Mascareignes - nom générique, dérivé de celui du navigateur portugais Mascarenhas, leur découvreur -, Enasse a connu pour la première fois la femme. Une femme à la peau sombre aux reflets cuivrés, aux gestes d'animal sauvage, auprès de laquelle il a découvert la sensualité, la brûlure des amours fulgurantes et a, en même temps, fait la connaissance de lui-même. Il faut dire qu'Enasse était, alors, un beau garçon au regard ténébreux, doublé de ce côté séducteur qui plaît aux femmes. Pris d'une fièvre amoureuse, cette première expérience aussi exaltante qu'elle soit ne pouvait être qu'un début, une sorte de mise en condition. Bien plus tard, il aimait dire, avec, au coin de la bouche, le sourire des

souvenirs, que, innocent, il avait été mis au monde par une bretonne et que, dix-huit ans plus tard, affamé d'initiation, il était né avec un nouveau statut d'une malgache charnelle, impétueuse, dont les lèvres gourmandes exsudaient la sensualité. Elle avait eu l'art de cadencer sa croupe ondulante, perlée de sueur, aux bruits qui montaient de la ville de St-Denis, s'infiltraient dans la pénombre d'une case misérable, bienveillante et complice tandis que la lumière du jour dessinait au plafond l'ombre mouvante des palmes d'un cocotier agitées par la brise.

C'est là, sans doute, au bout du monde, que le rêve d'Enasse Joachim a pris forme, a fait naître en lui le besoin irrépressible de retrouver les charmes inégalés des îles lointaines qui incitent au dépaysement. Des charmes orientaux épicés, délicieux, qui nourrissent l'imagination; des charmes qui, dans la fièvre de l'impatience, vous font revenir brusquement à la vie; des charmes à vous damner qui relèguent à plus tard les complexes d'une éducation rabougrie et les entraves des pudeurs inculquées.



Photo Benjamin LISAN

#### 23 décembre 1907

De retour en France où, pendant son absence, les monarchies traditionalistes puis libérales ont laissé la place, en décembre 1848, à une IIe république éphémère, Napoléon III, s'était fait proclamer empereur, le 2 décembre 1852, après son coup d'Etat de 1851. Enasse avide de vie qui, comme un marin, ne peut résister à l'appel du grand large, va éprouver beaucoup de mal à ne pas céder à celui émoustillant des tropiques qui se prête à tous les fantasmes.

Il a assisté à beaucoup de combats mais n'a touché que fort peu de prises donc, par nécessité, il a repris le travail dans le charpentier de marine paternel. Cependant, pour ce jeune homme au caractère bien trempé, la première expérience qu'il a faite de l'ailleurs, a fait naître en lui le besoin irrépressible de repartir. Il ne tarde pas à ressentir de la nostalgie pour ces horizons lointains chargés de promesses auxquelles il a goûté. Avant de s'endormir Enasse rêve et ses nuits sont entrecoupées de visions oniriques. Poussé par l'appel de l'aventure en même temps que par un marin qui lui fait miroiter les riches cargaisons des navires coulés dans le canal du Mozambique, il part une seconde fois mais cette fois pour Bordeaux, bien décidé à prendre le premier bateau en partance pour ces contrées au nom enchanteur où il a savouré l'ivresse du premier amour.

Bordeaux est alors la deuxième ville de France est sans doute la plus riche par tête d'habitant. On comprend qu'en 1789 les députés bordelais aient, pendant la Révolution, pris le parti de la province et des planteurs antillais contre Paris, les jacobins et les partisans de l'abolition de l'esclavage. Sur la Garonne qui dispose de nombreux quais et d'entrepôts très vastes, des navires marchands, une corvette sous voile, une frégate, des filadières bordelaises, un trois-mâts marchand témoignent de l'activité permanente du port. A l'exportation, le commerce, qui a fait la richesse de Bordeaux, c'est celui du vin. Le vignoble bordelais alimente un trafic permanant, dense, à destination de toute l'Europe. Mais les armateurs de la ville ont été aussi les premiers à saisir l'importance du commerce

colonial. Le trafic négrier et les plantations antillaises drainent sur les rives de la Garonne le sucre, le café, le cacao et le rhum.

Enasse Joachim embarque sur un bâtiment de commerce bien décidé à accumuler les expériences sans savoir qu'il ne reverra la France et sa Bretagne natale que bien des années plus tard, en 1910, pour y achever sa vie. Entre-temps, l'aventure maritime lui aura fait connaître bien des ports de la côte africaine où des accidents de mer ne lui ont pas manqué.

Hasard ou facétie du destin, il fait naufrage au cap de Bonne-Espérance, est sauvé par les Anglais qui le font prisonnier. Puissants dans la région, ces derniers y mènent une intense activité dans le domaine militaire et commercial. Enasse est incarcéré à Zanzibar sur un de ces pontons, vieux navires désarmés, anciens vaisseaux transformés en prisons flottantes et sur lesquels les prisonniers s'entassent par centaines dans des conditions déplorables, dans une atmosphère fétide, répugnante et corrompue. Sur ces pontons, il a connu toutes les atrocités de la vie carcérale. Dans pareil enfer où, au moindre incident, peut se déclencher une folie collective et meurtrière mieux vaut être occupé pour ne pas sombrer. Pour assurer leur survie, certains fabriquent des chapeaux et de sandales en paille. Ce trafic avec l'extérieur qui concurrence l'industrie anglaise, se pratique au nez des autorités. D'autres peignent et vendent leurs œuvres. Enasse, de caractère doux, répugne à l'insolence, à la canaillerie, à la violence. Comme toujours, lorsqu'il se trouve face à l'adversité, il réagit rapidement. Il profite de cette captivité pour s'instruire. Sa vie durant, il cherchera à rattraper le retard accumulé lors de son adolescence hasardeuse. Il manifestera toujours beaucoup de curiosité, au sens positif où l'entendaient les esprits éclairés du XVIIIe siècle. Ce qui va le conduire, à sa libération, trois ans après, à accepter l'offre de s'employer dans un chantier naval de réparation à la Réunion. Il s'embarque sur un négrier, ancienne frégate anglaise capturée par la marine française et revendue à un capitaine corsaire rapace qui naviguait entre l'île de la Réunion et l'Afrique et qui relâchait, ce jour-là, à Zanzibar.

Une nouvelle vie commence alors pour lui. Adieu les rêves de jeunesse. Adieu l'espoir de devenir riche. Enasse prend conscience

qu'il lui faut renoncer à l'aventure, à ses errances. L'occasion s'étant présentée de reprendre son métier de charpentier de marine, il abandonne l'idée de continuer le métier de marin et part pour cette île à laquelle il est attaché par de voluptueux souvenirs. Sa bonne santé lui a permis de survivre à la rude vie de marin, aux fièvres occasionnées par l'influence du climat, aux blessures, au scorbut, à une désastreuse tentative d'évasion, aux privations imposées par le régime carcéral. Il a connu, les abordages, la gigantesque boucherie menée par les hommes de « carnage ». Lors d'un combat naval, il a vu le pont du navire inondé de sang, les morts qu'on s'empressait de jeter par-dessus bord et en a gardé des images supérieures aux mots. Il a aussi été rossé par l'un de ses geôliers anglais, a été jeté au cachot après sa tentative d'évasion et en a ressenti de l'humiliation, ce qui l'a conduit par la suite à rechercher, prudemment, des situations intermédiaires. Maintenant, il rêve des femmes des tropiques aux poses alanguies, au roulement de leurs chevilles qui font tinter leurs bracelets, à leurs regards insistants qui semblent vous interroger jusqu'au fond de l'âme.

Sa route est désormais tracée. Après avoir couru d'aventures en aventures, avoir goûté à la diversité des caresses, il épouse, après deux mois de vie commune, Séraphine qu'il a mise enceinte, une Réunionnaise qui l'aime d'un amour ardent et sincère. Elle lui donnera trois fils. Plus important que l'amour est la vie. Celle nomade, qu'il a menée jusqu'à ce jour, lui ayant octroyé de l'assurance, Enasse songe sérieusement à monter son propre chantier naval à la Réunion lorsque Napoléon III fait appel à lui pour qu'il s'établisse à Madagascar.

Comment ce nomade va-t-il accepter de s'engouffrer dans cette porte ouverte, s'ancrer dans ce lieu connu des seuls initiés, dans sa rade qui se cache derrière un tapis de hauts-fonds? Comment ce coureur des mers va-t-il se satisfaire de Belo-sur-mer, s'en suffire, s'en nourrir à satiété?

Il arrive qu'un jour on n'a plus envie de repartir ou que l'on sent qu'il est trop tard. Il arrive un moment où, après un long tâtonnement on se dit que voyager sans relâche ne sert à rien, que toutes les années passées à bourlinguer ne vous ont rien apporté, qu'il est grand temps de faire tout ce que l'on n'a pas pu faire. Alors, fatigué, conscient, on s'arrête. Enasse Joachim était de ceux-là.



Photo Benjamin LISAN

#### 28 décembre 1907

Sous l'impulsion d'Enasse Joachim, cet homme qui a une foi inébranlabke dans la goélette, les Vezo, habiles constructeurs de longues pirogues à balancier d'origine indonésienne, nés au milieu de l'océan, qui savent qu'on ne joue pas avec les éléments, lui ont fait confiance et se sont mis avec lui à construire ces unités d'origine bretonne, un bateau solide, capable d'affronter les tempêtes. De la sorte, ils ont acquis plus d'aisance et plus de sécurité pour exercer leur métier de pêcheur ou pour pratiquer leur commerce. Ce type de

voilier dont on peut admirer la structure de sa coque reposant actuellement dans notre chantier, pareille au squelette d'un fabuleux monstre marin échoué, mesure 16 mètres et jaugera 35 tonneaux. Mais d'autres en chantier, mesurent de 9 à 22 mètres et jaugeront de 20 à 60 tonneaux. On peut voir déjà que leur étrave, pièce massive qui forme la limite avant de la carène, et leur étambot, pièce de bois formant la limite de l'arrière, sont pointus, presque verticaux et de même hauteur. L'absence de tonture, courbure longitudinale donnée au pont en relevant un peu les extrémités, les formes avant et arrière pareillement pointues, les flancs assez ventrus lui donnent une silhouette un peu lourde. Le gréement sera constitué de deux mâts, lomà, portant misaine -basse voile du mât de misaine-, grand-voile et foc amuré sur un bout-dehors portant la voile. Les petites goélettes, qui gréent trois voiles et sont dites en langue vezo lày talia, se distinguent des unités plus importantes qui en dénombrent six dont misaine, grand-voile, flèche de cul, hunier à rouleau, foc en l'air, grand foc, et sont dites gréées lày miantomboke. Cette dernière unité de 40 tonneaux portant 175 mètres carrés de toile, est un coursier magnifique remontant bien au vent. Quant à leur gréement, c'est-àdire l'ensemble des cordages, manœuvres, poulies qui serviront à l'établissement et à la manœuvre des voiles, il varie selon la taille des goélettes qui toutes sont plus rapides que les boutres parce que leur voilure est plus importante. Bonnes marcheuses, elles conviennent parfaitement au cabotage côtier qui permet d'acheminer par voie maritime les produits locaux et facilite les échanges.

Les Vezo qui n'avaient jamais pu adopter les boutres, ont vu dans la goélette et la maîtrise de sa construction un formidable moyen pour développer leurs activités maritimes. Elle a vite représenté pour eux l'embarcation idéale pour le transport des marchandises et des hommes. Ventrue et de fond assez plat, ce bateau de charge de petit tonnage peut, comme la pirogue, s'échouer facilement sur le sable pour procéder au chargement ou déchargement des marchandises. Bien que ce bateau, bordé sur charpente, n'ait que peu de rapport avec la pirogue creusée dans le tronc d'un arbre et propulsée à la voile et à la pagaie, les Vezo, grâce à cette dernière, avaient déjà la réputation d'être compétents en manière de construction navale. Aussi, la goélette s'est vite avérée indispensable à ce peuple de pêcheurs et de marins confirmés qui vivent sur un littoral

sablonneux. D'ailleurs, ils se l'ont, vite appropriée en l'appelant « botsy vezo », ce qui signifie « boutres des Vezo ». S'ils l'ont aussi rapidement intégrée dans leur culture c'est qu'elle répondait à leurs besoins. Peut-être que ce n'est pas par hasard ou seulement parce qu'il y avait des forêts dans la région ou encore que le site s'y prêtait qu'Enasse Joachim a choisi de s'arrêter à Belo-sur-mer scellant ainsi, inéluctablement, mon destin ?...



Photo Benjamin LISAN

# 4 janvier 1908

Par la fenêtre ouverte entre une brise légère qui m'apporte les bruits du dehors, les voix de quelques pêcheurs assis sous les cocotiers et qui discutent de pêche, de bateau ou de quelque autre sujet de cet ordre. Je ne prête aucune attention à leurs propos. Je rêve. J'éprouve un plaisir presque sensuel à ne rien faire mais mon cahier ouvert sur la table m'attend. Ma chambre exiguë ne contient qu'elle, toute petite, une chaise et rien qu'un matelas sur le plancher où gisent, en tas, mes livres.

Si, sur la côte ouest de Madagascar, où l'humeur de l'océan, comme des saisons, rythme la navigation, les goélettes préfèrent s'échouer sur les plages, au moment où la mer se retire, plutôt que d'accoster dans un port pour décharger leur cargaison, c'est que les Vezo, qui pratiquent leurs activités à bord de pirogues à balancier unique ont l'habitude de faire ainsi, mais aussi parce que cela leur évite de payer les taxes. Une fois échouée sur le sable des charrettes attelées à un ou deux zébus s'approchent de sa coque, du côté où elle est couchée sur le flanc afin d'accéder à la marchandise extraite de l'unique cale recouverte d'un panneau amovible situé entre les deux mâts. Si, par contre, elle rentre de la pêche, aussitôt hommes et femmes s'occupent du poisson. Les femmes l'écaillent puis l'ouvrent en deux pour le faire sécher au soleil. Sec, il sera tassé dans des sacs à l'aide de manches de pagaies pour être transporté sur les marchés. Quand, de décembre à mars, la navigation s'interrompt à cause des cyclones, les goélettes échouées autour des villages grâce à leurs formes ventrues et leur fond plat, reçoivent les soins de leur patron. C'est le bon moment pour les calfater avec de la résine, de les réparer et de les repeindre. Alors, dans Belo, de tous les côtés, parviennent les bruits des marteaux et des scies. Le sable est couvert d'outils et de copeaux que la brise roule. On cintre les bordages enduits d'huile de requin en les plaçant sur le feu. Mon voisin, homme de sagesse, est fondy, comme moi, c'est-à-dire maître charpentier. A l'ombre des cocotiers, sur la plage, il rafistole sa goélette tout en racontant, aux jeunes qui l'entourent, le regarde faire et rêvent de posséder un jour la leur, que le métier est dur mais que la satisfaction est grande, que ce qu'il sait, ce qu'il a appris d'Enasse Joachim, il le transmettra à son fils. Quant aux enfants, ils l'imitent déjà en construisant eux-mêmes des modèles réduits et en les faisant naviguer sur le lagon. S'il y a des chantiers inactifs, c'est qu'on attend l'argent pour continuer l'ouvrage commencé ou parce que le propriétaire est mort avant de l'avoir terminé. Dans ce cas, il est désormais *fady*. Il va rester là sans que personne n'y touche.

Le *tràno-botry* de la goélette, cabine posée à l'arrière, à même le pont, sert d'abri en même temps que de poste d'équipage. Exiguë, elle ne mesure environ que 2, 50 m de long sur 1,50 m de large et à peine 1,30 m de haut. A l'avant, au pied du mât de misaine est fixée le *sandany*, la caisse-foyer dont l'un des côtés s'élève contre le vent. Remplie de sable, cette caisse en bois dans laquelle on allume du feu, sert à faire la cuisine. Sur ce bateau l'aménagement comme l'armement est sommaire. Le nécessaire. Strictement. Des perches en bois servent à se dégager d'une position dangereuse dans les chenaux. Le *kapiteny*, le capitaine, ne s'embarrasse pas de boussole, de cartes tous objets inutiles puisqu'il ne navigue que de jour sans jamais perdre de vue les côtes qu'il connaît depuis son enfance et qu'il a appris la navigation à la voile pure auprès de son père et de son grand-père.



Photo Benjamin LISAN



Photo Benjamin LISAN

#### 15 novembre 1909

Tout est calme. Une lune brillante, qui monte à l'ouest, allonge l'ombre du flamboyant jusqu'à ma fenêtre rendant l'obscurité de ma chambre plus épaisse et celle de mon cœur plus intense. Quelque part dans le lointain, un chien s'est mis à aboyer, puis s'est tu. Dans le calme de la nuit qui peu à peu s'installe, sous la lumière de la lampe, je soulève le couvercle de mon encrier, soucieux de reprendre un récit abandonné pendant plus de dix mois. La décision de mon père adoptif de quitter définitivement Madagascar, pour retrouver la Bretagne où il désire finir ses jours, m'avait ôté l'envie de poursuivre. Je sais que mon père a vieilli et qu'il faut que je regarde cela en face, sans sentimentalité. Et puis, hier, quand Enasse et moi

sommes allés au nord de Belo, rendre visite à Nana, responsable de ses salines, une des plus importantes de l'Île, l'angoisse m'a envahi. Enasse, qui est devenu un vieil homme et qui a pris la décision de rentrer en France, a voulu aller lui faire ses adieux. J'ai réalisé alors que mon père allait me quitter et qu'il était temps que je termine cet ouvrage car il veut l'emporter avec lui. Il compte le soumettre à une revue mensuelle ou à un journal qui le publierait en feuilleton. C'est du moins son intention mais que vaut réellement mon manuscrit à part sa charge affective ? Il se peut qu'il soit irrecevable. D'autant que je me demande qui se soucie, en France, de la Grande Île, de ses goélettes, de ses ethnies constamment à la limite du conflit ou en train de se battre, de ses mauvaises voies de communication où les brigands pullulent et de ses grands problèmes pratiquement insolubles ? Et puis, je me suis dit : Qu'importe s'il n'intéresse aucun journal! Pour moi, ce travail d'écriture représente beaucoup. C'est toute notre histoire, celle des talentueux charpentiers de marine, des Vezo et des goélettes que je livre au public afin que le nom des Joachim, sans être l'objet d'un culte, ce que mon père adoptif aurait exécré, ne soit pas méconnu en France et jouisse de respect. C'est le cadeau que je fais à Enasse et Séraphine Joachim, ma seule famille, en remerciement de l'affection qu'ils m'ont si généreusement prodiguée.

Avant de terminer, il faut absolument que je vous parle de Nana, ce métis karana et malgache que nous sommes allés visiter. Il niche dans une de ces cabanes qui vous oblige à rentrer la tête dans les épaules tant la toiture est basse. Pour l'atteindre, Enasse a voulu, pour la dernière fois, emprunté la piste de sable qui s'avance dans des terres arides, noyées par les grandes marées d'équinoxe et où poussent des didiéracées que les pluies de mars ont paré de petites feuilles vertes. Nous sommes en avril, au début de la saison sèche. Sous un ciel de plomb, de l'eau jusqu'aux genoux nous avons atteint le groupe de cabanes perdu au milieu des eaux boueuses. La réverbération était intense. Dans l'air vibrant, nous avons eu du mal à reconnaître ces goélettes qui, le ventre dans la vase, attendaient d'être chargées de sacs de sel. En regardant ces ouvriers saisonniers venus des hautes terres pour remplir les cales, j'ai senti que mon père, dont les forces ont diminué, dont les yeux étaient tristes et las, était cependant fier en même temps que nostalgique de laisser, à la

veille d'un départ annoncé, tout ce qui avait tant compté pour lui. Le temps de monter en pirogue, celle de Nana qui a tenu à nous raccompagner à Belo et dont la vie ne changera en rien dans ce qu'elle a de fondamental, sur le chemin du retour l'esprit d'Enasse Joachim, mû par des rêves fous comme souvent chez les vieillards, se remettait à voguer vers d'autres horizons.

Les caisses sont prêtes. C'est dit : J'ai décidé d'accompagner Enasse et Séraphine jusqu'à Majunga, d'où ils s'élanceront vers l'archipel des Comores puis mettrons le cap sur Mayotte avant de traverser le canal du Mozambique, via l'île de Zanzibar. Un grand et long voyage les attend avant qu'ils touchent enfin la Bretagne. Sans doute ne les reverrai-je plus car j'ai décidé de ne pas quitter Madagascar. Qu'irait faire là-bas le *Zana-Malata* que je suis? Né sous les tropiques, je n'ai vraiment connu rien d'autre que Madagascar avec ses traditions et ses croyances exotiques, rebelles à d'autres systèmes de pensée, à l'entendement commun, si difficiles à comprendre pour quelqu'un de l'extérieur.



Photo Benjamin LISAN

## 25 novembre 1909

Nous avons quitté Belo et voguons en pleine mer. Je suis venu me réfugier dans le *trano-botry*, la cambuse, afin de conclure cet ouvrage que mon père adoptif, pour lequel j'éprouve une gratitude sans limites, va emporter avec lui.

Hier, après les adieux à la population, nous sommes montés dans une pirogue, que nous avait envoyée le *kapiteny*, le capitaine de la goélette chargée de sacs de sel qui nous attendait dans la lagune. Une fois montés à bord, Enasse s'est retourné vers la terre. J'ai lu dans son regard combien il lui en coûtait de s'arracher à cette terre où il a trouvé le bonheur et un sens à sa vie, à ces Vezo qui, la veille, lui ont témoigné par d'intarissables *kabary*, leur reconnaissance et l'ont félicité de s'être acquitté de façon plus qu'honorable de sa tâche.

Résolu, à l'instant, à lui faire connaître mes sentiments, je n'en suis pas moins resté silencieux, en proie à un tumulte intérieur.

Une fois parvenus sur le pont encombré de la goélette, le capitaine et les sept hommes d'équipage nous ont accueillis en frappant dans leurs mains. Quel bel hommage rendu à mon père, cet homme épuisé dont toute la carcasse semble s'affaisser. A quoi songeait ce vieillard qui a consacré la moitié de sa vie à apprendre aux Vezo à construire leurs bateaux et qui laisse en terre de Belo un fils qui a formé des ouvriers capables de diriger leur propre chantier?

Un marin a soufflé dans l'antseva, la conque qui donne le signal du départ. Enasse a tourné ses yeux teintés de tristesse vers le rivage où tous les habitants de Belo étaient réunis pour un dernier adieu. Séraphine agitait un mouchoir tandis que les ordres du capitaine fusaient. Six hommes d'équipage, pendus aux drisses, ont hissé, une à une, en ahanant, les six voiles tandis que le septième se tenait à la barre. La Grand-voile, la misaine, la trinquette, le foc, les flèches montaient, tour à tour, sous les efforts des hommes. Les poulies grinçaient, le bois craquait pendant que les voiles se déployaient, claquaient au vent. Alors que l'ancre était relevée, que Belo s'éloignait peu à peu, lentement la goélette a pris de la vitesse en ronronnant et gîtant doucement.

Le capitaine a prévu, si tout va bien, c'est-à-dire si nous ne rencontrons pas d'orages et de bourrasques de vent, trois jours de navigation. Je me suis allongé sur le pont, la tête sur mon bagage, les yeux perdus dans la mâture. Enasse, à mes côtés, silencieux, regardait défiler, à tribord, l'épaisse mangrove qui tapisse un littoral qu'il connaît par cœur. Soudain sa main s'est refermée sur la mienne et une émotion très forte m'a étreint, m'a submergé. L'idée que j'allais le quitter pour toujours, le sentiment d'une perte immense jaillirent en moi et m'obligèrent à me taire.

La nuit tombe lorsque nous jetons l'ancre dans la lagune de Morondava. Des rares feux scintillent au loin. Etendu sur le pont, la tête sous les étoiles, bercé par le clapotement des vagues contre la coque et le chant des hommes d'équipage, je suis assailli par des pensées désordonnées. Je vois défiler sous mes paupières closes, les

scènes de ma vie à venir. Je songe qu'il serait grand temps pour moi, malheureux célibataire solitaire, de prendre femme et de me constituer une famille maintenant que je vais me retrouver seul, à la dérive, auprès de ses humbles pêcheurs Vezo, si riches d'euxmêmes, dont l'activité demeure assujettie aux humeurs du ciel et qui poursuivent leur chemin avec courage, accomplissent leur tâche avec l'obstination de ceux qui savent qu'ils n'ont pas d'autre choix.

Les Vezo et Joachim ont fait de moi l'homme que je suis devenu : un charpentier de marine qui aime son métier avec passion. J'ai parfois songé à me marier, mais le temps à filé à toute allure. J'ai dû satisfaire mes besoins avec les femmes que l'on paie. Il y a, cependant, à Belo, une jeune femme qui prétend m'aimer. Je me dis que je pourrais l'aimer, moi aussi, ou, du moins, partager avec elle une vie à peu près normale, comme les autres, avant que je ne me fige dans mes habitudes et que je n'envisage pas définitivement de vivre sans amour. A peine ai-je commencé à entrevoir une sortie à mon état d'apitoiement sur moi-même que je me suis aperçu que tout ce que je me racontais là sonnait creux et résonnait dans le vide. Au même instant je réalise, non sans frémir, qu'à vrai dire, le problème est plus compliqué que ca, qu'il y a en moi une dimension d'intense vulnérabilité. Demain, il me faudra supporter un silence accablant, une absence frustrante, une évidence cruelle : jamais, plus jamais, Enasse Joachim ne reviendra à Belo où pourtant subsistera longtemps son souvenir. Du moins, tant que les goélettes, indispensables à la vie économique de Madagascar, sillonneront la côte Ouest de l'océan Indien, de Fort-Dauphin, son extrême Sud, à Diégo-Suarez, son extrême Nord.



Photo Benjamin LISAN

## **BIBLIOGRAPHIE**

- [1] Goélettes de Madagascar, Patrick Bertonèche, Chasse-marée N° 160, offert par mon gendre Christian Torcheux.
- [2] Madagascar, Christian Vaisse, Les Editions du Pacifique, 1990.
- [3] Madagascar, Chronique du Capricorne, Merlin, Albin Michel, 2007.
- [4] Madagascar, En plein vol, philippe Lecadre (auteur), Frank Mulliez (photographies) Tana Editions, 2006.
- [5] Contes et légendes de Madagascar, Renée Vally-Samat, Fernand Nathan, 1962.
- [6] Madagascar, 3 mois de voyage sur l'Île Rouge, Claire et Teno Marca, Editions Aubanel, 2011.
- [7] Madagascar, L'île derrière l'île, Marc Trillard, Les carnets du voyageur, Editeur Vilo, 2001.
- [8] Voyage à Madagascar (1889-1890), Dr Louis Catat, L'Univers illustré, 1895.

Ces huit livres m'ont été prêtés par Philippe Walleraud, un amoureux inconditionnel de Madagascar, que je tiens à remercier chaleureusement. Sans lui ce livre n'aurait pas pu voir le jour.

Merci de tout cœur à Benjamin Lisan, l'initiateur de cette aventure, pour son travail, la relecture de mon texte, ses suggestions, qui m'a permis de connaître Madagascar à un tournant de son histoire et m'a donné l'occasion d'approcher les Vezo, ce peuple de marins attachants et leurs goélettes, auxquelles je souhaite un nouvel essor, afin qu'elles continuent de sillonner encore longtemps les eaux de la côte ouest de cette île magique.

Pour en savoir plus sur le peuple Vezo et ses traditions :

- [9] La route du sel, Océan Indien magazine n°6.
- [10] Belo, les charpentiers de la mer, Bernard Grollier, Photos Jean-Marie Grenier, Océan Indien magazine n°6.
- [11] Learning to be vezo. The construction of the person among fishing people of western madagascar, Rita Astuti, submited for the PH.D. in social anthropology, London School of Economics and Political Science, University of London, 1991, https://core.ac.uk/download/pdf/4187459.pdf [Une des meilleure étude ethnologique sur le peuple Vezo].
- [12] Migrants et pêcheurs à Madagascar, Sophie Goedefroit, Timoty Razarosoa, IRD, 2002, http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins textes/divers09-03/010027899.pdf
- [13] Astuti, Rita (1995) 'The Vezo are not a kind of people': identity, difference and 'ethnicity' among a fishing people of western Madagascar, American Ethnologist, 22 (3). pp. 464-482, http://eprints.lse.ac.uk/470/1/ASTUTI\_Vezo\_are\_not\_a\_kind\_of\_pe ople.pdf
- [14] Pêche traditionnelle Vezo et gestion des ressources marines et côtières du littoral occidental de Madagascar, Razanakoto Georges François Thierry,

Mémoire en vue de l'obtention du Diplôme d'Etude Approfondie. Ecole Supérieure des Sciences Agronomiques. Département des Eaux et forêts. Université d'Antananarivo, 2008, http://afrilib.odinafrica.org/handle/0/4774

[15] Genre de vie vezo, pêche « traditionnelle » et mondialisation sur le littoral sud-ouest de Madagascar, Christophe Grenier, Annales de géographie 2013/5 (n° 693), https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2013-5-page-549.htm

- [16] 'Different kinds of people of the sea': écologie, mobilité et ethnicité chez les Vezo de Madagascar, Frank Muttenzer, IUED, Juin 2007, http://www.ruig-gian.org/ressources/DESAT\_social\_intermed\_RUIG%20nvelle%20version%20070626.pdf
- [17] Connaissance Vezo : Connaissance Ecologique Traditionnelle à Andavadoaka, Sud-Ouest de Madagascar, Josephine M. Langley, 2006, http://blueventures.org/wp-content/uploads/2015/03/vezo-knowledge-traditional-ecological-knowledge-andavadoaka-french.pdf
- [18] Pratique et perception des espaces aquatiques chez les Vezo de Belo-sur-mer (côte ouest de Madagascar) [article], Corrine Henry Chartier, Philippe Henry, Les Cahiers d'Outre-Mer, Année 1998, 51-203, pp. 255-276, http://www.persee.fr/docAsPDF/caoum\_0373-5834 1998 num 51 203 3694.pdf

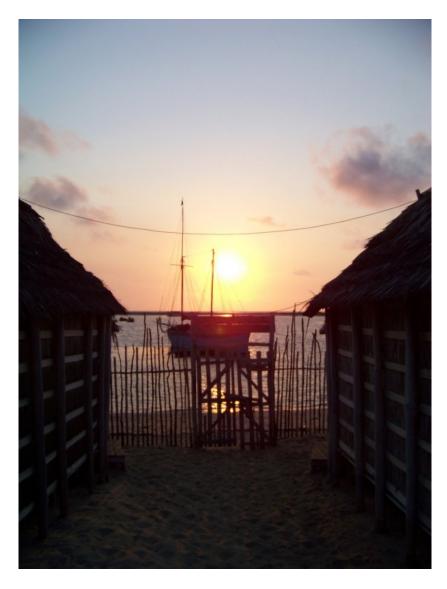


Photo Benjamin LISAN

# Proof

Printed By Createspace



Digital Proofer